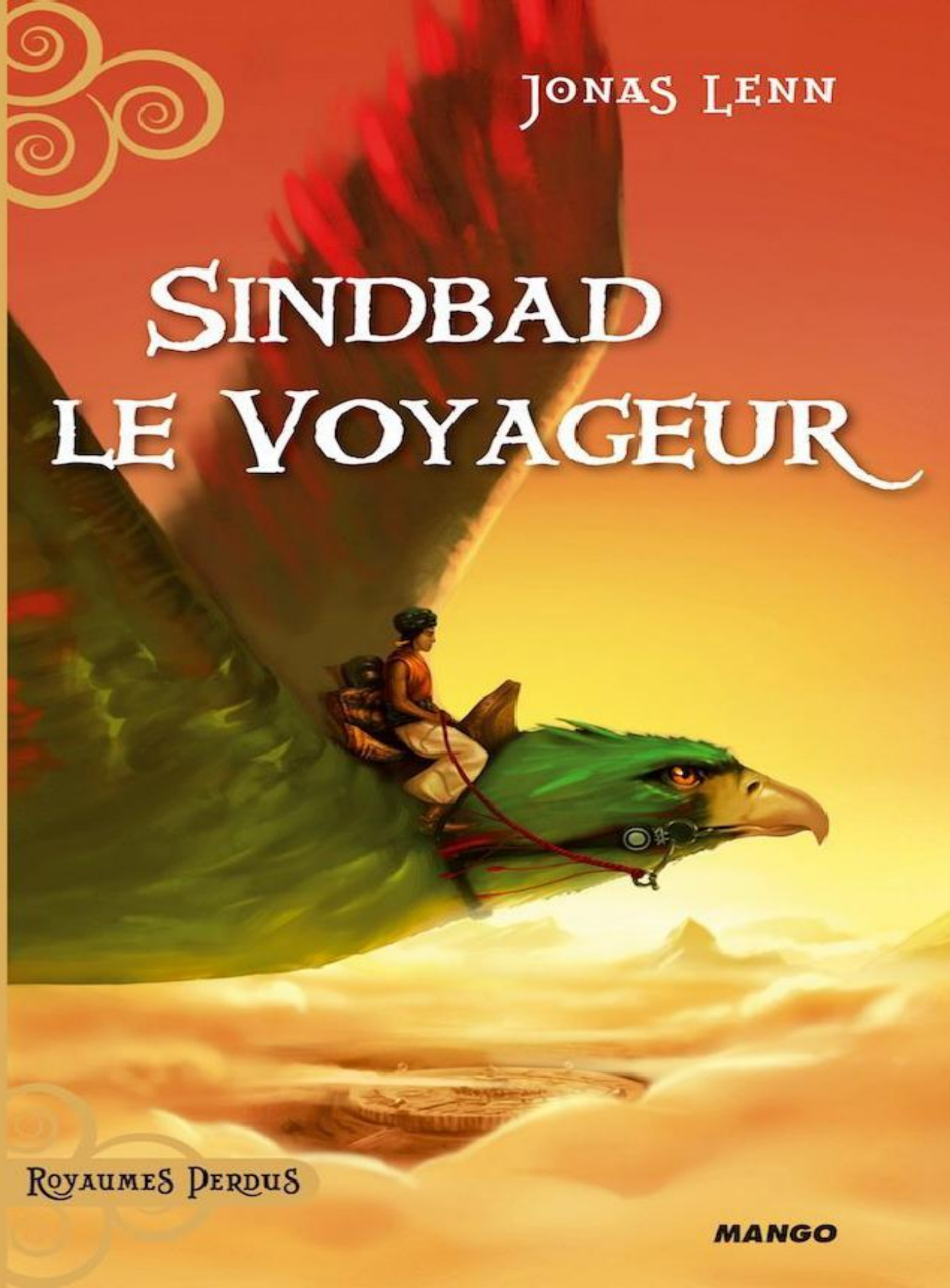


JONAS LENN

SINDBAD LE VOYAGEUR



ROYAUMES PERDUS

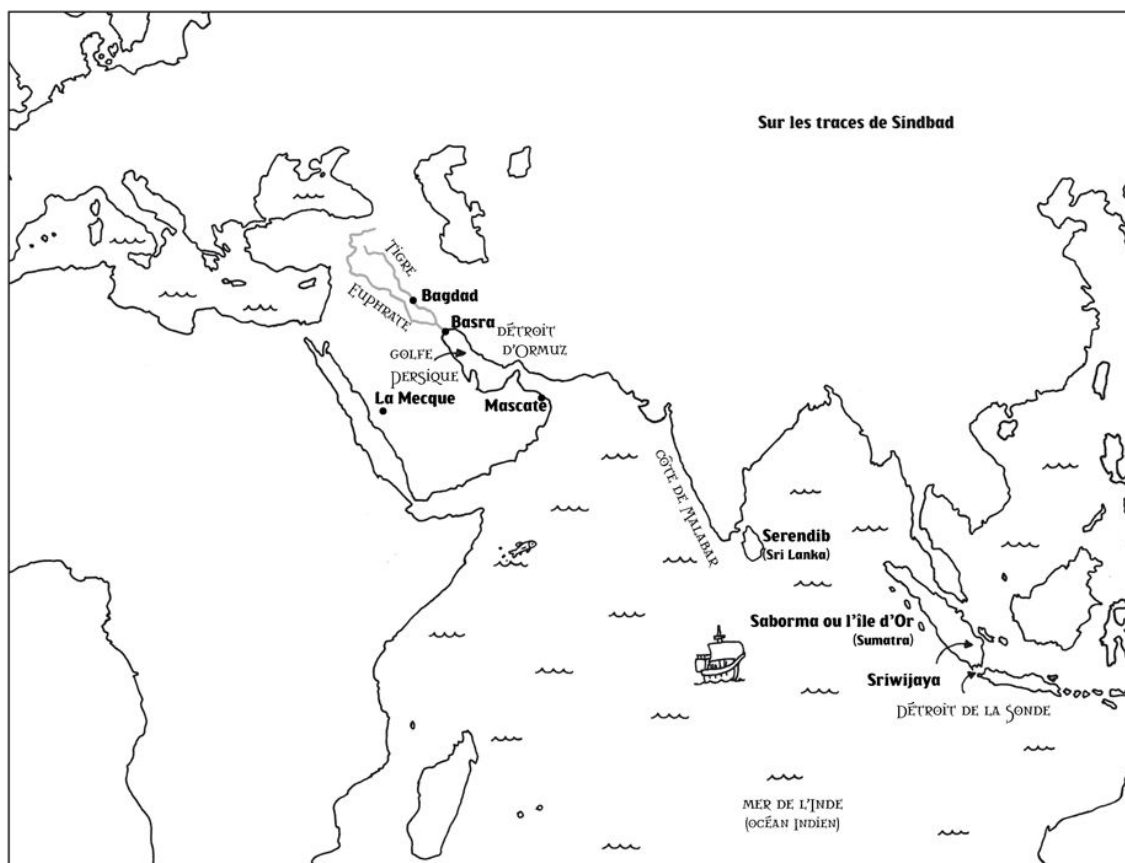
MANGO

ROYAUMES PERDUS

SINDBAD
LE VOYAGEUR

JONAS LENN

MANGO



CHAPITRE 1

Un jour, je me pressais à un rendez-vous avec Abû le chauffeur. Mon ami entretient la chaudière du hammam situé près de la porte de Basra, une besogne qui donne soif et ouvre l'appétit. Alléché par les odeurs de cuisine flottant dans les ruelles de Bagdad, je courais car j'étais en retard et craignais qu'Abû, affamé, ne décide d'attaquer le déjeuner sans moi. Or, en passant par le [souk](#) des bourreliers, dans le quartier du Karkh, j'aperçus un attroupement devant l'échoppe du vieux Marouan. Cette animation inaccoutumée m'intrigua au point de me détourner de ma destination.

— Inutile d'appeler le surveillant du marché ! s'écria un des badauds. Le Destin nous envoie le petit [cadi](#).

Je ne suis pas, en vérité, un de ces magistrats désignés par le calife pour faire respecter la loi coranique. Mais, malgré mon jeune âge – quinze ans à peine –, il m'arrive souvent d'arbitrer des litiges, à la manière des *cadis*.

— *Salam alaykoun*, me salua Attaf, l'apothicaire. Tu arrives à point nommé pour résoudre le dilemme qui se pose ici.

Et Attaf entreprit de me raconter ce qui venait de se passer.

Un garçon s'était présenté pour acheter des babouches. Marouan, le savetier, interrompant le repas qu'il a coutume de prendre au milieu de ses marchandises, avait proposé plusieurs modèles à son jeune chaland. Mais aucune paire ne lui avait plu. Celle-ci était trop étroite, celle-là pas assez confortable, la couleur ou les broderies de cette autre ne convenaient pas. Alors Marouan s'était retiré un instant dans l'arrière-boutique, le temps d'y trouver de quoi satisfaire ce client si difficile. À son retour, les bras chargés de pantoufles en cuir, il avait remarqué que le pain de son déjeuner, auquel il n'avait pas encore touché, n'était plus sur la petite table où il se souvenait pourtant l'avoir laissé. Aussitôt, il avait incriminé le garçon.

— S'il est coupable, dis-je, il doit avoir caché sur lui son butin.

— C’est bien là le problème, répondit Attaf. Marouan l’a fouillé en vain et le gamin clame son innocence.

J’observai l’accusé : il me parut apeuré.

— Ne l’a-t-il pas mangé ? plaisantai-je.

— Il semble que non.

Les yeux de l’apothicaire brillaient d’amusement. La situation divertissait la plupart des curieux massés dans la rue. Au contraire, le vieux savetier se trouvait fort embarrassé car incapable d’apporter la moindre preuve à son accusation. Cependant, il refusait de laisser filer le suspect.

La faim, qui commençait à me tenailler, m’invitait à passer mon chemin pour me hâter vers mon rendez-vous, d’autant que ces histoires sont de la compétence du [muhtasib](#), le fonctionnaire chargé de surveiller le souk. Mais je ne pus résister au plaisir de démêler cette affaire. J’ai acquis une solide réputation dans les faubourgs en dénouant de nombreux problèmes de voisinage, à la manière des sages et des juristes. Cette notoriété est devenue mon gagne-pain, car les Bagdadiens qui profitent de mes lumières n’oublient jamais de me rétribuer selon mes mérites. Je me frayai donc un passage à l’intérieur de la boutique, entre les monticules de babouches, afin de saluer son propriétaire.

— La paix sur toi, mon fils ! fit Marouan, apparemment soulagé de me voir.

Je lui rendis son salut et le priai de m’apporter un verre d’eau. Un badaud, qui était secrétaire à la chancellerie du calife, me fournit de quoi écrire.

Autour de moi, un silence attentif se fit.

Sur la paroi du verre, j’inscrivis le mot *voleur*. Je demandai ensuite au garçon de me dire son nom – il s’appelait Bachir – que je notai sur un bout de papier. Puis j’arrachai un cheveu de mon crâne pour y nouer la bague de ma défunte mère que je porte au doigt. Sur la petite table où se trouvait encore le repas du savetier, à l’exception de la fameuse galette de pain, je posai le verre et plaçai le fragment de papier en équilibre sur son rebord.

— Je vais à présent suspendre la bague au-dessus de l’eau puis réciter un verset du [Coran](#). Si elle oscille et frappe le verre, c’est que Bachir est coupable. Sinon, son innocence ne fera aucun doute.

Marouan parut satisfait. Sous son œil vigilant, je procédai tout en murmurant un verset de la septième sourate, celle de l’Alaraf, le rempart

qui sépare le Paradis de l'Enfer.

Tous retenaient leur souffle, en attente du verdict.

Le bijou de ma mère ne tinta pas contre le verre. Aussi, je déclarai le garçon innocent.

Le vieux savetier demeura un moment sans réaction. Puis il se gratta longuement le menton. Et quand enfin il eut admis son erreur, Marouan se montra terriblement confus. Aussi, pour se faire pardonner, offrit-il une paire de babouches à Bachir, non sans le prier de revenir quand elle serait usée.

Une fois le garçon parti, les curieux se dispersèrent en commentant joyeusement la scène. Seul Attaf, l'apothicaire, vint me féliciter.

— Tu es fidèle à ta réputation, jeune homme. Ah ! si tous les *cadis* qui rendent la justice au nom d'Allah étaient aussi efficaces que toi...

Je le remerciai.

— C'est une terrible injustice que je m'apprêtais à commettre, se lamenta Marouan. Grâce à Dieu, tu m'as montré le chemin de la Vérité et de la Justice.

Et il m'embrassa.

— Par le Très-Haut ! J'aurais chéri un fils tel que toi, ajouta-t-il, débordant de reconnaissance.

— Il reste cependant encore un problème à résoudre, fit remarquer Attaf, d'un air moqueur mais sans malice.

Problème auquel je ne tardai pas à trouver une solution en découvrant la galette disparue, non loin de la petite table, parmi les pantoufles de cuir dont elle avait presque la forme et la couleur. Dans son empressement à servir Bachir, le vieux savetier avait dû la confondre avec une babouche !



Un peu plus tard, tandis que je longuais l'enceinte de la [Ville Ronde](#) – la cité au cœur de Bagdad – en direction du hammam, la voix d'un enfant m'interpella.

— S'il te plaît !

Je croyais être sollicité par un petit mendiant mais c'est Bachir que je vis venir à moi, avec les babouches toutes neuves aux pieds.

— Je ne t'ai pas remercié !

— Le vieux Marouan l'a fait, répondis-je. Il m'a donné deux dirhams d'argent.

Le garçon sourit et insista.

— Je ne possède rien mais, si tu acceptes, je peux te rendre service.

Ma réponse ne tarda pas.

— Alors raconte-moi une histoire !

Surpris, Bachir écarquilla les yeux.

— Je les collectionne, expliquai-je. Elles ont une grande valeur tout en pesant moins que l'or des dinars. Je les offre sans les perdre et personne ne peut m'en déposséder.

Mes paroles n'atténuèrent pas la perplexité du gamin.

— Es-tu un conteur ?

— Non, affirmai-je, en reprenant mon chemin.

Il se mit à trotter à mes côtés.

— C'est comme une soif qu'aucune eau ne pourrait calmer, ajoutai-je. Je tends l'oreille partout où je vais, sur les places publiques, derrière les murs des jardins, aux portes des mosquées ou dans le hammam. J'écoute les confidences, les secrets, les marchandages interminables des vendeurs et des clients dans les souks. Ainsi, sans le savoir, les gens m'enseignent quantité de choses.

— Pourquoi fais-tu ça ? s'étonna Bachir.

Je ne sus quoi lui répondre. Ou serait-il plus juste de dire que je n'avais pas envie de me confier à lui ? Il trouva alors un moyen détourné, peut-être involontaire, de provoquer mes confidences.

— Au fait, j'ignore ton nom, dit-il.

— Je n'en ai pas.

Il me considéra comme si j'étais le plus fieffé menteur de la terre.

— ça n'existe pas ! Tout le monde en possède un.

— Eh bien, pas moi.

— Tu veux dire que personne ne t'a nommé à ta naissance ?

— C'est ainsi. Je n'ai pas connu mon père et ma mère était muette.

Cette révélation attrista le garçon, qui cessa aussitôt de me questionner. Il devait chercher un souvenir ou une anecdote à me livrer en guise de remerciement, car il demeura silencieux et pensif, jusqu'au coin de la rue où apparut la façade de l'établissement de bains.

— Je ne connais pas d’histoire, dit-il alors, mais puisque tu les apprécies, il y a un endroit, ici, à Bagdad, au bord du canal Sarat, où tu pourras entendre des aventures vraiment extraordinaires.

Sur ce, il prit ma main et m’entraîna loin du hammam. Et moi, contre toute attente, je me laissai faire. Sans doute à cause de cette soif qu’aucune eau ne peut apaiser.



Il me guida le long du canal, en direction du Tigre, là où de somptueuses maisons particulières se dressent au milieu des vergers, jusqu’au seuil d’une demeure qui devait être celle d’un riche marchand. En chemin, j’appris que chaque jour des domestiques ouvraient le portail aux pauvres pour leur servir un repas. Le maître des lieux se mêlait ensuite à ses hôtes et leur racontait comment il était devenu riche, avec l’aide d’Allah.

Devant le portail, comme Bachir me l’avait annoncé, patientait un grand nombre de démunis, vieillards, femmes, enfants, mendiants et infirmes, tous ceux que la Fortune ne comble pas de ses largesses. Quand les lourds battants s’écartèrent, tous s’introduisirent dans une cour où les attendaient des tables chargées de plats et de corbeilles, dressées à l’ombre d’un amandier.

— Tu n’entres pas ? demandai-je à mon jeune guide.

Il me fit signe que non avant de me saluer en silence. Je le vis ensuite disparaître dans une ruelle. Désormais, nous étions quittes.

Je me glissai à l’intérieur de la cour avant que les portes ne se referment. Des domestiques distribuèrent des rations de pain, de viande, de légumes et de fruits que chacun s’empressa de dévorer. J’acceptai la nourriture et les boissons qu’on m’offrait, craignant d’être mis dehors en cas de refus. Comme mon estomac n’avait rien reçu depuis le lever du jour et que l’heure de mon rendez-vous au hammam était largement dépassée, je mangeai de bon appétit.

À la fin du repas, un vieil homme sortit de la maison. Son visage était digne et son regard exprimait une grande bonté. Il portait une barbe blanchie par les années, soigneusement taillée, et de luxueux vêtements. Malgré le poids de l’âge, il se tenait aussi droit qu’un jeune homme. Sous

l'amandier, à la place des tables qui furent démontées, les serviteurs apportèrent un siège confortable où il vint s'asseoir.

Tous ceux qui avaient profité de sa générosité se bousculèrent presque pour le remercier avant de faire cercle à ses pieds, comme des enfants autour d'un conteur des rues. Je pris place parmi eux pour écouter les aventures qui, selon Bachir, avaient mené cet homme à l'opulence. Un nom prononcé par les lèvres reconnaissantes me bouleversa.

Sindbad.

Qui ne connaît pas les récits de ses voyages extraordinaires ? J'en possédais de nombreuses versions dans ma collection, recueillies dans les souks, de la bouche des conteurs les plus talentueux. Mais jamais je n'aurais imaginé pouvoir entendre celle, authentique, du fameux voyageur lui-même, que je croyais mort depuis longtemps. Celui-ci avait parcouru toutes les mers que le soleil éclaire, affronté plus de périls et contemplé plus de merveilles que n'importe quel homme sur terre. Et il se trouvait là, devant moi, en chair et en os. L'héroïque marin.

Son regard vif et bienveillant passa sur nous. Croisant le mien, il s'arrêta.

— Sachez, ô vous tous, mes honorables hôtes, que mon père fut à la fois un grand marchand et un bienfaiteur qui distribua ses richesses à ceux qui manquent de tout. En agissant de la sorte, il fit ce que doit faire tout bon musulman ; il vécut ainsi jusqu'à sa mort. En héritage, il me légua beaucoup de biens et de terres, mais je choisis d'abord de mener une existence différente, ne me refusant aucun plaisir et, en peu de temps, je dépensai presque tout. Quand je compris que je serais bientôt comme ceux que mon père nourrissait aux portes de sa demeure et que je devrais mendier ma pitance, je décidai de réagir. Je vendis ce qui me restait de biens pour trois mille dirhams, achetai des marchandises au souk et m'embarquai avec un groupe de marchands à bord du premier [boute](#) en partance pour Basra, d'où le navire fit voile vers la haute mer.

L'évocation des premières escales de Sindbad dans les îles de la mer de l'Inde fut pour moi une révélation. La description de ces destinations lointaines, de coutumes et d'usages que je n'avais même pas soupçonnés, me donnèrent aussitôt envie de quitter Bagdad, la Ville Ronde de mon enfance, de voyager au loin au rythme des moussons, afin de découvrir les beautés de la Création et d'aller à la rencontre des peuples de la terre, pour

entendre les histoires qu'aucun faubourien de Bagdad ne me raconterait jamais.

Et tandis que se déroulait le récit, je me disais à moi-même : « Le vieux marchand de babouches aurait aimé un fils tel que moi. Eh bien moi, c'est d'un père comme Sindbad dont je rêve. »

Ce père inconnu dont je savais cependant qu'il avait été lui-même homme d'équipage à bord d'un navire marchand, lequel n'était jamais rentré au port, et dont Allah seul connaissait le sort.

Autour de moi, les regards s'éclairaient, les bouches s'exclamaient et parfois les rires éclataient. Sindbad s'avérait un conteur hors pair.

— Un jour, notre bateau accosta une île couverte d'une merveilleuse végétation. Nous n'avions pas vu la terre depuis de longues journées et ce jardin au milieu de l'océan nous sembla plus agréable que le jardin d'Éden. Ma joie et celle de mes compagnons furent cependant de courte durée car, soudain, l'île paradisiaque s'ébranla violemment et commença à se déplacer sur l'océan.

J'en savais la raison. En réalité, ce n'était pas une île mais un monstrueux animal marin. Ceux qui avaient débarqué avaient tenté de regagner le navire. Quelques-uns y étaient parvenus mais le capitaine, épouvanté par le monstre, s'était éloigné rapidement. Et quand la bête s'était enfoncée sous la surface des eaux, la plupart des hommes avaient péri noyés.

Dans la cour, sous les branches de l'amandier, l'auditoire captivé frissonnait d'effroi. Cette histoire de monstre marin me fascinait depuis longtemps et j'avais souvent imaginé mon père croisant la route de ce spécimen mystérieux.

Levant les yeux, je remarquai alors, au bord de la terrasse située sur le toit de la maison, la présence d'un adolescent. Il devait avoir mon âge, guère plus. Ce dernier observait les hôtes du vieux marin avec une pointe de dédain. Trop richement vêtu pour être un serviteur, il n'offrait cependant aucune ressemblance avec Sindbad. Sa peau était plus foncée. Il dut sentir l'insistance de mon regard car il darda le sien sur moi. Je crus y déceler une forme de moquerie. Jusqu'à la fin du récit de Sindbad, j'évitai ces yeux qui semblaient vouloir me renvoyer à ma condition.

Avant de congédier ses hôtes, le maître des lieux leur fit promettre de revenir le lendemain, pour entendre l'histoire de son deuxième voyage qui, l'assurait-il, était bien plus extraordinaire que le premier.

Le portail s'ouvrit et la cour se vida de ses occupants.

Je me levai mais, au lieu de me diriger vers la rue, je m'approchai du vénérable marin, qui m'examina avec bienveillance.

— Maître, dis-je respectueusement. Qu'Allah blanchisse tes jours et consolide sur toi ses bienfaits ! Mon plus grand désir serait de suivre ton exemple et de naviguer sur les [sept mers](#).

L'adolescent, qui avait quitté la terrasse pour venir se placer à la droite du vieil homme, me jaugea avec arrogance.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Sindbad, doucement.

— Sindbad, répondis-je.

J'ignore ce qui me poussa à faire ce mensonge.

L'adolescent sembla stupéfait. L'illustre marin sourit.

— Et tu penses que ton nom te protégera des dangers de la navigation ?

— Mon père était homme d'équipage sur un navire marchand, me défendis-je. Peut-être l'as-tu connu ?

Sindbad caressa sa barbe d'un air songeur.

— Dis-moi son nom.

— Il se nommait Ahmed et portait une tache de naissance au-dessus du nombril, tout comme moi. Il n'est pas rentré de sa dernière expédition.

Le regard du vieil homme se voila.

— L'appel de l'aventure est comme le chant des sirènes. Ta vie vaut mieux que les périls qu'endurent les marins comme ton père et que j'ai moi-même endurés jadis. Allah a décidé chaque fois que je ne périrais pas et, s'il en était allé autrement, je ne serais pas là pour m'en féliciter. Crois-moi ! Contente-toi des histoires, car seuls ceux qui les écoutent s'en sortent à coup sûr sains et saufs.

Un sourire satisfait s'épanouit sur les lèvres de l'adolescent, qui aida le vieux marchand à se relever.

Lorsque je rejoignis enfin Abû à l'établissement de bains, lassé de m'attendre, celui-ci avait fini par déjeuner sans moi. Mon ami me trouva triste. Grâce à Dieu, c'est un garçon joyeux et les anecdotes de la vie du hammam qu'il me raconta rétablirent ma bonne humeur.

Mais le soir, dans l'humble maison où je vis seul depuis la mort de ma mère, le vénérable Sindbad, l'homme dont j'avais usurpé le nom, m'occupait l'esprit. Il me tardait que le jour se lève et que le soleil file à son zénith pour

entendre à nouveau sa voix. Cette nuit-là, mon père m'apparut en rêve, prisonnier dans le ventre d'un énorme poisson, tel le prophète [Younès](#).

CHAPITRE 2

La matinée passa aussi lentement qu'à attendre un rendez-vous avec la plus belle fille de Bagdad. Heureusement, la "ville donnée par Dieu" n'est pas avare en occasions de tromper l'ennui ou l'impatience. Dans ses rues populeuses, où se déploie un incessant spectacle bruyant et bigarré, mon jeu favori consiste à deviner les pensées des passants. De ce fonctionnaire tout de noir vêtu au regard préoccupé, de cet homme qui conduit sa mule d'un air distrait, de ce gamin attristé qui se tient à l'écart de ses compagnons, ou encore de ce serviteur à la mine revêche qui fraye, à coups de bâton, un chemin pour son maître au milieu de la foule. Et si les rues ne suffisent pas, il y a les quais sur la berge occidentale du Tigre.

Ce matin-là, jusqu'à l'heure du déjeuner, je flânai le long des embarcadères. Le ravitaillement quotidien en blé et en orge, ainsi que l'inventaire que je fis des cargaisons de bois précieux et d'épices, me procurèrent un peu de distraction. Chaque marchandise recèle des histoires aussi muettes que ma pauvre mère, lesquelles métamorphosent les quais en un étrange et fascinant livre de parfums, de formes et de couleurs. L'activité déployée conférait à ce secteur de la ville des allures de fourmilière. Tels ces laborieux insectes, les portefaix chargeaient sur leur dos de lourds ballots de marchandises qu'ils allaient ensuite livrer dans les souks, jusqu'aux boutiques et aux ateliers de la ville. Est-ce ainsi que le Très-Haut perçoit Bagdad et ses habitants ? La Ville de la Paix n'est-elle à ses yeux rien de plus qu'une cité peuplée de fourmis ?

Assis au milieu des cordages, j'observais les manœuvres de l'équipage d'un boutre dont le nom était peint en lettres blanches sur la coque de teck. Il s'appelait *Sindbad*, comme le marin qui m'occupait sans cesse l'esprit depuis la veille. Comme moi, pensai-je. Car j'avais décidé de m'approprier ce nom, de l'annoncer haut et fort chaque fois qu'on me le demanderait.

Le pilote de ce navire, qui avait remarqué mon intérêt, m'invita à bord. Ses mains étaient calleuses et sa peau tannée par les embruns. Après une visite guidée du pont et de la cale, où s'entassaient quantité de produits manufacturés par les meilleurs artisans de Bagdad, soieries, bibelots et bijoux, j'appris les rudiments du métier de marin : établir les voiles en tirant sur une drisse pour hisser l'antenne qu'on bloque ensuite contre le mât grâce à un nœud coulant, incliner l'antenne et orienter la voile dans le lit du vent en manœuvrant les cordages.

— Tu es un bon élève ! constata le capitaine, comme je m'appliquais à répéter les gestes et les mots qu'il m'enseignait.

— Je suis le fils d'un marin, déclarai-je fièrement, et ton bateau porte mon nom.

Il médita un instant puis me confia qu'un apprenti gabier était descendu à terre, la veille, et manquait toujours à l'appel. Le boutre s'appêtait à repartir pour Basra et l'équipage comptait une place vacante.

N'était-ce pas un signe du Destin ? Le Coran dit : « Celui que Dieu conduit, celui-là est mené à bon port. » Les sages enseignent qu'Allah contemple le passé et l'avenir de chacun d'entre nous aussi clairement que le présent. Le voile qui dissimule les conséquences de nos actes est à ses yeux aussi transparent que l'eau la plus pure.

Depuis ma naissance, je n'avais guère quitté les faubourgs. À peine m'étais-je aventuré sur les eaux du Nahr Isa pour pêcher des carpes avec Abû. La proposition du pilote me tentait beaucoup. Basra n'est certes pas une destination aussi excitante que Serendib, les petites îles de la Sonde ou la côte de Malabar, mais c'est le port qui ouvre sur le golfe Persique et, au-delà d'Ormuz, sur les merveilles et les richesses de la mer de l'Inde. C'est là que les marins prennent le large, le cœur gonflé de rêves de fortune, d'un espoir qui leur fait oublier les dangers de la navigation.

Mon âme aventureuse avait déjà levé l'ancre, persuadée que la gloire est la récompense du voyageur, mais une part plus prudente de moi-même hésitait. Je pensais au sort mystérieux de mon père et la mise en garde de Sindbad résonnait encore à mes oreilles. Des sentiments contrastés me tiraillaient, me laissant plus perplexe que la mule qui ne sait si elle veut avancer ou reculer. C'est alors que je vis nous rejoindre, sur le pont du boutre, l'adolescent que j'avais remarqué la veille dans la cour du vieux marchand. Me reconnaissant, il se montra aussi surpris que moi.

— *Salam alaykoun*, Hindbad, déclara le pilote.

Le jeune homme altier lui rendit son salut puis me toisa d'un air contrarié.

— Que fait-il ici ?

Visiblement, ma présence lui était aussi agréable qu'une épine d'herbe à chameau dans le pied.

— Je souhaite l'enrôler pour remplacer le jeune Ahmad qui...

Hindbad interrompit le pilote d'un geste de la main. Ses narines frémissaient d'indignation.

— Trouve un autre mousse, ordonna-t-il. Hier, il est venu importuner mon très généreux père pour obtenir une place, en vain, et il tente aujourd'hui de forcer le Destin en s'adressant directement à toi.

Consterné, je retournai aussitôt à quai.

Hindbad se pavana un moment sur le pont, comme pour réaffirmer les limites de son territoire, ainsi que le font les chiens. Puis il mena l'inspection du chargement et échangea des paroles, et même des rires, avec l'équipage. Pas une fois il ne m'accorda un regard tout en sachant assurément que je l'observais.

Après son départ, le pilote me rejoignit à terre.

— Pardonne-moi, mon garçon. Hindbad est le seul maître de ce navire après Allah et je n'ai d'autre choix que de lui obéir.

Plutôt que de m'abandonner à la colère, je laissai la curiosité dicter mes mots.

— Est-ce le fils du fameux Sindbad ?

— C'est d'abord celui d'une esclave, me renseigna le pilote. Le vieux maître, qui n'a jamais eu d'enfant, accorde sa protection à celui-ci et le considère comme son héritier. Il a confié son éducation aux meilleurs professeurs, qui lui ont enseigné le Coran, l'écriture et les sciences.

Une pointe de jalousie me transperça le cœur.

— Hindbad sera-t-il du voyage ?

— Non. En réalité, il n'aime guère naviguer. Je suis chargé de vendre ses marchandises. Seuls l'intéressent les profits.

— Alors prends-moi à ton bord, suppliai-je. Le jeune maître n'en saura rien.

La certitude avait remplacé l'hésitation. Je voulais partir à présent, d'autant plus ardemment qu'on me l'interdisait.

— Hélas ! Si cela ne tenait qu'à moi... Mais il interrogera l'équipage dès notre retour. Et alors, gare à moi si j'ai désobéi !



Ma colère se mua vite en détermination. Quand je me présentai devant la résidence de Sindbad, mon envie de revoir le vieux marin avait trouvé un nouvel aiguillon. Bien sûr, j'avais hâte d'entendre de sa bouche le récit d'un de ses nombreux naufrages. Conterait-il cette fois son séjour dans l'île aux singes ou bien son aventure dans la vallée des serpents ? Révélerait-il l'incroyable ruse utilisée pour échapper à l'ogre aux yeux rouges ? Serait-il question de ce roi avaleur de chair, qui avait transformé en bétail et engraisé ses compagnons avant de les rôtir comme des moutons ? Évoquerait-il ce déplaisant vieillard auquel il avait servi de monture pendant des jours ? Cette soif dont j'avais parlé la veille à Bachir était plus vive que jamais. Je comptais aussi me plaindre auprès de l'illustre marin du comportement de son fils adoptif, sur le boutre. Un homme aussi bon que lui ne pourrait demeurer sourd à ma requête.

À l'ouverture des lourds battants du portail, je me mêlai aux indigents. Les domestiques nous firent entrer. Comme la veille, j'acceptai les mets qu'on me proposa. Mais quand les corbeilles et les plats, tous vides, furent retirés et les tables démontées, le siège du maître des lieux ne fut pas apporté sous l'amandier. Et Sindbad ne parut pas.

Aussitôt, mon regard se tourna vers la terrasse : elle était déserte. Un terrible doute me prit. Sindbad m'avait-il aperçu parmi les pauvres ? Avait-il craint mes récriminations ? Quelque médisance de lui aurait suffi à irriter Sindbad à mon endroit. À moins que le vieux marin ne fût tout simplement souffrant. À son âge et malgré son apparente bonne santé, ce n'était pas inconcevable. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de penser que son absence avait quelque chose à voir avec ma présence.

Un des domestiques nous invita à revenir le lendemain, comme l'aurait fait son maître, avant de nous congédier. J'attendis que la cour se vide et je vins demander des nouvelles de Sindbad. Le serviteur que j'interrogeai me rassura aussitôt.

— Le vieux maître n’a pas paru car il a dû se rendre au palais du calife afin d’y traiter une affaire de la plus grande importance. Il sera normalement présent demain.

Il n’était ni malade, ni contrarié. Voilà qui aurait dû me reconforter. Pourtant, une fois dans la rue, je sentis peser sur moi le poids d’une tristesse inexplicable. Je demeurai un long moment devant le portail clos, en proie à l’hébétude. Sindbad me manquait. Mais pas seulement. Un autre sentiment s’était insinué en moi, pareil au serpent se glissant dans une maison : la jalousie. Savoir Hindbad aux côtés de l’homme que j’admirais désormais comme on admire un père me peinait profondément. Soudain je comprenais ce qu’avait pu ressentir Abû lorsque son frère Ghûlam avait accompagné leur père lors du [hadj](#), le grand pèlerinage à La Mecque.

La jalousie est un péché. « Ne vous jalousez pas, a prôné le Prophète, et ne vous enviez pas les uns les autres, ne vous entre-haïssez pas, ne vous espionnez pas, ne vous épiez pas, ne vous trompez pas mutuellement et soyez, ô serviteurs de Dieu, des frères. » Il a dit aussi : « Gardez-vous de la jalousie, car l’un des deux fils d’Adam n’a tué son frère que par jalousie. Elle est à l’origine de toute sa faute. »

Bien qu’Hindbad ne fût pas mon frère, j’étais honteux d’avoir nourri une telle rancœur à son égard. Je devais à tout prix me débarrasser de ce sentiment coupable. Mais cela ne devait pas m’empêcher de revoir Sindbad.

Pour entendre à nouveau le héros légendaire, et surtout pour le voir et me tenir en sa compagnie, ne suffisait-il pas que je patiente jusqu’au lendemain ? Non. Impossible d’attendre jusque-là. Je décidai de rester près du portail afin de guetter son retour.

L’après-midi passa. Vint le soir. Sindbad ne rentra qu’à la nuit, accompagné d’Hindbad, qui portait un paquet.

Comment expliquer ce qui arriva alors ? J’eus soudain l’intuition d’une histoire inédite que personne ne me raconterait jamais, une aventure que le vieux marin se garderait bien de divulguer un jour à ses hôtes sous l’amandier.

À la force des bras, je me hissai sur le mur afin de m’introduire dans la cour. Puis j’escaladai un second mur et traversai un jardin à la lueur de la lune, jusqu’au bord d’un patio où m’accueillit une voix reconnaissable entre toutes : celle du maître des lieux. Une autre voix, plus douce, où perçait un soupçon d’inquiétude, lui répondait et l’interrogeait.

Sindbad était assis dans la fraîcheur de la nuit près d'une fontaine, en compagnie de son épouse, une femme à la peau brune comme le miel de palmier, aux longs cheveux d'un blanc immaculé tressés en une natte unique. Il lui indiquait la raison de sa visite au palais d'[Haroun al-Rachid](#) et ce qui s'était dit ce jour-là dans la salle d'audience.

Une semaine plus tôt, un messenger s'était présenté chez le vieux marchand, porteur d'une requête de la part d'un monarque à la cour duquel Sindbad avait séjourné lors de son sixième voyage et dont il était devenu l'ami. Le roi de Serendib avait autrefois chargé son hôte de remettre cinq cadeaux au calife de Bagdad. Il demandait maintenant à son vieil ami d'intercéder en sa faveur pour récupérer un des présents. Ce jour même, Sindbad s'était vu accorder une audience. Voilà ce qui l'avait conduit au palais et qui expliquait son retour si tardif.

Bien sûr, j'étais curieux de savoir de quel présent il s'agissait, et quel motif contraignait un roi à vouloir reprendre ce qu'il avait autrefois donné à un homme aussi important et puissant que l'Émir des croyants. À ma grande satisfaction, la femme aux blancs cheveux posa les questions qui me brûlaient les lèvres.

— Parmi les cadeaux que je dus remettre à notre calife, lui répondit Sindbad, se trouvait un tapis formé d'une énorme peau de serpent dotée d'écailles de la taille d'un dinar d'or. Il a la vertu de guérir de toutes les maladies ceux qui se couchent dessus. Or, une des princesses de Serendib est tombée malade, et aucune médecine ne semble en mesure de remédier à son état. La seule chose au monde capable de lui épargner une mort certaine est le tapis aux pouvoirs guérisseurs que le calife conservait dans la salle des trésors du palais.

Voilà ce que contenait le paquet rapporté par Hindbad, car le vieil homme avait su trouver les mots pour convaincre Haroun al-Rachid. Il fallait à présent se presser pour gagner Serendib. Or, aller à Basra et prendre la mer pour rallier l'île lointaine nécessiterait beaucoup de temps, des mois sans doute, et les jours de la princesse malade étaient comptés.

— Je ne me sens plus ni la force ni l'envie d'entreprendre un tel périple, ajouta Sindbad. Aussi, je compte envoyer Hindbad.

Ces paroles me firent l'effet d'un coup de poignard. L'odieux serpent nichait toujours dans mon cœur, attaché à ma chair comme une goutte de résine collée à la peau.

— Demain, annonça Sindbad en serrant les mains de sa femme, je réunirai des personnes savantes de ma connaissance afin de trouver un moyen de réduire la durée du voyage jusqu'à Serendib.

Je compris à cet instant que le Destin m'avait conduit là et qu'il ne tenait qu'à moi d'être entraîné bien plus loin encore, par-delà les mers.

Jaillissant de l'ombre d'un buisson, je révélai enfin ma présence. L'épouse de Sindbad, qui ne me connaissait pas, poussa un cri. Aussitôt, deux serviteurs accoururent.

— Je trouverai un moyen de gagner Serendib dans les plus brefs délais ! eus-je le temps de crier.

Sindbad arrêta d'un geste l'homme qui tentait de me ceinturer. Un sourire hésita sur ses lèvres. Dans ses yeux noirs brillait une lueur où je voulus déceler de l'indulgence.

— N'est-ce pas là le garçon qui porte mon nom ? L'aspirant voyageur qui rêve d'affronter l'océan briseur de navires ? On ne peut te reprocher d'être velléitaire. J'admets que tu me rendrais un fier service si tu trouvais un tel moyen.

— Je ne vous décevrai pas, affirmai-je. Je connais quantité de choses et on me paie parfois pour résoudre des problèmes qui sont d'ordinaire soumis aux *cadis*.

Sindbad renvoya ses serviteurs.

— Les affaires des Bagdadiens, aussi subtiles soient-elles, sont peu de chose comparées à la difficulté qui nous attend.

— Vous ne risquez rien à me faire confiance !

Ce cri du cœur me valut un sourire.

— Je ne te connais pas depuis longtemps, dit Sindbad, mais il se confirme que tu n'es pas homme à renoncer facilement. L'opiniâtreté est une qualité précieuse. De plus, tu es le fils d'Ahmed, qui fut autrefois mon compagnon. Si en plus d'une marque de naissance ton père t'a légué son courage, tu feras un compagnon idéal pour Hindbad.

J'en restai sans voix. Sindbad avait connu mon père ! Pourquoi ne l'avait-il pas dit plus tôt ? J'en oubliai presque le tapis et Serendib, mais l'épouse du vieux marchand ne me laissa pas l'occasion d'interroger son mari.

— Comment un gamin des rues pourrait-il entreprendre pareil voyage ?

— Malgré l'éducation qu'il a reçue, Hindbad n'est sans doute pas plus aguerri que lui, répondit Sindbad. L'expérience qui leur serait précieuse ne s'acquiert ni dans les livres ni dans les faubourgs de Bagdad. À mon premier voyage, j'étais moi-même moins dégourdi qu'eux. Cependant mon sort et ma vie ont en permanence reposé entre les mains du Destin. Si c'est la volonté de Celui Qui domine toute chose, ensemble ils accompliront cette mission.

— Et si telle n'est pas Sa volonté ? s'inquiéta la femme.

— Toute la journée, répondit Sindbad, j'ai imploré le Très-Haut de m'inspirer et voici qu'à mon retour du palais, je reçois le renfort de ce jeune homme. S'il trouve, comme il le prétend, le moyen de gagner Serendib assez rapidement pour sauver la princesse, alors c'est qu'un plus clairvoyant que moi l'aura désigné.

Une voix s'éleva alors dans mon dos.

— Père !

— Approche, Hindbad ! fit le maître des lieux. Voici Sindbad, le bien nommé. Si Allah le veut, il t'accompagnera jusqu'à Serendib.

L'adolescent vint se placer près du vieil homme. Éclairés par la lune, ses yeux me défièrent ouvertement. Cela ne m'impressionna guère car je me sentais, à cet instant, plus important que le calife en personne.

CHAPITRE 3

L'ivrogne et le soupirant s'estiment de même capables de renverser tous les obstacles. Quittant le palais de Sindbad, je n'étais ni ivre ni amoureux. Pourtant, la promesse de mon bienfaiteur avait gonflé mon cœur d'audace. Sur le chemin de ma pauvre maison, mes pieds oublièrent qu'ils foulaient le sol. Franchir les mers pour rallier Serendib aussi promptement qu'on enjambe le Tigre en passant le pont central de Bagdad, voilà qui ne me semblait pas plus insensé que résoudre les éternelles querelles domestiques soumises d'ordinaire à mon jugement. Les héros des contes ne sont pas avares de tels exploits. Je m'imaginais déjà en compagnie du monarque de l'île lointaine, remercié et comblé d'honneurs pour mes services, fêté comme un héros par une foule en liesse ; à mon retour, avertis de mon succès, les Bagdadiens me réservaient un accueil tout aussi éblouissant... Ah ! si j'avais été l'heureux propriétaire d'un tapis comme celui que les [djinns](#) tissèrent pour Salomon ! Un grand tapis de soie sur lequel le roi d'Israël prenait place, assis sur son trône, et qu'il dirigeait à travers les airs tout comme il aurait guidé des chevaux.

En réalité, je n'entrevois pas l'ombre d'une solution au problème posé, mais j'avais confiance dans le Destin. La nuit me porterait conseil et, grâce à une prière de consultation, je ne doutais pas que le Très-Haut, dont la main m'avait guidé jusque-là, m'inspirerait à nouveau.

Lorsque le sommeil daigna me prendre, je fis de nombreux rêves. L'un d'eux avait pour décor la cour de la résidence de Sindbad. Assis sous l'amandier, sur le siège du maître, je savourais le plaisir de me tenir là, empli de calme, quand un tumulte s'éleva du côté du portail. Je vis alors deux serviteurs occupés à maîtriser un individu qui tentait de s'introduire sans permission. Me levant pour aller examiner l'importun de plus près, je ne reconnus pas immédiatement Hindbad. Son allure offrait un contraste stupéfiant avec celle, digne d'un jeune prince, que j'avais contemplée à

midi. Il était à présent vêtu comme ces pauvres qui mendent à l'ombre des arcades et se pressent, à l'heure des repas, au portail des riches demeures. De la poussière et de la sueur souillaient son visage. Lorsqu'il m'aperçut, il se débattit de plus belle, tel l'animal promis au sacrifice, et m'abreuva d'insultes. S'il avait possédé des lances à la place des yeux, j'aurais eu le cœur transpercé ; s'ils avaient eu des griffes, ses mots m'auraient lacéré les oreilles. Sa colère me torturait : j'éprouvais de la honte et une peur indicible. D'un geste mal assuré, je le fis jeter dehors par les serviteurs...

Dans un autre rêve, je me trouvais au cimetière, près d'une tombe familiale. À ma mère, couchée sous la terre sableuse, je racontais les événements de la veille dans le palais de mon illustre bienfaiteur, et j'évoquais le voyage que j'entreprendrais bientôt. Joie et tristesse cohabitaient en moi quand un léger sifflement, une infime respiration, attira mon attention. Je me tus. Entre les stèles drapées d'ombres lunaires, je devinai des ondulations. Elles traçaient sur le sol des lettres inachevées, comme formées par un calligraphe invisible. Je marchai vers l'étrange phénomène. Alors, dans la pâle clarté, m'apparut un serpent blanc, pas plus grand que le calame d'un écrivain public. Il suivait un cheminement sinueux qui tantôt le rapprochait de moi, tantôt l'éloignait. J'observai son manège jusqu'à ce qu'il se fige.

— Ne crains rien, siffla-t-il.

Et voici qu'il se métamorphosa en un jeune homme. Malgré son apparence des plus communes, je reconnus en lui un djinn à son extrême pâleur. Aussitôt, la peur resserra ma poitrine. La créature sourit en m'entendant balbutier les versets du Coran qui servent à repousser les esprits maléfiques.

— Je connais ces mots, dit-il. On les prononce pour me chasser chaque fois que j'observe les humains en visite au cimetière, ce qui ne leur plaît guère.

— Pourquoi observes-tu les hommes ?

— Par curiosité. J'envie leur façon de vivre. J'aimerais m'entretenir avec l'un d'eux, mais tous ceux que j'aborde s'effraient et me lancent les formules protectrices avant de s'enfuir...

— Cela n'a visiblement aucun effet sur toi, remarquai-je, soudain rassuré sur ses intentions.

Ce n'était pas un mauvais djinn, comme il y en a tant.

Il haussa les épaules.

— Autrefois, les mots que tu as prononcés m’inspiraient la crainte, mais j’ai appris qu’ils étaient la parole divine, le mot suprême transmis au Prophète, qui a été consigné dans le livre saint.

— C’est effectivement ceux qu’on peut lire au début de la première sourate ! confirmai-je.

Ses yeux, sombres comme des grains de beauté, s’éclairèrent alors d’une merveilleuse lueur d’intérêt et d’espoir.

— Est-ce que tu lis le Coran ?

— Bien sûr !

Ma réponse fit éclore un large sourire sur son visage blanc comme l’amande décortiquée.

— Accepterais-tu de m’apprendre à lire, afin que je puisse devenir un djinn pieux ? demanda-t-il d’une voix timide.

Pour quelle raison aurais-je refusé ? Les djinns changent d’apparence, peuplent les airs, les mers et les profondeurs de la terre, se nourrissent du parfum des aliments et étanchent leur soif en humant les boissons. Mais ne sont-ils pas, à l’égal de l’homme, la plus précieuse parmi les créatures terrestres ? Mon acquiescement le remplit de joie. L’œil étincelant de reconnaissance, il battit des mains et esquissa même des pas de danse.

— Pour te remercier, annonça-t-il ensuite, laisse-moi exaucer ta volonté la plus précieuse.

Ce fut à mon tour d’être ravi. Cependant, contrairement à lui, j’évitai toute démonstration d’allégresse. Sa proposition, sérieuse, méritait un temps de réflexion. Je fis l’inventaire de mes vieux rêves et, soudain, Serendib et l’unique espoir de guérison de la fille du roi me revinrent à l’esprit. J’avertis aussitôt le djinn de la maladie de la princesse et de l’urgence de lui porter le tapis guérisseur.

À ces mots, ses yeux brillèrent d’étrange manière.

— Je peux te porter en un clignement de paupière en n’importe quel endroit du monde. Si tel est ton désir, partons sur-le-champ.

Le feu qui éclairait ses prunelles passa dans mon corps et mon cœur s’enflamma de bonheur.

— Dès notre retour, je t’apprendrai à lire ! promis-je. Et je suis sûr que pour te remercier de m’avoir aidé à sauver la princesse, l’illustre Sindbad et

le roi de Serendib t'offrirent un Coran fabriqué avec le papier le plus fin et copié par le plus habile des calligraphes.

Sans plus attendre, le djinn se mit à grandir. Lorsque sa taille atteignit celle d'un géant, il se baissa pour me prendre au creux de sa main et nous nous envolâmes dans le ciel de Bagdad.

C'est à ce moment-là que je me réveillai. L'aube s'annonçait.

— *Allahou Akbar !* criait le [muezzin](#), qui appelait à la première des cinq prières du jour.

Comprenant que j'avais rêvé, je fus accablé. L'instant de l'envol dans les bras du djinn et notre essor au-dessus du cimetière m'avaient paru si réels...

Après m'être étiré, je versai de l'eau dans unealebasse pour y faire mes ablutions rituelles. Ensuite, je déroulai ma vieille natte de prière en direction de la [Kaaba](#).

La déception passa, comme le chagrin causé par une douleur superficielle, et je ne tardai pas à retrouver mon enthousiasme de la veille. Avant de m'endormir, n'avais-je pas réclamé de l'aide ? Et le songe interrompu par le chant du muezzin ne répondait-il pas à la question posée ? Ne désignait-il pas le djinn comme la solution au problème ?

L'existence des djinns est niée uniquement par quelques philosophes ignorants. Les histoires ne manquent pas de croyants confrontés à l'une de ces créatures, jusque dans les faubourgs de la Ville de la Paix. Cependant, les djinns ne courent pas les ruelles ni ne logent sous le sabot des chamelles. Si l'on en croit ce que colportent les conteurs à leur sujet, le plus simple est de les chercher dans les ruines, les bosquets ou au fond des vieux puits. On dit aussi que le pays de Wabar, près des dunes de Yabrîn au Yémen, leur fut donné en héritage.

J'envisageai d'abord d'aller glaner des renseignements auprès de victimes de leur fourberie. Le chanteur aveugle Alî, lequel avait perdu la vue par la faute de l'un d'eux, ou le mendiant Qâsim, jadis muletier, dont le fils unique s'était entiché d'une djinn femelle, jusqu'à perdre la raison, puis la vie. J'espérai obtenir de ces deux-là, ou d'un autre – la liste était longue –, un indice susceptible de me mener jusqu'au repaire d'un djinn.

Mais à la réflexion, mon rêve n'indiquait-il pas aussi le plus sûr moyen de parvenir à mes fins ? Ne me suffisait-il pas de courir au cimetière où repose ma mère ? C'est ce que je fis, avant de me raviser en chemin, alors

que l'astre solaire montait lentement vers son zénith. En effet, dans mon rêve, ma visite avait eu lieu en pleine nuit. J'attendrais donc le crépuscule.

Comme partout ailleurs dans la ville, les ruelles du quartier commençaient à s'animer. Attirés par les cris d'un porteur d'eau, des femmes et des enfants sortaient des maisons pour remplir leur cruche contre quelques pièces de cuivre.

N'importe quel autre jour, j'aurais flâné de place en place, pour prêter une oreille attentive aux dernières rumeurs, me mêler aux conversations et obtenir les confidences des plus bavards. Mais ce matin-là, je me rendis près de la porte de Basra, à la mosquée qui jouxte le hammam où travaille mon ami Abû. C'est là que j'ai appris à lire, grâce à Omar Ibn Muhammad. Je n'avais pas pensé à lui immédiatement ; pourtant, c'est un [ouléma](#), un homme très savant. Il connaît quantité de choses, notamment au sujet des djinns, et on le consulte pour exorciser une personne possédée ou débarrasser un lieu du mauvais œil. Lui saurait assurément me conseiller.

À la mosquée, on me dit qu'Omar avait traversé la rue.

— Il est entre les mains du barbier, confirma le propriétaire des bains.

Préférant ne pas déranger l'ouléma pendant sa séance, je me rendis à la chaufferie pour saluer Abû. Derrière son muret de brique, penché sur la gueule de la chaudière qui rougeoyait comme le seuil de l'enfer, mon ami nourrissait le foyer en enfournant une à une des bûchettes. Le visage luisant de sueur, il m'adressa un signe du menton.

— Ce n'est pas ton heure ! s'étonna-t-il.

— Je dois parler avec Omar ibn Muhammad, expliquai-je.

Avec Abû, nous avons l'habitude de partager notre repas du midi. Ce moment passé ensemble est l'occasion d'évoquer nos nombreux souvenirs et mon ami, en plus d'un confident toujours disponible, est l'un de mes informateurs les plus efficaces. Dans l'enceinte du hammam, son oreille indiscrete a l'art de capter les conversations les plus instructives.

Ce jour-là, c'est au confident que je m'adressai.

Mon projet lui parut périlleux, pour ne pas dire risqué.

— Solliciter l'aide d'un djinn relève de la sorcellerie ! C'est contraire aux enseignements du Prophète !

— J'aimerais m'en assurer auprès de l'ouléma.

— Les djinns sont des êtres pervers, renchérit Abû. Certains se cachent dans le hammam pour observer les femmes lorsqu'elles sont dénudées.

Je ne pus retenir un rire.

— J’ai entendu dire que certains chauffeurs indéclicats en faisaient autant.
Mon ami rougit comme les braises de sa chaudière.



Dans le vestiaire du hammam, quelques clients se dévêtaient en discutant. Le propriétaire m’indiqua que l’ouléma en avait presque terminé. J’ôtai mes habits, enfilai un pagne et gagnai la chambre chaude par un étroit corridor. La pièce sentait les huiles de massage et la peau de grenade dont les garçons de bain se frottent les mains. Allongé sur un sofa de marbre, Omar ibn Muhammad se faisait poncer la plante des pieds à l’aide d’une pierre. Quand il m’aperçut, Saïd, le barbier, m’adressa un signe. Cet homme volubile est pour moi une source d’information considérable ; il m’arrive de dépenser quelques dirhams pour passer entre ses mains et prendre ainsi connaissance des derniers commérages.

Je patientai un moment dans la pièce de vapeurs pour purifier ma peau, avant de regagner la salle d’entrée où j’attendis mon ancien maître. Lorsque ce dernier me rejoignit enfin, il vint s’asseoir près de moi, sur le sol recouvert de tapis et de coussins plus colorés que la volière de la reine [Zubayda](#).

— Quelle joie de te voir, fils !

Ayant eu le loisir de réfléchir à la meilleure façon d’aborder le sujet, il me paraissait trop abrupt de demander de but en blanc si le recours à un djinn est convenable et, surtout, de quelle manière en trouver un et s’assurer ses services. Je craignais qu’Omar ibn Muhammad ne me juge insensé ou imprudent, tout comme Abû. L’homme qui m’a appris à lire est aussi érudit que vertueux et, comme il connaît l’art d’interpréter les rêves, j’eus l’idée d’entrer en matière en lui confiant le mien.

— Tout cela a-t-il un sens ? questionnai-je.

Il croisa les bras et médita.

— Plusieurs éléments retiennent mon attention. La marche, le cimetière, le serpent, le djinn et l’envol. Commençons par la marche. Tu dis avoir marché vers lui. De quelle façon marchais-tu ?

Je dus faire un effort de mémoire. Les paupières closes, je retrouvai la tiédeur du sable sous mes pas.

— J'allais nus pieds, répondis-je.

— Ton allure était-elle mesurée ou bien te hâtais-tu ? voulut-il savoir avec précision.

Les détails me revenaient lentement.

— Rien ne me pressait. Ma démarche était assurée et calme.

— Fort bien ! fit Omar ibn Muhammad. Cela indique que tu veux obéir aux lois de l'Islam et que tu es humble devant le Très-Haut. Les pieds nus signifient que ta Foi est solide et que tes ennuis sont appelés à disparaître.

Dans le même registre, le sifflement de la vipère annonçait l'éloignement d'un ennemi dissimulateur et jusque-là vaincu, contre lequel je serais ainsi immunisé. Comment ne pas y voir une allusion à Hindbad ?

Mon ancien pédagogue s'intéressa ensuite au djinn.

— Les djinns et les reptiles sont liés. C'est pourquoi les premiers se manifestent le plus souvent sous la forme des seconds. Enseigner le Coran au djinn, c'est être promu à un commandement, une fonction de pouvoir, autrement dit à une grande responsabilité. C'est aussi ce que semble confirmer l'envol car il annonce un pouvoir à celui qui en est digne.

— Et le cimetière ? demandai-je. Pourquoi ce lieu ?

— Il t'est familier, n'est-ce pas ?

— C'est celui où repose ma mère.

Il figurait donc une vérité dont je n'étais pas conscient. Omar ibn Muhammad m'expliqua ensuite qu'on pouvait essayer d'interpréter l'ensemble du rêve, mais qu'il ne fallait pas ignorer que tous les rêves n'ont pas la même source. Il arrive qu'ils soient inspirés par les démons – ce qui ne paraissait pas être le cas, en l'occurrence – et la plupart ne sont que les fruits de nos interrogations de la journée.

— Il en existe une troisième sorte, ajouta l'ouléma. Le tien pourrait être la réponse à une prière.

— Hier soir, j'ai fait la prière de consultation, me confessai-je aussitôt.

Mes aveux le firent sourire.

— Ah ! et qu'as-tu demandé ?

Pourquoi mentir à cet homme qui avait été si bon avec moi, auprès duquel j'avais appris que le mensonge est un mauvais comportement et ne

sied pas aux croyants ? À lui, je pouvais évidemment me confier sans crainte.

— Pour rendre service à une personne très vertueuse, expliquai-je, je dois gagner l'île de Serendib. En temps normal, un tel voyage prendrait des semaines, voire des mois, mais cette affaire ne saurait tolérer aucun délai. La vie d'une jeune fille en dépend.

— Si sa destinée est de mourir prématurément, déclara Omar ibn Muhammad, elle mourra.

La dureté de sa réponse me cingla comme une gifle.

— Seul Allah voit ce qui n'est pas encore ! protestai-je. Et il est peut-être écrit qu'elle sera secourue par moi.

À nouveau, un sourire s'afficha sur les lèvres de mon pédagogue.

— Tu as raison. Le Très-Miséricordieux a peut-être décidé qu'elle vivrait et il est possible qu'Il compte sur toi pour la sauver.

Omar ibn Muhammad m'observa un long moment tout en caressant sa barbe, fraîchement taillée par Saïd. Son regard, empreint d'une légère moquerie, était une invitation à en dire plus.

— J'ai prié Dieu de me montrer un moyen, précisai-je.

— Penses-tu qu'Il t'a indiqué d'aller trouver un djinn afin que celui-ci te transporte sur son dos ?

— Je me pose la question.

— Qu'est-ce qui t'empêche d'y répondre toi-même ?

— Je veux m'assurer que solliciter l'aide d'un djinn n'est pas contraire à l'enseignement du Prophète.

Pendant notre conversation, plusieurs clients s'étaient présentés au hammam. D'autres, ayant achevé leur toilette, s'attardaient pour saluer une connaissance et échanger de menus propos, si bien que le vestibule se remplissait. La teneur de nos paroles en intriguait plus d'un qui, tout en s'efforçant de dissimuler leur indiscretion, n'en prêtaient pas moins une oreille attentive.

— Si l'usage que tu comptes en faire est illicite, m'assura Omar ibn Muhammad, perpétrer une agression ou commettre quelque injustice, alors cette action est condamnable. De même si le moyen est interdit ou si le djinn te demande de l'idolâtrer ou de sacrifier. Mais si le moyen et le but sont licites, alors rien ne s'y oppose. Encore moins si cela se fait dans l'obéissance d'Allah.

- Le djinn de mon rêve souhaitait apprendre à lire le Coran, rappelai-je.
— En effet. Et surtout, ton motif est noble.



À la chaufferie, les paroles d'Omar ibn Muhammad rassurèrent en partie Abû. Cependant, lorsque je l'invitai à m'accompagner au cimetière, mon ami se défila. Il se remit promptement au travail pour éviter d'avoir à se justifier et, pour me renvoyer sans brusquerie, il proposa de nous retrouver vers midi pour partager une purée de pois chiches. Celle que prépare Waçîl dans sa boutique située à deux pas du hammam, assaisonnée de jus de citron et d'ail, est la meilleure de Bagdad. Une telle perspective me fit venir l'eau à la bouche, pourtant je déclinai ce rendez-vous au profit d'un autre.

La veille, le vieux Sindbad avait parlé de réunir des érudits. Ce n'est pas ce qui manque à Bagdad, où l'encre du savant est plus sacrée que le sang du martyr et où le calife encourage les hommes de science et les traducteurs. Le fruit des réflexions de la docte assemblée excitait ma curiosité et éveillait aussi une crainte relative.

Dans la cour de la belle demeure, au bord du canal Sarat, les indigents étaient aussi nombreux que les jours précédents. Ce jour-là encore, à la fin du repas, le maître des lieux ne vint pas s'asseoir sous l'amandier. Les serviteurs, qui me reconnurent, me confièrent que les consultations avaient débuté tôt le matin et qu'elles se poursuivaient. Cela me parut de bon augure pour moi-même et renforça ma conviction d'être celui qui porterait le tapis guérisseur au roi de Serendib. La confirmation viendrait après le crépuscule.

L'après-midi, j'allai prendre le frais sur la berge du fleuve. Si, dans les rues, les Bagdadiens fuyaient l'étouffante chaleur, sur les quais régnait une activité intense. Des radeaux chargés de bois en provenance d'Arménie accaparaient toutes les attentions. Le déchargement de leur précieuse cargaison destinée aux charpentiers, ébénistes et luthiers mobilisa une armée de portefaix.

Je cessai soudain d'être spectateur. Incarnation des changements espérés dans mon existence, le port ne bornerait plus pour longtemps mon horizon.

Je ne m’y promenais déjà plus comme un badaud, j’y circulais tel un usager, un voyageur en partance.

L’heure approchait.

Hindbad était sorti de mon esprit ; il y entra à nouveau à l’instant où je m’y attendais le moins. À l’écart, j’aperçus sa silhouette à bord d’un boutre à la carène élancée comme un oiseau de mer. Le navire s’appelait le *Brin d’écume*.

Le fils adoptif du vieux Sindbad surveillait les préparatifs d’une expédition. Aucune marchandise n’était visible, ni sur le quai ni sur le pont. Cette découverte instilla le doute dans mon esprit. Désireux de tirer l’affaire au clair, je m’approchai. Lorsqu’il me vit, Hindbad descendit à ma rencontre.

— Si tu cherches une embarcation, je crois que celle-ci est à louer, me conseilla-t-il sur un ton méprisant.

Il désignait une misérable *couffa*, à la coque de peau ronde comme une poterie, qui transportait un âne et que son pilote, un vieillard chétif, propulsait laborieusement à l’aide d’une perche.

— Que ferai-je d’un bateau ? répondis-je, en affectant l’indifférence.

Hindbad croisa les bras et fronça les sourcils.

— Je ne sais pas... traverser la mer de l’Inde par exemple.

— Tu comptes gagner Serendib par ce moyen ?

Il soupira.

— Au palais de mon père, les vieilles barbes continuent d’échanger des idées stériles mais il n’en sortira rien. Alors je prends les devants. Le *Brin d’écume* est le navire le plus rapide qu’on puisse trouver et j’ai loué les services d’un capitaine hors pair, un Basriote qui a déjà voyagé jusqu’aux îles de la Sonde et qui connaît les routes maritimes comme le fond de son turban.

C’était la meilleure période de l’année pour naviguer vers l’Orient, les vents de mousson le pousseraient jusqu’à destination.

— Dans des conditions propices, à la grâce de Dieu, dis-je, tu réduiras ta traversée de plusieurs jours mais ce sont des semaines qu’il faut gagner pour sauver la princesse.

Dans le regard qu’il me lança se mêlaient défi et soupçon.

— Tu as sans doute une meilleure solution...

Je me fis volontairement mystérieux.

— Il se pourrait en effet que tu aies dépensé tes dinars en pure perte.

Le rire qu'il eut alors me parut sonner faux.

— Nous verrons bien ! En tout cas, moi, je serai prêt demain, dès le point du jour.

Peu convaincu par un tel affichage de confiance, je poussai la surenchère.

— Nous n'aurons pas à attendre jusque-là. Je viendrai te prendre cette nuit, au palais de l'illustre Sindbad.

Ses traits se crispèrent soudain. Il ne répondit pas et tourna les talons pour remonter à bord du *Brin d'écume*.



Au crépuscule, mon état d'esprit oscillait entre le soulagement et la crainte. L'attente avait été longue et le dénouement approchait. D'ici le lever du jour, mon destin serait révélé. Posté près de la tombe de ma mère, je surveillais les ombres, où je crus plus d'une fois déceler de subtils mouvements de reptation. L'air se rafraîchit. Le temps passa. Je luttais contre la fatigue et contre la tentation du doute. La première eut raison de moi.

Alors ma mère m'apparut dans mon sommeil. La joie de la revoir me submergea et je m'étonnai à peine de l'entendre parler, d'une voix plus douce que le miel.

— Ne t'attarde pas ici, mon fils, m'enjoignit-elle. Nul djinn ne s'y présentera à toi. Toutefois, l'aide que tu demandes te sera accordée. Pour la recevoir, il te suffit de rentrer à la maison.

Elle me mit encore en garde contre les périls du chemin jusqu'à Serendib et contre un rival qui s'opposerait à mon succès.

La lune trônait sous le dais de la nuit lorsque je m'éveillai. D'abord désorienté, je demeurai un moment sur place, m'attardant encore dans le cimetière après avoir recouvré mes esprits. La vision de ma mère me troublait profondément et semblait contredire le premier songe du djinn, soumis à Omar ibn Muhammad. De ces deux rêves, l'un était-il d'inspiration divine et l'autre l'œuvre d'un démon ? Dans ce cas, lequel des deux m'indiquait le moyen de gagner Serendib quand l'autre m'en détournait ?

Soudain, je décidai de rentrer chez moi, non sans la ferme intention de revenir au cimetière en cas de méprise.

L'ombre des bâtiments mitoyens écliprait la minuscule maison de pisé qui m'avait abrité depuis toujours. Dans mon quartier, aucun lampadaire ne brille et aucune lanterne n'éclaire les façades comme à proximité des riches demeures. Mes craintes persistèrent donc jusqu'au seuil près duquel j'espérais découvrir une silhouette, assise contre le mur, qui se lèverait à mon arrivée et me saluerait. Hélas ! elles se confirmèrent. Poussant la porte, convaincu de m'être laissé abuser par l'image de ma mère, je me reprochai amèrement ma naïveté. N'avais-je pas compromis à la légère ma rencontre avec le djinn ?

Une voix grave jaillit alors de l'obscurité :

— Enfin !

La stupeur fit bondir mon cœur et glaça ma chair.

— Que me veux-tu ? balbutiai-je.

— C'est bien toi qu'on appelle le petit *cadi* ? voulut savoir mon invisible visiteur.

— Mon nom est Sindbad, répondis-je en tremblant.

Il y eut un mouvement au fond de l'unique pièce.

— J'ai entendu dire que tu désirais te rendre à Serendib...

CHAPITRE 4

Une maigre flamme perça soudain l'obscurité, gemme précieuse scintillant au doigt invisible de la nuit. Elle s'affirma jusqu'à éclairer le bec d'une lampe. Au-dessus, lentement, l'ovale d'un visage se dévoila. Je découvris des traits émaciés, extrêmement pâles dans la clarté jaunâtre. Un repli de peau bridait les paupières. Une barbiche pointue comme un fer de lance ornait le menton. Une plume fine montée en pendentif pendait à une oreille.

— Je m'appelle Dourha.

Nourrie par l'huile de la lampe, la flamme prenait de la vigueur. Mon visiteur l'éloigna de sa face pour la déposer au sol. J'eus alors le loisir d'observer sa silhouette et ses vêtements. De petite taille, à peine plus grand que moi, il était vêtu comme un notable, d'un long manteau de brocart noir. Son crâne rasé était aussi lisse que ses joues.

Bien qu'il s'exprimât sans la moindre trace d'accent, son origine étrangère ne faisait pas de doute.

Intimidé, je le questionnai.

— D'où viens-tu ?

— De Chine, me renseigna-t-il, sur un ton aimable.

Pensant qu'il s'agissait d'un marchand chinois venu échanger des pièces de porcelaine, du papier, du musc ou des épices contre une cargaison de parfums, de perles, d'encens ou de tissus, je demandai poliment s'il avait réalisé de bonnes affaires.

— Je suis un astronome, rectifia-t-il. Je voyage pour parfaire ma connaissance des astres auprès de mes confrères. À Bagdad, j'ai pu consulter les tables des mouvements planétaires de la bibliothèque du calife. Le bibliothécaire en chef, qui en a établi lui-même quelques-unes, m'a offert un... un de ces merveilleux instruments qui servent à mesurer la hauteur des astres et qui sont fabriqués à Bagdad.

Avec l'extrémité de l'index, il dessina un cercle dans la lumière de la lampe.

— Un astrolabe.

Mon visiteur acquiesça.

— Avant toute chose, pardonne cette intrusion sous ton toit, en ton absence. J'aurais dû t'attendre sur le seuil mais j'ai craint que tu ne te méprennes sur mes intentions.

Je l'excusai :

— Un homme aussi richement vêtu que toi se promène rarement la nuit. Jamais seul en tout cas. Il était plus prudent d'attendre discrètement à l'intérieur que dans la rue, exposé aux regards malveillants.

Dourha sourit et inclina légèrement le buste.

Pressé d'entendre la bonne nouvelle dont il semblait être le porteur, je lui proposai de nous asseoir, afin de deviser à notre aise.

— Tu portes donc bien un nom. Celui qui m'a indiqué ton adresse n'a pas su me le donner. Il a même prétendu que tu n'en possédais pas.

— Je suis Sindbad, fils d'Ahmed, affirmai-je.

C'était tellement plus simple que de raconter ma vie, la disparition de mon père et le mutisme de ma mère.

Dourha l'astronome caressa sa barbe d'un air pensif.

— Comme le célèbre marin Sindbad ?

Je confirmai, avant d'ajouter, dans un élan d'humilité :

— Mais les contrées que j'ai explorées se résument aux quartiers et faubourgs de la Ville de la Paix. Du moins jusqu'à ce soir, car demain seul Allah sait où je dormirai...

Mon hôte saisit l'allusion à peine voilée.

— Je me trouvais ce matin au hammam. Or, par le plus grand hasard, j'ai ouï les paroles d'un homme qui rapportait celles d'un certain Omar ibn Muhammad et d'un garçon surnommé le petit *cadi*. Depuis, je n'ai eu de cesse de te chercher.

— Et tu m'as trouvé, m'impatientai-je.

— Mon séjour d'étude à Bagdad s'achève ; l'heure est venue de m'en retourner chez moi, en Chine. Serendib, l'île aux Rubis, est sur ma route. Ce pourrait être une de mes étapes car j'ai là-bas un très bon ami qui se réjouira de ma visite. Pourquoi ne ferions-nous pas route ensemble ?

Je craignis soudain que certains détails de ma conversation avec Omar ibn Muhammad ne se fussent égarés dans la chaleur du hammam.

— Voilà une proposition généreuse, mais je ne cherche pas une place à bord du prochain navire en partance pour les contrées orientales. C'est un moyen de transport hors du commun qu'il me faut.

Dourha sourit.

— Est-il question d'autre chose ? s'empressa-t-il de clarifier. J'ai bien compris que la vie d'une jeune personne était en jeu et que sa guérison réclamait la plus grande diligence.

Cette précision me rassura, pourtant le doute m'avait pris et ne semblait pas pressé de lâcher.

— Sauriez-vous me conduire à Serendib en moins d'une semaine ?

L'étrange sourire qui lui fermait complètement les yeux acheva de me convaincre que Dourha était bien l'homme de la situation.

— Le voyage depuis ma province natale jusqu'à Bagdad m'a pris à peine quatre jours. Si tu veux, nous rejoindrons Serendib en moitié moins de temps.

Deux jours ! Avais-je bien entendu ?

Je ne rêvais pas d'autre chose et, pourtant, je peinais à en croire mes oreilles ! Cet étranger venu du bout de la terre connaissait-il vraiment un moyen de réduire à deux jours le trajet de Bagdad à Serendib ? Dans ce cas, ce ne pouvait être qu'un de ces magiciens qu'évoquent les conteurs mais que je n'ai personnellement jamais rencontrés dans la Ville Ronde. J'observai la flamme qui brûlait entre nous deux, au bec de la lampe, et revis l'instant où elle s'était allumée dans les ténèbres, sans le bruit caractéristique d'un briquet... Comme par magie.

J'ignore ce qui me réjouit le plus : que le Tout-Puissant eût exaucé ma prière ou bien la perspective du voyage qui se dessinait. L'un et l'autre étaient-ils liés ? Mon enthousiasme ne fut pas facile à modérer.

— Comment allons-nous traverser l'océan de l'Inde ? parvins-je cependant à formuler.

— Je possède un oiseau de grande taille. Il tiendrait difficilement dans cette pièce. Je l'ai découvert lors de mon premier voyage en Inde, au sommet d'une montagne. À l'époque, ce n'était qu'un oisillon mais sa stature égalait déjà celle d'un cheval, aussi ai-je cru avoir affaire à un volatile adulte. Le prenant pour une espèce d'autruche, dont j'avais entendu

parler sans jamais voir le moindre spécimen, je l'ai rapporté chez moi. En quelques semaines, la volière où je l'avais placé est devenue trop étroite. Comme il vole et me laisse grimper sur son dos, j'en ai fait une monture qui me permet de voyager plus loin et plus vite.

Comment ne pas penser à l'oiseau Roc d'un des fameux voyages de mon bienfaiteur, le héros dont j'avais pris le nom ? Dourha concéda qu'il pouvait en effet s'agir d'un lointain cousin. D'une taille moindre cependant, car l'œuf seul de l'oiseau Roc pourrait contenir un éléphant tandis qu'un spécimen adulte dépasse la grosseur d'un nuage.

La perspective de m'envoler sur le dos d'une créature aussi extraordinaire m'excitait d'autant plus que cela me propulserait d'emblée dans les pas légendaires de l'illustre marin.

— Quand veux-tu partir ? demanda l'astronome chinois.

M'apprêtant à répondre, je repensai à Hindbad et à son projet de lever l'ancre dès l'aube. Il fallait sans tarder gagner la résidence de Sindbad pour l'avertir. Les difficultés faites par la femme du vieil homme, la mère de mon jeune et méprisant rival, me revinrent aussi en mémoire.

— Ton oiseau se poserait-il dans un jardin ?

— Assurément ! répondit Dourha.

L'atterrissage d'un tel équipage serait du meilleur effet sur les habitants de la demeure. Ainsi, même si son épouse venait à protester, Sindbad ne pourrait qu'honorer sa promesse.

Cependant, une nouvelle crainte vint me tourmenter. L'astronome pourrait-il s'embarasser d'un second passager ? Car on ne m'avait pas promis de faire le voyage seul mais d'accompagner Hindbad. Qu'advierait-il si, par manque de place, il fallait choisir entre lui et moi ? Qui serait l'élus ? Il me plaisait d'imaginer que Sindbad serait contraint de me récompenser, même s'il était évident que la mère d'Hindbad s'emploierait à favoriser son fils.

— Grâce à un système de harnais adapté, m'expliqua Dourha, trois personnes peuvent prendre place sur le dos de l'oiseau. Pour les deux passagers, le voyage ne sera pas des plus confortables mais il sera relativement court et nous ferons quelques escales.

Plus rien ne pouvait désormais s'opposer à mon départ. À la lueur de la lampe, je contemplai ma vieille maison comme si je la voyais pour la dernière fois. L'image de ma mère traversa mon esprit. Je la revis à l'endroit

où elle avait l'habitude de se tenir lorsqu'elle faisait ses travaux de couture, lesquels rapportaient tout juste assez d'argent pour nous nourrir, elle et moi. Mon cœur se serra en pensant qu'il me faudrait attendre de longues années avant d'aller lui raconter mes exploits de vive voix, dans le paradis blanc d'Allah.

— Je suis prêt ! déclarai-je, non sans avoir rassemblé mes maigres biens, mon tapis de prière et mes économies.

— Alors allons-y ! fit l'astronome, me poussant cordialement vers la porte.

Dourha avait été contraint de dissimuler sa monture volante à l'extérieur de la ville. Je n'avais pas besoin d'une longue explication pour comprendre que l'apparition de l'oiseau géant en plein cœur de Bagdad aurait semé la panique. Son propriétaire en avait fait la désagréable expérience, sur la place d'un village indien, lors de son tout premier vol et, ce jour-là, il s'était promis de ne jamais recommencer.

Nous traversâmes le Karkh en direction du sud, sous l'œil bienveillant de la lune. Les souks, si bruyamment animés le jour, étaient vides à cette heure, plus silencieux que ma pauvre mère. Seuls le cri d'un oiseau nocturne ou le ronflement d'un dormeur – les nuits étaient encore chaudes et nombreux ceux qui dormaient sur leur toit – interrompaient, de loin en loin, cette prodigieuse quiétude.

À la porte des Moulins, nous franchîmes le canal Isa. Les faubourgs furent bientôt derrière nous. Nous marchâmes à travers la verte campagne qui enceint la Ville de la Paix tel un écrin de verdure, et que les poètes présentent comme le paradis terrestre, un paradis pour l'heure habillé de noir et de gris. Comme j'interrogeais mon guide sur sa profession, il m'initia gaiement aux merveilles de l'astronomie. Je n'avais qu'à lever la tête, selon ses indications, pour mettre mes nouvelles connaissances en application. Les rares notions que je possédais déjà, je les devais à un aveugle. Dans ses chansons, Alî le chanteur célébrait souvent les étoiles. Ses yeux morts levés vers un ciel rendu inaccessible par la faute d'un djinn jaloux de son talent, il s'interrompait parfois pour demander à son auditoire des nouvelles des animaux célestes. Les autruches vont-elles toujours boire au fleuve ? Les mères chamelles protègent-elles le chameau né au printemps ?

Dourha l'astronome attira mon attention sur trois couples d'étoiles, sous la constellation des Filles de Nasch et celle des Gazelles.

— Ce sont les sauts du petit de la gazelle qui s'éloigne de sa mère, effrayé par le lion, fis-je, me rappelant une chanson du chanteur aveugle.

— Les savants de mon pays ont remarqué ces étoiles rangées par deux mais les ont appelées autrement : ce sont les Trois Dignitaires. L'uniformité de leur couleur est le signe de l'harmonie entre le prince et ses ministres.

— Tous les hommes ne voient-ils pas un ciel identique ? m'étonnai-je.

— Ils distinguent les mêmes étoiles mais les interprètent à leur manière. Dans la bibliothèque du calife, par exemple, j'ai appris que les six astres dont nous parlons sont l'extrémité des pattes d'une constellation qu'un savant grec du nom de Ptolémée appelle la Grande Ourse.

Telles les autruches de la chanson, nous atteignîmes enfin le fleuve, à l'endroit où, descendu du nord et après avoir traversé Bagdad, séparant l'ancienne ville et la nouvelle, son cours s'infléchit vers l'ouest pour se rapprocher de celui de l'Euphrate. Notre route s'arrêtait au bord d'un marais couvert de roseaux.

Dourha observa un long moment la végétation qui murmurait sous la caresse d'un vent frais et résonnait de cris étranges et envoûtants.

— Il ne doit pas être loin, estima-t-il.

Alors, les mains sur les hanches, il lança dans l'air un sifflement aigu, au grand dam de mes tympanes. En réponse à cet appel, les roseaux s'agitèrent soudain, comme secoués par un brusque changement d'humeur du vent calme. Ce que j'identifiai immédiatement comme un fort battement d'ailes couvrit la rumeur du fleuve. Je vis bientôt jaillir une ombre énorme qui prit son essor. Passant devant la lune, elle la voila comme l'aurait fait un nuage. Les grandes ailes tailladaient la nuit, pareilles à deux cimenterres jumeaux engagés côte à côte dans un combat sans merci contre une armée invisible. Il en résulta d'abord un ballet maladroit mais, alors qu'il s'éloignait, l'oiseau plana bientôt d'un vol chaloupé et nonchalant, presque gracieux, au-dessus des eaux. Dépassant l'autre rive, il décrivit une boucle sombre pour revenir vers nous. Le cri qu'il poussa alors me fut aussi déplaisant que l'appel de son maître. Comme dans un rêve, ses serres peignaient la cime des roseaux. Le voyant fondre sur nous, je crus devenir proie mais l'oiseau se cabra au dernier moment. Les ailes gonflées comme des voiles, les pattes fermes, il se posa devant nous.

La silhouette était celle d'un rapace. La queue triangulaire, tendue fièrement vers l'arrière, rappelait celle du milan rouge. L'oiseau se campait solidement sur des serres puissantes dont les griffes auraient pu, sans peine, emporter un lion occupé à dévorer une gazelle. Pour l'heure, le bec enfoui sous une aile, il toilettait son plumage que je supposai extraordinaire : la nuit empêchait d'en admirer la couleur. Remis de mon émotion, j'étais à présent impatient de prendre place sur son dos.

Fis-je un pas en avant sans m'en rendre compte, ou bien l'aigle géant eut-il le pressentiment de mon élan ? Il releva brusquement la tête. Au même instant, la main de l'astronome saisit mon épaule.

— Garde-toi de l'approcher sans que je l'aie auparavant prévenu ! Son calme n'est qu'une illusion. En réalité, il ne reconnaît qu'un maître : son cavalier. En dehors de moi, tout ce qui bouge ne vaut pas plus à ses yeux que la promesse d'un repas.

Dourha me raconta alors l'unique et tragique fois où il s'était posé au milieu d'un village. Tout s'était d'abord bien passé. Il pensait avoir totalement domestiqué sa monture. Jusqu'à ce qu'un gamin s'approchât pour admirer l'oiseau de plus près et tendît la main pour le toucher. Rapide comme l'éclair, celui-ci l'avait saisi comme une vulgaire souris. L'astronome avait pu lui faire lâcher sa proie, sans vie, avant de fuir dans la précipitation pour échapper à la colère des villageois.

Les yeux énormes du rapace me fixaient avec intensité ; une de ses pattes gratta le sol.

Mon enthousiasme baissa d'un cran.

— Ne risque-t-il pas de créer des problèmes chez le vieux Sindbad ?

— Je sais le tenir, m'assura Dourha. Tant que je suis là et que je dirige la manœuvre, tout danger est écarté.

Disant cela, il s'approcha de l'oiseau géant et leva le bras pour lui présenter sa main, paume ouverte, comme on le fait avec les chevaux pour ne pas les effrayer. La créature baissa la tête.

L'astronome émit alors une série de sifflements dont la douceur m'étonna. La monture tourna son bec dans ma direction et répondit de même, produisant un chant aussi mélodieux que celui du rossignol.

Intrigué, je supposai que Dourha venait de faire les présentations.

— Est-ce qu'il me salue ? demandai-je.

— En effet. Il sait se montrer civilisé lorsqu'il n'a pas le choix.

— Civilisé ?

— Je lui ai dit qu'il serait privé de son plat favori s'il touchait un seul de tes cheveux. Mais ne va pas croire qu'il sera toujours aussi bien disposé à ton égard. Il lui arrive d'oublier mes recommandations. De ton côté, garde en mémoire que c'est un tueur.

Notre inquiétante monture s'appelait Garuda et les serpents étaient à son goût un mets de choix. Cette préférence me fut révélée au moment où l'astronome plongea la main dans un sac qui pendait à sa ceinture, sous son manteau, pour en extraire un long corps écailleux que l'énorme bec saisit à la volée et engloutit avidement. Une fois le festin expédié, nous pûmes, grâce à un ingénieux système de harnais, grimper sur le dos de l'animal. Dourha y prit place sur une sorte de selle et me désigna des étriers où passer mes pieds ainsi qu'une courroie que j'agrippai.

Au signal de son maître, le grand corps de l'oiseau tangua violemment. Les ailes démesurées se redéployèrent et brassèrent l'air. Secoué comme un ballot sur le dos d'un chameau lancé à pleine vitesse, je me cramponnai, les yeux clos. Les instants qui suivirent furent les plus longs et les plus désagréables de ma jeune existence. Et puis notre monture cessa de gifler l'air. Je relâchai ma respiration et, à nouveau, je pus contempler le monde. Ce que je vis m'enchantait. Nous planions au-dessus de la campagne. Devant nous s'étalait Bagdad, comme aucun de ses habitants ne l'avait jamais contemplée avant moi, un vaste territoire d'ombres traversé par les eaux du Tigre. Sur la rive droite, au pied de l'ancienne cité d'al-Mansour, les canaux, scintillant sous la lune, brodaient une trame de fils d'argent dans la soie noire des quartiers. Aux abords des palais dressés de part et d'autre du fleuve, les lampadaires dessinaient des constellations couleur de miel.

Au moment où l'oiseau franchit la limite des faubourgs, Dourha m'arracha à la contemplation.

— Où se trouve la demeure de Sindbad ?

— Remonte le fleuve jusqu'au pont d'al-Karkh et tourne immédiatement dans le canal Sarat. La résidence où nous nous rendons se situe au bord, environ à mi-distance entre le Tigre et la porte de Basra.

L'astronome traduisit aussitôt mes indications à Garuda, dont la trajectoire s'inclina vers le fleuve ; la beauté du chant employé me fit frissonner.

— Quel est ce merveilleux langage dans lequel tu t'adresses à lui ? l'interrogeai-je.

Dourha tourna la tête, de telle sorte que je pus admirer son profil, et désigna le pendentif accroché à son oreille.

— Cette plume ornait jadis le crâne d'une huppe, raconta-t-il. Pas n'importe quelle huppe cependant car celle-ci, en compagnie d'autres volatiles, s'est un jour mise en quête du Simorg, le roi immortel des oiseaux. Cette plume, si on l'approche de l'oreille, rend audible les conciliabules de tous les oiseaux du monde qui, en plus de leurs chants respectifs, possèdent un langage universel, qu'on nomme la langue des oiseaux. À force d'écouter, j'ai appris à reproduire les sons qui la composent.

Quel objet extraordinaire ! pensai-je. Aussi remarquable que le tapis guérisseur que je remettrai, d'ici deux jours, au roi de Serendib.

— Pardonne mon indiscretion, mais comment un tel trésor est-il entré en ta possession ?

— Un ermite, que j'étais allé consulter dans la montagne, m'avait appris l'existence de cette plume exceptionnelle, prétendument tombée d'un nuage, et le moyen de la trouver. Cela m'a pris du temps mais j'ai fini par la dénicher. Sans elle, je n'aurais pu apprivoiser Garuda.

Dourha, en plus d'astronome, était-il un chasseur de merveilles ? La question n'eut pas le temps d'accaparer mon esprit. Du haut du ciel, dans la clarté lunaire, il me sembla reconnaître la silhouette noire d'un amandier, dans la cour d'une des belles demeures bordant le canal, non loin de l'enceinte circulaire de la vieille ville.

— Ici ! fis-je soudain, l'index pointé vers ce que je pensais être le palais de Sindbad.

L'information fut répercutée promptement à l'oreille de notre monture, qui commença à décrire de larges cercles au-dessus du quartier, rasant les terrasses des plus hauts édifices.

Un passage à la verticale de la résidence permit de confirmer ma première impression. Dans la clarté opaline, je retrouvai la disposition de la cour, du jardin, et surtout la silhouette noire de l'amandier. Aucun feu ne brillait dans l'édifice. Toute la maisonnée devait être endormie, comme une grande partie des Bagdadiens.

Au deuxième passage, je criai le nom du maître des lieux.

Lorsque l’oiseau survola le palais une troisième fois, je vis des ombres s’agiter sur la terrasse. Peu de temps après, une fenêtre s’éclaira, puis une autre, et plusieurs silhouettes, dont deux munies de torches, s’avancèrent dans le jardin.

L’effet produit par notre atterrissage fut à la mesure de mes espérances. Des cris fusèrent. Des prières visant à chasser les démons furent lancées dans notre direction. Amusé et ravi, j’hurlai à ceux d’en bas de ne pas s’effrayer.

— C’est moi ! Sindbad, le fils d’Ahmed !

Dans la lueur des torches, des visages emplis de crainte nous observaient.

— Est-ce bien toi, mon garçon ? demanda une voix que j’identifiai sans peine, tant elle m’était désormais familière.

— C’est moi, maître, rassurai-je le vieux marin. Je me présente à vous porteur de la meilleure des nouvelles.

Dans les yeux de Sindbad brillait une lueur étrangère à la peur, où il me plut de voir une sorte de joie intense mêlée de reconnaissance.

D’un pas lent, presque hésitant, visiblement impressionné par ce qu’il voyait, mon bienfaiteur se détacha du groupe de ses familiers.

— Dis-lui de reculer ! m’ordonna Dourha.

Je m’exécutai.

— Prends garde, maître ! Cet oiseau est certes moins volumineux que l’oiseau Roc mais sa férocité n’a rien à lui envier.

Sindbad recula prudemment. Derrière lui, je vis la mère du jeune Hindbad s’adresser à des domestiques qui s’éloignèrent bientôt en direction de la maison.

Nous descendîmes du dos de Garuda. Tandis que l’astronome récompensait l’imposante créature tout en lui confiant de nouvelles recommandations dans le langage mélodieux des oiseaux, les serviteurs revinrent armés de piques.

— Ces précautions s’avéreront inutiles si personne ne s’approche inconsidérément. Au contraire, la vue d’armes pourrait lui inspirer de la crainte et une attitude défensive expliqua mon compagnon.

Le vieux Sindbad ordonna à ses hommes de lâcher leurs armes.

J’allai m’incliner devant lui.

— Maître, l’homme qui m’accompagne se nomme Dourha. Il se propose de me conduire... de nous conduire à Serendib, rectifiai-je en voyant arriver

Hindbad.

L'astronome salua l'illustre marin.

— Vos exploits sont venus jusqu'à mes oreilles.

Sindbad lui rendit son salut avant de reporter son attention sur Garuda.

— La créature à la patte de laquelle je me suis un jour accroché à l'aide de mon turban, et qui m'a emporté par-delà l'océan, était en effet beaucoup plus grosse. Mais hormis la taille, elle lui ressemblait étonnamment. Combien de temps mettra-t-elle à rejoindre Serendib ?

— Si nous partons immédiatement, répondit Dourha, nous arriverons à destination après-demain, sans doute avant l'aube.

— Alors ne perdons pas de temps ! Qu'on réveille le cuisinier !

Le maître des lieux donna des ordres pour que fussent préparés des vivres à l'intention des voyageurs, puis chargea un domestique d'aller quérir le paquet qu'il avait rapporté de chez le calife.

C'est le moment que choisit la mère d'Hindbad pour intervenir.

— Cher époux, que tu imposes la compagnie de ce gamin à mon fils, je peux l'admettre, mais comment faire aveuglément confiance à cet étranger surgi de nulle part ? Que savons-nous de lui ?

Prenant aussitôt la défense de l'astronome, je rapportai mon entrevue avec Omar ibn Muhammad au hammam, et les commérages des baigneurs qui avaient informé Dourha, lequel s'était généreusement proposé de me rendre service.

Le vieux Sindbad lança à son épouse un regard sévère. Pourtant celle-ci somma l'étranger d'expliquer pourquoi il tenait tant à rendre service à un vaurien tel que moi.

Droit face à son accusatrice, Dourha dégageait une assurance sans faille. Mais soudain, je le sentis hésiter.

— En réalité, avoua-t-il, j'espère obtenir une faveur du roi de Serendib. En vous rendant service à vous, je lui rends service à lui. Ainsi, j'espère qu'il me prouvera sa gratitude en acceptant de m'accorder ce qu'il m'a autrefois refusé.

N'avais-je pas vu juste en l'imaginant chasseur de merveilles ? Mon insatiable curiosité me poussait à en savoir plus sur la faveur escomptée mais je préfèrai garder cette question pour plus tard.

La mère d'Hindbad fit mine de renchérir ; son mari l'interrompit alors.

— Cela suffit. J'ai fait au fils d'Ahmed une promesse dont personne ne me déliera. En ne la respectant pas, je me parjurerais devant le Très-Haut, que j'ai prié de m'aider et qui nous a envoyé cet homme.

À l'est, le blanchissement du ciel annonçait l'aube. Avant de partir, nous reçûmes des provisions pour plusieurs jours. À Hindbad, le maître des lieux confia le précieux paquet contenant le tapis guérisseur confectionné dans la peau d'un serpent géant. À moi, il me remit un sauf-conduit signé de la main du roi de Serendib, dans son étui de cuir, ainsi qu'un turban qui, m'assura-t-il, sert en toutes circonstances et auquel on trouve sans cesse de nouveaux usages. Il nous fit encore d'ultimes recommandations, à Hindbad et à moi, nous invitant à nous entraider comme deux frères ou comme deux associés. Puis il exhorta l'astronome.

— Dieu n'a pas donné de fils à ma chair mais Il m'a accordé ces deux bâtons de vieillesse. Veille sur eux comme sur tes deux prunelles !

CHAPITRE 5

Dans la lumière du jour, les couleurs de l'oiseau géant éclataient de beauté. L'émeraude des plumes de sa tête et de son cou était plus vif que le dôme de la mosquée d'al-Mansour, les nuances rubis de ses ailes flamboyaient comme les robes des chanteuses d'Haroun al-Rachid. Garuda nous emportait loin des rues animées de mon enfance, de leurs parfums, des brassées d'anecdotes que j'y avais glanées. Jusqu'alors, le monde et ses merveilles étaient venus à moi, portés par les grands chemins de l'empire, les caravanes marchandes et toute la batellerie des voies navigables, à travers les steppes, les déserts et les mers. À présent, j'allais au monde. Depuis l'azur, je voyais rapetisser cette cité qui, malgré sa richesse, avait borné mon horizon. Les minarets des lieux de prière, autrefois si imposants, se réduisirent à la taille de brindilles, les habitants de Bagdad à celle de fourmis. Les cris et l'agitation des souks se turent. La Ville Ronde n'eut bientôt pas plus de substance qu'un souvenir.

Le vent du voyage sifflait doucement à mes oreilles. Loin sous mes pieds, le Tigre courait vers son delta. Son cours sillonné par des dizaines d'embarcations de toutes tailles et de toutes formes, fières ou misérables, me faisait penser au trait plein d'une lettre tracée à l'encre bleue sur la page vierge du désert. Ses eaux frangées de palmiers traversèrent un vaste territoire de marais et de lacs. Un pays désolé, drainé de rivières et de canaux. Inhospitalier en apparence, mais peuplé de tribus vivant dans des huttes, sur des îlots nichés au cœur de lagunes. Repaire de pillards et de révoltés. Entre les champs de roseaux sinuaient des barques noires effilées comme des quenouilles. Pas plus de vingt [parasanges](#) nous séparaient du lieu de ma naissance et déjà j'étais dépaycé.

L'enchantement ne dura pas. À la longue, l'incommodité de ma position à dos de volatile m'infligea de telles crampes que je négligeai les beautés du paysage. Les pieds calés au creux d'étriers rudimentaires, jambes tendues,

crispées, je m'agrippais de mon mieux au plumage de Garuda pour ne pas basculer dans le vide. J'enviais Dourha l'astronome, confortablement installé sur sa selle, calme et fier comme un chamelier sur sa monture. Quand la douleur me fut aussi cruelle qu'une morsure, j'effectuai des mouvements afin de soulager mes membres. C'est alors que je surpris le sourire moqueur d'Hindbad. Placé de l'autre côté de Dourha, il observait mes gesticulations à la dérobée. Si sa posture était aussi mauvaise que la mienne, à mon grand étonnement, mon jeune compagnon ne semblait pas autant indisposé. Pas indisposé du tout, même. Et il s'amusait de me voir à la peine. Mais était-il aussi serein qu'en apparence ? Vexé, je me mis à l'épier, espérant surprendre sur son visage une trace de défaillance, la preuve irréfutable qu'il n'était pas plus endurant que moi. Cependant, Hindbad conservait toute sa fraîcheur tandis qu'une lueur de triomphe s'affirmait dans ses yeux.

Il devait éprouver une terrible rancune à mon égard, pour montrer aussi peu de compassion. Un instant, je me mis à sa place – adopter le point de vue d'autrui est un exercice très utile pour résoudre un différend entre deux personnes, auquel j'ai souvent recours. Ma présence était comme une arête de poisson coincée dans sa gorge. Hindbad ne supportait pas d'avoir à partager la confiance du vieux Sindbad. Il me considérait comme un rival et non comme un allié. Ainsi, sans le dire, il me défiait : le premier de nous deux à se plaindre de la dureté du voyage serait implicitement déclaré vaincu.

Je n'étais pas de taille à ce petit jeu. La partie était d'autant plus inégale que je n'avais guère dormi cette nuit-là, sauf au cimetière, où je m'étais assoupi. Mon corps malmené demandait grâce. Mes paupières s'alourdirent : je dus lutter pour les maintenir ouvertes. M'endormir sur le dos de Garuda paraissait impossible. En perdant conscience, je risquais de lâcher prise et d'être précipité dans le vide. Je me souvins alors du turban offert par Sindbad. Lui-même, autrefois, s'était servi du sien pour s'accrocher à la patte de l'oiseau Roc. Ayant déroulé prudemment l'étoffe qui ceignait mon front, j'en fis un lien afin de m'arrimer solidement à la selle de Dourha, non sans l'avoir passée autour de ma taille et sous mes bras. Ensuite, assommé par l'épuisement, je somnais dans un sommeil sans rêve.

À mon réveil, les eaux du fleuve s'étaient diluées dans le golfe qui conduit à la mer de l'Inde. Je n'avais pas vu le fameux port de Basra ni le

delta né de la réunion du Tigre et de l'Euphrate.

Je fus accueilli par un sourire narquois.

— Tu as raté le meilleur ! me nargua Hindbad.

— Le plus incroyable reste à venir, répliquai-je, l'esprit encore embrumé.

Lancé à toute vitesse, le reflet de l'oiseau géant glissait sur le dos rond de la houle. Une émotion inattendue, teintée d'inquiétude, s'empara de moi. Pour la première fois, je contemplais l'immense étendue liquide, l'empire des marins où mon père s'en était allé pour ne plus revenir. L'émoi qui me serrait le cœur n'était autre que la peur ; le simple fait de la nommer l'apaisa un peu.

L'œil doré du soleil montait dans le ciel. Quand il atteignit son zénith, les contours d'une île se dessinèrent droit devant. Dourha décida de faire escale.

— Garuda n'est pas l'oiseau des Bahrini, qui vole perpétuellement sans jamais se reposer, expliqua-t-il.

— J'ai entendu parler de cet oiseau, déclara Hindbad sur un ton quelque peu sceptique, mais je doute qu'il existe vraiment.

— Il existe, crois-moi ! rétorqua l'astronome. Il n'est cependant ni assez gros ni assez fort pour transporter un homme et vit trop peu de temps pour franchir les mers et les océans. Ce que Garuda ne peut faire qu'à condition qu'on lui accorde du répit.

Malgré les regrets d'Hindbad, qui y voyait une perte de temps, et à ma très grande satisfaction, nous descendîmes sur l'île. Garuda se posa au milieu d'une étroite bande de sable bordée de palmiers sauvages, dominée par un promontoire rocheux couvert d'une végétation épaisse et colorée. Le lieu était désert et aussi accueillant que le jardin d'Éden.

Hindbad sauta sur le sable avec une souplesse et une fraîcheur surprenantes, que je ne tardai pas à lui envier car, à peine mes pieds foulèrent-ils la plage, mes genoux se déroberent. Je m'effondrai, terrassé par une douleur fulgurante au mollet.

— C'est juste une crampe ! diagnostiqua l'astronome. La preuve que nous avons tous besoin de nous dégourdir les jambes.

— Peut-être lui, se moqua Hindbad d'un air dédaigneux, mais pas moi.

Il s'approcha cependant et me tendit une main secourable. Le geste magnanime du vainqueur. Agacé, je lui fis savoir que je préférais me

débrouiller seul. Dourha nous laissa à notre querelle pour s'occuper de l'oiseau géant, lequel engloutit deux gros serpents noirs.

La douleur passa. Pour calmer mon esprit échauffé par les moqueries de mon rival, je fis la prière de la mi-journée, me prosternant sur mon tapis de prière. Je rejoignis ensuite mes compagnons afin de partager les provisions qu'Hindbad avait disposées sur une feuille de palmier. Les mets préparés par le cuisinier de Sindbad – des blancs de volaille cuits à l'huile de sésame et nappés de confiture de rose, accompagnés de pois bouillis, et des pâtisseries luisantes de miel blanc – achevèrent de me réconforter.

Le festin terminé, après un rot sonore, l'astronome chinois alla s'installer à l'ombre d'un arbre, exigeant un moment pour faire la sieste.

Hindbad ne put s'empêcher de protester.

— Nous aurons tout le loisir de nous reposer demain ! Tu nous fais perdre un temps précieux !

— Si tu avais dormi aussi peu que moi ces dernières heures et guidé l'oiseau depuis l'aube, lui opposa Dourha, tu aurais tout autant envie de t'allonger et de fermer les yeux.

Avant de céder à la torpeur, il nous délivra encore le conseil suivant : quand on voyage, mieux vaut ne pas attendre la fatigue mais prendre du repos ou somnoler dès que l'occasion se présente. Peut-être n'y en aurait-il pas d'autre avant la nuit. D'ici là, l'oiseau et son pilote auraient besoin de toutes leurs forces.

Contrarié, Hindbad s'en alla boudier à l'écart ; il disparut au bout de la plage, derrière une pointe rocheuse. J'essayai d'abord d'imiter Dourha mais le sommeil ne vint pas. Mes jambes réclamaient de l'exercice. Je finis par me relever et décidai de tenter une nouvelle approche pour faire la paix avec mon rival, comme l'avait préconisé mon illustre bienfaiteur. Le ventre plein et les idées de nouveau claires, je n'étais plus aussi fâché contre Hindbad. L'esprit de compétition ne nous mènerait nulle part, nous devons nous comporter comme deux associés. Pas comme deux frères cependant, car depuis l'origine du monde, les frères se révèlent souvent les plus farouches ennemis. Des associés, choisis par le Destin.

Assis sur un rocher battu par le ressac, tel un sage en pleine méditation, mon jeune compagnon m'ignora. J'allai m'asseoir près de lui, pas trop cependant. Nous demeurâmes ainsi un long moment, silencieux, les yeux tournés vers l'horizon, à écouter le clapotis des vagues. Lorsqu'enfin

Hindbad prit la parole, ce fut pour déplorer une fois de plus le retard pris, qui pourrait s'avérer fatal à la princesse.

— Même si nous devions demeurer ici jusqu'à la nuit et encore nous attarder jusqu'au matin, nous arriverions bien avant un certain *Brin d'écume* à bord duquel tu comptais t'embarquer, fis-je remarquer.

Ne dit-on pas que l'arbre du silence porte les fruits de la paix ? Pour toute réponse, j'obtins un silence buté qui ne prit fin que lorsque nous rejoignîmes la plage. Là, nous ne trouvâmes pas l'astronome à l'ombre du palmier, et l'oiseau Garuda n'était pas plus visible.

Hindbad parut affecté par cette découverte.

— Il nous a abandonnés sur l'île, au milieu de l'océan, se lamenta-t-il, se prenant la tête avec les mains.

— Pourquoi l'aurait-il fait ? tentai-je de me rassurer. Cela n'aurait guère de sens.

Mais je faillis céder à la panique quand mon compagnon s'écria :

— Il a volé le tapis !

Je ne tardai pas à comprendre que c'était en réalité une mauvaise farce. Devant ma mine déconfite, les traits d'Hindbad se détendirent ; il éclata de rire. Le paquet contenant le précieux tapis destiné à la princesse de Serendib pendait dans son dos. Une furieuse envie de lui sauter dessus et de le rouer de coups s'empara de moi. J'aurais sans doute cédé à cette effrayante pulsion si l'astronome n'avait pas émergé à l'instant d'un bosquet, son sac à serpents copieusement garni. Sommé de s'expliquer, il déclara s'être aventuré au cœur de l'île afin de se réapprovisionner pour les futurs repas de Garuda. Comme pour confirmer les dires de son maître, l'oiseau passa au-dessus de nos têtes en poussant un cri strident.

Un marchand originaire du Khorassan, à qui j'ai servi de guide, m'a un jour enseigné que la patience est un arbre dont la racine est amère et les fruits très doux. En reprenant le ciel, je décidai d'oublier les roueries d'Hindbad.

L'Éden qui nous avait offert son hospitalité appartenait à une myriade d'îles disséminées le long de la côte omanaise. Nous quittâmes temporairement la mer pour survoler les eaux saumâtres d'un marais où le sel dessinait, dans les parties les plus sèches, de grandes plaques blanches et stériles. Puis un massif montagneux aux versants verdoyants, creusé d'un labyrinthe de canyons. Puis une mer de dunes où se leva une tempête de

sable qui nous obligea à prendre de l'altitude. Enfin, quand les nuées de poussières jaunes retombèrent, la vaste mer de l'Inde se déroula sous nos pieds.



Le temps passa comme un songe. Vint un moment où je n'aurais su dire si c'étaient des heures ou des jours. Je ne me souvenais plus que l'océan eût jamais commencé et en venais à douter qu'il eût une fin. De toute part, la houle courait jusqu'à l'horizon. Après les somptueuses contrées que nous avions survolées et qui avaient enchanté mon âme, je trouvai ces étendues aussi désertes et ennuyeuses que les rues de Bagdad aux heures brûlantes. Elles offraient trop peu de distractions et les navires y étaient infiniment moins nombreux que sur le Tigre. Mais c'était sans compter sur les créatures dont sont peuplées les eaux.

Hindbad fut le premier à les apercevoir. De longues silhouettes immergées, pareilles à des coques chavirées, rompirent la monotonie. Leur dos bleu, quadrillé de lignes claires et parsemé de points blancs, évoquait une oriflamme nocturne. Le reflet d'un ciel étoilé semblait s'y être copié par un procédé magique. Ces énormes bêtes venaient-elles à la surface collecter des fragments de nuit pour aller les montrer ensuite aux habitants des profondeurs ? Le troupeau comprenait une vingtaine de spécimens. Les plus grands avaient le double de l'envergure des ailes de notre monture. Ils paraissaient aussi paisibles que des buffles. L'astronome n'avait jamais rien vu de tel. Il trouva que ces créatures ressemblaient à des requins mais que leur taille était celle de baleines. J'aurais aimé plonger pour nager au milieu d'elles. Je m'imaginai cramponné à leur aileron dorsal comme à la crinière d'un cheval de mer, fendant les eaux à la vitesse des plus rapides coursiers. Mais Garuda n'avait nulle part où se poser et la placidité de ces énormes bêtes marines était peut-être une apparence trompeuse. Cette merveilleuse rencontre délia les langues et nourrit une conversation qui dura jusqu'aux premiers rougeoiements du ciel.

Un peu avant le crépuscule, Dourha repéra une île où il décida de se poser. Non pour y passer une nuit entière mais, une fois encore, il préférerait

ménager notre monture. Nous en profiterions pour nous restaurer et dormir dans de bien meilleures conditions qu'à dos d'oiseau géant.

J'accueillis cette décision comme une bénédiction. Mon corps avait tout d'une ruine qui menace de s'écrouler au moindre souffle. Ma chair, mes nerfs, mes muscles, mes os... tout en moi implorait grâce.

Ayant disposé nos provisions, nous dînâmes en regardant le soleil ennoblir le drap céleste d'une teinture écarlate. À la fin du repas, tandis que s'allumaient les premières étoiles, Dourha cala son dos contre un rocher et frotta ses mains l'une contre l'autre, tout en nous observant du coin de l'œil, le sourire aux lèvres, comme s'il préparait un mauvais coup. Il nous présenta ensuite un poing fermé, l'ouvrit lentement. Au spectacle de la flamme flottant au milieu de sa paume, je me souvins de notre rencontre.

— Ce n'est pas la première fois que je te vois ainsi produire du feu, sans l'aide d'un briquet, remarquai-je. Comment réalises-tu ce prodige ?

Les paupières de l'astronome s'étrécirent à l'amorce d'un sourire. La flamme passa d'une main à l'autre, une fois, deux fois, trois fois, puis les deux poings se refermèrent.

— Quelle main ? Dis-moi où le feu s'est blotti et je te confierai son secret.

Hindbad profita de mon hésitation pour répondre à ma place.

— Droite !

Dourha attendit ma confirmation.

— Oui, la main droite.

Alors il déplia lentement les doigts.

— Perdu !

Je lâchai un soupir de désappointement mais Hindbad s'en mêla derechef.

— Ouvrez l'autre ! exigea-t-il.

L'astronome s'exécuta, sans empressement. Dans la coupe de sa main gauche brillait une flammèche de la taille d'une amande. Il la moucha en se frottant les mains et haussa les épaules.

— Un petit tour sans prétention, enseigné par un saint homme que j'ai côtoyé quelque temps, dans son ermitage au-delà des sources du Nil. Je vous l'apprendrai un jour, si vous êtes sages !

Après ce divertissement impromptu, nous devisâmes dans la bonne humeur, jusqu'à ce que Dourha nous invite à dormir un peu avant de

reprendre la route. Le lendemain, à midi, nous aurions dépassé les Maldives et serions en vue de la côte indienne.

Garuda se percha non loin de son maître, sur la branche dénudée d'un arbre mort, qui craqua mais ne céda pas sous son poids. Le sol étant trop rugueux à mon goût et mon corps fourbu comme si on m'avait battu à coups de bâton, j'allai cueillir de larges feuilles qui improvisèrent une litière. Pendant ce temps, Hindbad trouva encore la force d'une courte promenade au clair de lune, le long du rivage.

Malgré la fatigue, je n'avais pas encore sombré quand il vint s'étendre près de moi. Les beautés entrevues depuis l'aube dansaient devant mes yeux. J'avais fait une courte prière pour que les jours à venir fussent aussi riches que celui-ci. Je ne concevais pas manière plus agréable de vivre. Une fois que nous aurions atteint Serendib et guéri la princesse, j'envisageai de poursuivre le voyage jusqu'en Chine, en compagnie de Dourha. On dit que c'est une destination périlleuse, que ceux qui s'y sont risqués ne sont jamais revenus sans quelque accident. Mais aux côtés d'un aventurier de la trempe de l'astronome, je ne craignais pas de me rendre dans les contrées les plus dangereuses. De quoi arranger les affaires d'Hindbad, qui n'aurait plus à s'inquiéter de perdre sa place dans le cœur de son père adoptif.

La voix de mon jeune compagnon interrompt le doux cheminement des pensées qui me conduisaient tout droit vers les portes du sommeil.

— Tiens ! Prends-le un moment ! fit-il en me tendant le précieux paquet dont il avait jusqu'alors eu la responsabilité. Avec ça, tu récupéreras plus efficacement et tout à l'heure, au moment de repartir, tu te retrouveras en aussi bonne condition que je le fus tout au long de cette journée.

Voilà pourquoi il avait si bien supporté la dureté du voyage, pourquoi il était prêt à repartir tandis que moi je n'aspirais qu'à sombrer dans un sommeil réparateur : les puissantes vertus régénératrices des écailles de serpent géant, en contact avec son dos, lui avaient épargné la fatigue et les douleurs d'une chevauchée aérienne.

Ce geste, digne d'un ami, me toucha. Je remerciai Hindbad avant de glisser le tapis guérisseur sous mon corps. Mes muscles ne tardèrent pas à fourmiller plaisamment. Même si cela ne restaura pas aussitôt l'intégralité de mes forces et si une sorte de langueur persista en moi, je sus cependant que je serais ragaillardisé à mon réveil.

Avant de sombrer, mon esprit trouva encore la force de se réjouir du sort qui m'était accordé et de remercier le Très-Haut de m'avoir permis de croiser la route d'hommes tels que l'illustre Sindbad et l'astronome chinois. Un jour je deviendrais quelqu'un à leur image, *inch'allah* ! Je m'endormis bientôt, rêvant à des requins, aussi gros que des baleines, jaillissant de l'océan et s'envolant vers le firmament pour aller y suspendre des constellations inconnues.



Je fus réveillé en sursaut. On avait crié mon nom. Pourtant la nuit semblait calme, bercée par le doux chant du ressac. Des milliers d'étoiles blanchissaient le firmament. Je m'apprêtais à conclure à un cauchemar lorsque, me penchant vers Hindbad, je découvris qu'il n'était plus allongé près de moi. Un terrible pressentiment me fit alors bondir pour aller prévenir Dourha, mais je ne le trouvai pas non plus, pas plus que l'oiseau Garuda, dont le perchoir était vide.

Soudain, un cri aigu déchira l'air. Au même instant, la clarté de la Lune vacilla. La terreur m'empêchait de considérer la situation. Je ne savais où aller. Grâce à Dieu, l'éclat de la voix d'Hindbad me libéra de ma prostration.

— Cache-toi, Sindbad ! Il veut s'emparer du tapis !

La peau de serpent magique était restée sur ma litière. Je me ruai vers elle au moment où une ombre immense passait sur moi. Cueillant au passage l'objet convoité, je me jetai à couvert dans un buisson. Là, apeuré comme une proie, je refis en tremblant le paquet tel qu'Hindbad me l'avait donné, afin de le sangler solidement dans mon dos.

— Où es-tu, vaurien ? entendis-je. Donne-moi vite le tapis. Il est à moi ! Comprends-tu ? À moi !

C'était la voix de Dourha ; son ton, d'ordinaire si calme et aimable, trahissait une excitation intense. Depuis ma cachette, à travers les frondaisons, je sondai les alentours. Rien ne bougeait près du rivage. Aucune vibration ne troublait le brocart étoilé de la nuit. Mon attention se reporta sur la végétation à l'intérieur de l'île, où je crus voir trembler des

broussailles, sur ma gauche. S'agissait-il d'Hindbad ou bien du fourbe Chinois ?

— Lâche-moi, misérable brigand !

Dourha venait manifestement d'attraper mon compagnon ; il adopta un ton moins agressif.

— Sois raisonnable ! Donne-moi le tapis et je t'épargnerai.

— Plutôt avaler un scorpion !

Un braillement douloureux ponctua la réponse du jeune captif. Je perçus ensuite des paroles formulées dans une langue inconnue mais dont l'intonation exprimait clairement la souffrance.

— Maudit chien ! éructa l'astronome.

Hindbad avait dû le mordre ou lui écraser le pied. Un sourire m'échappa, qui se changea bientôt en grimace. La situation n'était guère fameuse. Cette île perdue au milieu de l'océan n'offrait nulle possibilité de fuite. Dourha me tenait à sa merci. Je ne pourrais demeurer indéfiniment à l'abri du buisson : la faim et la soif m'en débusqueraient. Dès le lever du jour, Garuda – dont la vue devait être plus perçante que celle de n'importe quel rapace – aurait tôt fait de me repérer. Que pouvais-je faire ?

Notre voleur comprit enfin que l'objet convoité avait changé de mains. À sa place, aurais-je hésité à menacer l'existence d'Hindbad pour obliger son complice à se livrer ? Sûrement pas. Tout bien considéré, à sa place, j'aurais d'abord songé à tuer les deux gêneurs dans leur sommeil.

— Viens nous rejoindre, mon garçon ! dit l'astronome. Inutile de te cacher. Je ne vous veux aucun mal. Je pensais même vous offrir une compensation. Votre entêtement inutile retarde mes plans.

Sa proposition me troubla. Il essayait peut-être de m'amadouer, mais avais-je d'autre recours que de me livrer ? Car à supposer que, m'armant de courage, je le surprenne et le mette hors d'état de nuire, comment poursuivrais-je ensuite le voyage jusqu'à Serendib ? Il me semblait plus facile de mettre l'île en mouvement que d'obtenir l'aide de Garuda. Espérer un accommodement avec Dourha était moins illusoire.

Je m'apprêtais à parlementer lorsque le ciel explosa. Une flamme fusa dans la nuit, avec un sifflement infernal, avant de faire pleuvoir une myriade de lucioles sur la végétation. Chaque point d'impact vit naître un incendie. Je criai en pure perte : il était trop tard. D'immenses flammes dévoraient déjà les broussailles et, en peu de temps, elles s'attaquèrent aux

arbres les plus robustes. Une épaisse fumée masqua les constellations. C'est alors que l'île se mit à bouger.

Aveuglé par des nuées, menacé par les flammes, effrayé par les soubresauts qui ébranlaient le sol, je voulus gagner le rivage, pensant me réfugier entre les vagues. Mais brusquement, le sol se déroba sous mes pas. Je basculai dans une sorte de puits. Ma chute se termina sur ce que je pris pour un limon doux et tiède.

Au-dessus de ma tête, des lueurs de brasier éclairaient par intermittence un cercle irrégulier. Je n'avais pas atteint le fond du gouffre, qui se prolongeait dans les entrailles de l'île : sans la saillie où j'avais atterri, comme sur un étroit balcon accroché à une façade, Dieu sait au fond de quel abîme j'aurais sombré.

Le sol trembla encore. Convaincu d'être en sécurité, je décidai d'attendre la fin de l'incendie pour remonter à la surface. D'ici là, la colère de Dourha s'apaiserait. Car qui d'autre que lui pouvait être responsable de ce désastre ? Lui dont les mains engendraient le feu. J'implorai Allah de protéger Hindbad des flammes. C'est alors que je sentis passer sur moi une haleine aussi chaude que le vent du désert. La respiration lente d'un corps immense.

Il y eut une dernière convulsion puis l'orifice qui m'avait avalé se referma d'un coup, m'ensevelissant dans une obscurité brûlante.

CHAPITRE 6

Dans les entrailles de l'île régnait une moiteur pareille à celle de la pièce chaude du hammam. Purifia-t-elle mon âme de la crainte, comme les vapeurs extirpent les impuretés du corps ? Je restai là, immobile et patient. Envahi par une agréable torpeur, mon esprit glissa vers la confusion. La fièvre me gagna.

Je fis une sorte de rêve, saisissant de vérité, où se présentèrent à moi les visages familiers d'Abû le chauffeur, d'Alî le chanteur aveugle, de Marouan le savetier, d'Omar ibn Muhammad l'ouléma et de Sindbad mon bienfaiteur. Ils défilèrent comme pour me saluer, et pourtant aucun ne paraissait me voir ni m'entendre. Quand ils se furent retirés, vint le tour de ma mère, drapée d'une étoffe à la blancheur immaculée, ainsi qu'Allah les aime. Alors que mes amis n'avaient fait que passer, elle s'attarda un long moment, plus jeune que dans mon souvenir et encore plus belle, bien que la tristesse obscurcît son visage. Avant que j'eusse compris ce qui causait un tel sentiment, elle releva les pans de son vêtement sur sa tête et quitta notre maison.

Quelle joie secrète de retrouver ainsi les rues de la Ville Ronde ! Je fus distrait un instant, ému par la précision de la scène, mais mon attention se reporta bientôt sur ma mère. Elle marchait derrière un homme dont j'apercevais le dos ainsi qu'un sac jeté sur son épaule, et qui semblait tout aussi jeune qu'elle. Ils longèrent le canal pour rejoindre le Tigre, jusqu'aux quais. Au bord du fleuve, ils s'arrêtèrent près d'un bateau, le *Fils du destin*. L'inconnu posa alors la main sur le ventre, rond comme l'œil du soleil, de sa silencieuse compagne et le caressa avec affection. Ensuite, ils se séparèrent. Ma mère s'en retourna par le chemin du canal mais, cette fois, je ne la suivis pas. L'homme qui s'embarquait à bord du boutre avait capté mon attention.

Sur le pont, les gabiers le saluèrent. Il échangea avec eux des paroles amicales tout en ôtant son turban et sa chemise, ne conservant qu'une culotte serrée à la taille par une cordelette.

Alors le capitaine donna l'ordre de déployer la voilure. Les gabiers tirèrent sur les drisses. La figure de l'homme, sans cesse tournée à l'opposé de moi, gardait son mystère. Mais je ne perdais rien de chacun de ses gestes, comme si le plus trivial avait revêtu une importance capitale mais obscure. Il prenait un plaisir évident à la manœuvre et riait avec ses compagnons. Les amarres larguées, le *Fils du destin* s'écarta du quai. Quand le marin sans visage montra enfin son profil, je distinguai soudain la tache de naissance au-dessus du nombril que j'ai reçue en héritage. Cet homme mince et souple comme un roseau, dont émanait une force joyeuse, c'était Ahmed, mon père.

Quand je recouvrai mes esprits, je n'y voyais pas plus clair que mon ami Alî. L'air n'était plus aussi chaud cependant. Je me rendormis et me réveillai de nombreuses fois, dépossédé de toute volonté. Ce fut comme une longue nuit ponctuée d'éveils où les yeux attendent sagement la bénédiction de l'aube. Parfois, je guettais les bruits du dehors, mais ceux qui me parvinrent provenaient de l'intérieur de l'île : un battement sourd et régulier, des grondements souterrains. Mille et une pensées m'occupaient. Au cœur de l'obscurité se levaient des images éphémères, comme des constellations dans le ciel. Les immenses requins baleines, portefaix de l'océan, charriaient des paquets d'étoiles vers les souks célestes.

Me revint en mémoire le premier voyage de Sindbad. Croyant débarquer sur une île avec ses compagnons, il avait vu celle-ci trembler avec violence sous leurs pieds. Car il s'agissait en réalité d'un énorme animal marin, une espèce de cétacé gigantesque qui s'était mis en mouvement avant de s'enfoncer sous les eaux. La similitude avec mon propre périple me frappa alors. Comme dans les légendes de mer, l'île dormait à notre arrivée mais l'incendie allumé par l'astronome furieux l'avait tirée du sommeil. Non content de voler le nom de mon bienfaiteur Sindbad, voilà que je revivais ses aventures.

Qu'était donc cette cavité qui me retenait prisonnier ? La créature ne possédait-elle pas, à l'instar des baleines et des dauphins, une narine pour respirer l'air ? N'était-ce pas précisément dans cet orifice servant à la respiration que je m'étais bien involontairement introduit ?

Le sommeil dut me prendre à nouveau. À mon réveil, je remarquai bientôt l'absence du battement sourd et régulier qui avait rythmé mon étonnante rêverie. La température avait encore decru : il faisait presque frais. Une brise caressait mes joues. Levant la tête, j'aperçus un rond piqué d'étoiles.

Affamé et assoiffé, je décidai de remonter à la surface, sur le dos de l'animal, mais la véhémence de Dourha me revint brusquement en mémoire. Combien de temps avait passé ? L'astronome fourbe m'attendait-il en haut, près de l'ouverture ? Tant d'incertitude appelait la prudence.

À une extrémité de mon turban, doublé pour renforcer sa solidité, je liai mes sandales. Après plusieurs tentatives, ce grappin improvisé s'accrocha assez solidement et je pus m'extraire de la cavité. Un paysage désolé m'accueillit, hérissé d'inquiétantes silhouettes incendiées brillant sous la lune.

Mes lèvres étaient sèches. Je recueillis une goutte qui luisait sur la branche d'un arbrisseau calciné : elle laissa le goût salé de l'eau de mer au bout de ma langue. Comme dans le récit de Sindbad, l'île s'était enfoncée sous les eaux. Hindbad et l'astronome avaient-ils péri noyés ?

L'étrangeté du ciel et l'emplacement inédit des constellations familières, plus basses sur l'horizon, me frappèrent soudain. Mais le plus incroyable résidait dans la position du croissant de lune, dont les pointes étaient dardées vers le haut. Je me souvins de la sensation de mouvement, quand la créature avait dû vouloir échapper au brasier qui ravageait son échine. Dans quelle direction et sur quelle distance m'avait-elle transporté ?

Assis sur le rivage, je contemplai l'océan, aussi vaste que mon découragement. Le tapis guérisseur sanglé sur mes épaules avait soulagé mon corps mais ne produisait, hélas ! aucun effet sur mon humeur. Il ne m'épargnait pas non plus la faim qui tord l'estomac, ni la soif qui dessèche la bouche. Une gorgée d'eau de mer, loin de soulager ma gorge, ne fit qu'accentuer mon désir de boire.



Lorsque l'aube blanchit, j'allai explorer le dos de la créature à nouveau endormie, en quête de nourriture. En ayant vite fait le tour, je m'aventurai

au cœur de la végétation où l'incendie avait laissé de grandes cicatrices noires. Ému par le sort probable d'Hindbad, il me plut de penser que l'île possédait non pas une mais deux narines, comme bon nombre d'animaux, et par conséquent un autre refuge pareil au mien, où mon compagnon aurait pu se mettre à l'abri. Mais il n'y avait rien de tel. Je découvris par contre un arbre à l'écorce rugueuse, aux feuilles coriaces comme celles du citronnier, chargé de baies de forme conique, à la peau rouge fort délicate. Il émanait de leur pulpe blanche un doux parfum de rose. Les flammes les avaient épargnées. N'ayant jamais vu pareils fruits, j'ignorais s'ils étaient comestibles. Après une courte hésitation, je résolus d'y goûter : s'ils s'avéraient vénéneux, le tapis magique ne contrecarrerait-il pas les effets nocifs de leurs suc ? Leur chair s'avéra délicieusement croquante et juteuse, avec un goût sucré et rafraîchissant.

Le ventre plein et la bouche humectée, je réfléchis au meilleur moyen de quitter l'île. Puisque le Destin m'avait propulsé dans les pas de l'illustre Sindbad, je cherchai l'inspiration dans les récits du vieux marin, lequel avait connu plus d'une fortune de mer et s'en était toujours sorti indemne. Tombé dans les flots, il s'était agrippé à une pièce de bois comme une fourmi à un fétu de paille ; le vent et les courants l'avaient ensuite poussé jusqu'à une côte. Une autre fois, où son navire avait été fracassé par un monstre marin, se cramponnant à une planche, Sindbad avait pu aborder une île où il avait ensuite bâti un radeau avec des branches de bois de santal.

Il se trouve que le dos de la créature recelait de grandes quantités de bois. En imitant Sindbad, je croiserai tôt ou tard la route d'un navire, ou atteindrais une terre, *inch'allah*. Et les vertus magiques du tapis me garderaient en vie aussi longtemps que nécessaire. Combien de temps faudrait-il ? Des semaines ? Des mois ? La fille du roi de Serendib ne disposait pas d'un tel délai. La seule autre alternative, qui consistait à patienter sur l'île jusqu'au passage d'un navire, prendrait-elle moins de temps ? Assurément non ! Je pris donc le parti de construire un radeau, à l'image de ceux qui descendent le Tigre jusqu'à Bagdad depuis la Djezireh.

Je n'avais jamais travaillé avec mes mains, mais l'idée assez précise du résultat vers lequel je devais tendre compenserait mon manque d'habileté. Je m'essayai d'abord à confectionner des liens à l'aide de fibres de palmier ; cependant, le résultat fut si peu convaincant qu'il fallut me résigner à

sacrifier mon turban. J'occupai le reste de la matinée à choisir des branches ou des troncs pas trop épais, brisés au moment de la plongée de l'animal, puis à les traîner au bord de l'eau. Les assembler ne fut pas sans difficulté. Toutefois je parvins à construire une embarcation plate, de taille modeste, que je mis à l'eau. Avec une racine en guise d'aviron, je fis le tour de l'île, sans m'éloigner du bord. À ma grande satisfaction, mon radeau ne se disloqua pas.

J'étais occupé à confectionner un panier pour y déposer une provision de ces fruits dont la chair, blanche et juteuse, ne m'avait causé aucun désagrément, lorsque la lumière du jour baissa soudainement. Bien que le soleil fût encore loin de basculer derrière l'horizon, le ciel prit une teinte sombre du côté du couchant. Au bord du rivage, la fine ligne d'écume enfla. Des vagues de plus en plus fortes vinrent se briser sur le dos de la créature. Le ressac monta plus haut et ballotta mon embarcation.

Avant la fin de ma cueillette, le ciel s'enténébra. Ce n'était pas la nuit qui approchait. Une tempête se préparait. J'ignorais tout des colères de la mer, mais il me suffisait de penser aux tempêtes qui soufflent parfois pendant des jours sur Bagdad, de remplacer les grains de sable par des embruns et de m'en remettre aux histoires colportées par d'anciens marins pour me faire une idée de ce qui m'attendait.

Sur la soie noire de l'horizon, des éclairs brodèrent des motifs à la beauté aussi fascinante qu'effrayante. Leurs craquements lointains paraissaient inoffensifs.

J'envisageai de redescendre dans la narine du monstre lorsqu'un rugissement se leva sur la mer. L'air, resté calme jusque-là, déferla avec la férocité d'un fauve. Les flots se métamorphosèrent en un champ bouillonnant. Vinrent ensuite la pluie, les éclairs et le vacarme du tonnerre.

Avant de me réfugier, je voulus protéger mon radeau de la fureur des éléments. Le tirant au milieu de la végétation calcinée, je le liai à un tronc, de peur qu'il ne fût happé par les vagues et mis en pièces. Puis je priai pour que la tempête n'emportât pas tout et, surtout, pour que l'animal ne se réveillât pas.

Mais tandis que je courais vers mon abri, une clarté puissante bouleversa le ciel en même temps que la foudre s'abattait sur l'île. Je crus devenir sourd. La réaction de la créature ne se fit pas attendre. L'immense corps se souleva sur la mer, comme s'il allait s'envoler. Retombant, il déplaça une

énorme gerbe qui me balaya. Malmené par de monstrueuses forces liquides, je vis s'ouvrir devant moi une gueule plus énorme qu'un abîme. Elle m'avalait.

Le calme vint avec l'obscurité. Mon corps baignait dans une eau peu profonde. Un parfum d'ambre gris flottait dans l'air. Mes yeux devenus inutiles, je me fiaï à mes oreilles. Le battement, que j'avais déjà perçu dans la narine, était à nouveau audible. Plus puissant en ce lieu. Son rythme s'accélérait.

Malgré la présence réconfortante du tapis sur mes épaules, j'étais en proie à un doute intense et le désespoir commençait à poindre.

— M'as-tu guidé jusqu'ici pour m'abandonner ensuite ? demandai-je au Tout-Puissant.

J'entendis alors une voix me répondre.

— Attends donc le jugement de ton Seigneur avec patience, et ne sois pas comme ce prophète, englouti par la baleine, qui, oppressé par la douleur, criait vers Dieu. N'était la miséricorde d'Allah, il aurait été jeté sur la côte, couvert de honte. Mais le Très-Haut l'avait pris pour son élu, et Il l'a rendu juste.

Cette voix inconnue résonnait-elle dans mon esprit ?

— Qui me parle ? questionnai-je.

— C'est Abû Uthman, répondit mon invisible compagnon. Et toi, qui es-tu ?

— Je m'appelle Sindbad.

— Ta voix est bien jeune pour être celle du fameux marin.

Ces mots m'arrachèrent un sourire.

— Tu as raison. Mais je connais cet homme. Je me suis associé avec son fils...

La pensée d'Hindbad éteignit l'étincelle de gaieté qui venait de jaillir en moi.

— Tu es un jeune marchand, donc, qui a défié l'océan et ses vagues assassines pour faire fortune. Ton bateau a-t-il été attaqué par le légendaire [Zaratan](#) ?

Bien que mon expérience avec le fourbe astronome chinois m'incitât désormais à la prudence, je cédaï à l'envie de me confier et racontai toute mon histoire.

— Voilà ce qui m'est arrivé depuis que j'ai disculpé le jeune Bachir dans une échoppe du souk des bourreliers.

— Une telle aventure, si tu la racontes un jour dans un lieu plus fréquenté, te vaudra à n'en pas douter une renommée égale à celle de l'autre Sindbad. Mon histoire à moi est un peu plus triviale, bien qu'elle finisse par rejoindre la tienne, à cet instant et ici même. Et je compte bien la rédiger, dès que possible, sur le plus beau papier pressé dans les manufactures de Bagdad ou de Damas.

— Quelle est-elle ? lui demandai-je poliment.

— Elle pourrait commencer le jour où je me suis joint à un groupe de marchands en partance pour la côte de Malabar, à bord du navire la *Langue de feu*. Mais je crois qu'il conviendrait plus exactement de lui donner pour point de départ le jour béni d'entre les jours où mes prunelles se sont posées pour la première fois sur un livre. Plus tard, de longues années après avoir appris à lire, j'ai voulu contempler de mes propres yeux ce monde que décrivaient les savants, et aussi ce dont ils ne parlaient pas. Je désire écrire des ouvrages nourris de mes expériences personnelles et de mes observations.

La suite m'était presque trop familière et, si je ne m'étais pas trouvé en sa compagnie dans la gorge de la créature, j'aurais pensé que cet Abû Uthman s'était attribué les mérites d'un autre. Un jour en effet, tout comme le vieux Sindbad que j'imaginai racontant sa propre mésaventure sous l'amandier, Abû Uthman et quelques-uns de ses compagnons avaient débarqué sur ce qu'ils croyaient être une île, y avaient allumé un feu avant de découvrir, pour leur plus grand malheur, la véritable nature de leur escale. Précipités à l'eau, les infortunés avaient tenté de regagner le bateau à la nage. Là cessait la ressemblance avec le récit de l'illustre marchand de Bagdad car, au lieu de fuir, le capitaine de la *Langue de feu* avait tenté de récupérer ses passagers et ses marins, exposant son navire à une attaque du monstrueux animal. Ainsi, le boutre avait été avalé par la gueule béante du Zaratan, au moment même où Abû Uthman, par ailleurs excellent nageur, tentait de se hisser à bord.

— Y a-t-il ici d'autres de tes compagnons ? demandai-je.

— Hélas ! Aucun. Le capitaine et le reste des matelots ont dû être précipités dans la mer. J'ignore quel fut leur sort, s'ils parvinrent à

s'accrocher à des débris du navire, s'ils furent recueillis. Beaucoup ont dû périr noyés.

Il se tut et ce fut comme s'il se dissipait, comme si cet homme sans visage, portant le même nom que mon meilleur ami, n'avait jamais existé. Mes doigts cherchèrent une preuve de sa présence. Comme ils ne rencontraient rien de tangible, je criai soudain :

— Es-tu là ? Parle-moi, je t'en prie !

Au même moment, une main se posa sur mon épaule et me fit l'effet d'un baiser maternel.

— C'est le Ciel qui t'envoie, mon garçon. J'avais justement besoin d'aide.

Les explications fournies par Abû Uthman me rendirent ma bonne humeur. Tout comme moi sur le dos du Zaratan, il s'était mis en tête de construire une embarcation, un radeau aux dimensions suffisantes pour emporter une partie de la cargaison récupérée dans l'épave de la *Langue de feu* : il la vendrait ou s'en servirait pour payer sa place à bord d'un navire qui le ramènerait chez lui, à Basra. S'il disposait de tout le matériel nécessaire pour mener à bien son projet, la tâche s'avérait longue et fastidieuse pour un homme seul. Deux bras supplémentaires ne seraient pas de trop pour les opérations les plus délicates.

— Mais je parle et je manque à toutes mes obligations, s'excusa-t-il soudain. Tu dois avoir faim.

— J'ai mangé quelques fruits, avant la tempête.

Le Basriote prit ma main et me guida dans les ténèbres jusqu'à l'épave de la *Langue de feu*. Là, sur un fragment du pont accessible grâce à un escalier de fortune, il me fit asseoir au sec et me proposa un repas composé de dattes et de poisson séché, lequel pesa agréablement au creux de mon estomac. Je pus aussi boire de l'eau qui n'était pas de la première fraîcheur mais soulagea ma soif. Une fois rassasié et désaltéré, je fus en mesure d'entendre ce que mon hôte attendait de moi.

— Maintenant que tu es là, Dieu soit loué, mon séjour à l'intérieur du Zaratan touche à sa fin. Tu vas m'aider à terminer le radeau. Une fois au dehors, nous dresserons un mât pour accrocher une voile. Poussés par le vent, nous gagnerons rapidement un rivage, à moins que nous ne croisions la route d'un navire.

L'assurance de mon nouveau compagnon me revigora. Non seulement nous retrouverions bientôt la civilisation, mais l'espoir renaissait de gagner Serendib dans un délai pas trop long.

— Comment ferons-nous pour sortir d'ici ?

— Notre hôte a le palais délicat, me confia Abû Uthman. En réalisant l'inventaire des marchandises de la *Langue de feu*, j'ai trouvé un briquet dans un coffre qui renfermait les affaires personnelles du pilote. J'ai eu l'idée d'allumer un feu pour m'éclairer, mais le tas de débris que j'avais rassemblé était si humide qu'il s'en est bientôt dégagé une grande quantité de fumée. La réaction n'a pas tardé : le Zaratan a brièvement ouvert la gueule et, en même temps, le contenu de son estomac a commencé à refluer vers la gorge. Voyant cela, craignant d'être recraché prématurément, j'ai vite étouffé mon feu. Dès que nous le rallumerons, je suis sûr que l'animal nous vomira. Le moment venu, il faudra s'accrocher solidement.

À l'aide de cordages, le Basriote avait déjà assemblé des pièces prélevées au gréement et aux bordages du navire naufragé. L'ensemble, m'expliqua-t-il, était trois fois plus long que large. Restait à redimensionner une vergue pour en faire un mât, retailer une voile et apprêter l'antenne à laquelle la toile de celle-là serait assujettie. Le tout dans l'obscurité la plus complète. Et pour toutes ces opérations, nous ne disposions que d'une paire de couteaux.

Durant le temps des travaux, l'intérieur du Zaratan devint à mes yeux une sorte d'atelier où je fus l'élève aveugle d'un artisan qui guidait chacun de mes gestes. Si le tissu n'offrit guère de résistance aux lames de nos outils rudimentaires, le bois destiné à la mâture se révéla particulièrement récalcitrant. Tandis que le tapis guérisseur me préservait de la fatigue, la patience et l'entrain de mon maître me gardaient du découragement. Il me parlait presque en permanence. Sa voix était le monde et formait un fil invisible qui me reliait à lui. Cela me rassurait autant que si nous avions été attachés l'un à l'autre par un cordage. J'appris quantité de choses à l'écouter, notamment sur les animaux et en particulier sur celui qui nous hébergeait. L'orifice auquel j'avais attribué le nom de narine était un événement. Les battements, vraisemblablement ceux du cœur, s'accéléraient lorsque l'animal s'éveillait et se déplaçait, puis ralentissaient au cours du sommeil : leur fréquence devenait alors si lente qu'on les croyait éteints. Abû Uthman

utilisait les battements lents pour rythmer les journées et le temps de la prière.

— Avant mon départ, m'avoua-t-il, je ne croyais pas à l'existence du Zaratan. Je pensais qu'il était le fruit de l'imagination féconde des marins, de même que les chevaux de mer et tous ces animaux improbables qui peuplent les contes. M'étant trompé sur le compte de cet animal, je me demande à présent si mon erreur concerne le phénix, le bahamout ou encore l'oiseau Roc.

— N'oublie pas que j'ai voyagé sur le dos d'un aigle géant, lui rappelai-je. Et Sindbad mon bienfaiteur, le père de mon associé, s'est accroché à la patte d'un oiseau Roc.

— J'ai bien fait de me mettre en chemin pour découvrir ces merveilles que par simple ignorance et par manque d'humilité je rejetais, murmura pensivement le savant.

Nous nous racontâmes aussi nos vies respectives, lesquelles comptaient de nombreux points communs. Notre origine populaire, la mort précoce de notre père, une mère qui avait subvenu seule à nos besoins, mais aussi l'apprentissage des choses de l'esprit auprès d'hommes lettrés.

Enfin, notre opiniâtreté fut récompensée. Selon le décompte d'Abû Uthman, quatre journées avaient passé depuis que le Zaratan m'avait avalé. Bien qu'il me fût impossible de contempler le radeau avec mes yeux, j'en connaissais chaque morceau. Grâce au savoir de mon compagnon, le résultat était infiniment plus solide que ce que j'avais moi-même construit. Dessus, l'essentiel de la cargaison du navire naufragé fut entassé et arrimé. Nous y plaçâmes aussi les pièces de mâture qui seraient dressées une fois à l'extérieur.

Sur le pont où nous avions pris jusque-là nos repas, nous amoncelâmes des débris de bois, de cordage et de voilure, certains assez secs pour permettre au feu de démarrer promptement, d'autres dont l'humidité ralentirait ensuite la combustion et produirait une fumée épaisse et irritante. Quand tout fut prêt, le Basriote me guida jusqu'au radeau et repartit en promettant de ne pas s'éterniser. À nouveau seul, j'attendis dans l'obscurité. Des émanations piquantes m'avertirent de l'imminence du moment où il faudrait s'accrocher. En me retournant, je vis clignoter derrière moi une lueur presque irréelle.

Soudain, un spasme ébranla l'immense corps du Zaratan. Un vent chaud et aigre se leva. Le radeau gîta violemment puis se déplaça alors que mon compagnon ne m'avait pas rejoint. Vers l'avant, une aube brutale déchira l'obscurité ; il y eut un mouvement puissant qui me propulsa vers la clarté.

CHAPITRE 7

Le retour au calme des eaux fut aussi prompt que leur déchaînement. L'île vivante n'était plus là. Nulle trace non plus d'Abû Uthman sur l'étendue sans fin, aux reflets moirés sous le soleil. L'inquiétude me gagna. Le Destin avait-il une fois de plus exigé le sacrifice d'un ami pour ma sauvegarde ? L'idée de devoir repêcher un cadavre au milieu des débris vomis par le Zaratan me glaça d'effroi.

— Est-ce encore le prix à payer pour ma misérable vie ? me lamentai-je.

— Aide-moi donc, au lieu de pleurnicher ! haleta une voix familière.

Une main empoignait le bord où nous avions soigneusement arrimé les pièces de la mâture. Ce que je découvris alors en me penchant sur l'eau me déconcerta. Au sommet d'un cou incroyablement mince se balançait une tête à la peau aussi foncée qu'une datte et aux oreilles minuscules. Les yeux, exagérément exorbités, conféraient à leur propriétaire un air de poisson. Pourtant, il s'agissait bien d'un homme.

Je l'aidai à se hisser sur le pont, où il demeura un long moment étendu, à reprendre sa respiration. Jusqu'à ce qu'il se redressât, je ne sus quoi dire. Son apparence ne correspondait guère à mon attente. Dans l'obscurité, je lui avais imaginé l'œil vif, les traits nobles, empreints d'une beauté en accord avec les qualités de son âme. Et il s'avérait assez laid, au point que si je n'avais reconnu le son de sa voix, je l'aurais d'abord pris pour une créature marine.

— Il s'en est fallu de peu, grimaça Abû Uthman lorsqu'il fut moins essoufflé.

— Que veux-tu dire ?

— J'avais presque atteint le radeau quand la vague provoquée par le retournement de l'estomac m'a rattrapé. J'ai été rejeté loin de toi. En plongeant, le Zaratan m'a entraîné vers le fond. Je me suis démené pour remonter à la surface et mes poumons ont failli éclater.

Grâce à Allah, il était vivant. Je l'étreignis et lui baisai les mains tout en remerciant le Très-Miséricordieux de ne pas m'imposer à nouveau l'épreuve de la solitude.

— Ne te réjouis pas trop vite, fit le Basriote en me repoussant poliment. Bien des choses restent à accomplir et le plus dur est sans doute devant nous.

Il fallut d'abord retendre les cordes de notre cargaison, que la violence de la houle avait rudement sollicitées : plusieurs ballots manquaient. Si le tapis guérisseur pendait toujours à mon épaule, je vérifiai que le sauf-conduit était intact dans son étui. Nous achevâmes ensuite le gréement de notre embarcation de fortune, opération que nous avions différée de peur que les fragiles pièces de bois ne se brisent au moment de l'expulsion. Travailler à la lumière du jour était autrement plus facile ! Nous érigeâmes le mât, l'étayant à l'aide de cordages, positionnâmes ensuite la vergue et disposâmes, en guise de safrans, deux avirons soutirés, tout comme les marchandises, à la *Langue de feu*.

— Sommes-nous enfin parés à la manœuvre ? questionnai-je alors.

Abû Uthman me lança la drisse.

— À toi de jouer, jeune gabier !

Comme je l'avais appris quelques jours plus tôt sur les bords du Tigre, je hissai l'antenne. Une fois envoyée la voile triangulaire, mon compagnon plaça celle-ci sous le vent du mât en relâchant l'amure, de telle sorte que la vergue bascula vers une position proche de l'horizontale.

Pendant deux jours, nous naviguâmes vent arrière, poussés par le souffle du Destin. Au troisième jour, l'apparition d'une silhouette sur l'horizon nous remplit d'espoir. Abû Uthman brassa les cordages afin d'infléchir notre cap. Bientôt, nous fûmes assez proches pour identifier un boutre, reconnaissable à son étrave très fine et son arrière pointu, haut sur l'eau. Ses deux mâts soutenaient un édifice de voiles rouges dressées telles les oreilles d'un lièvre.

— Dieu fasse qu'il soit frété par des marchands musulmans ! espérai-je. Au moins, nous nous ferons comprendre sans effort.

— La réponse ne tardera pas, indiqua Abû Uthman. Nous sommes repérés.

— Comment le sais-tu ?

— Le voici qui se dérouta dans notre direction.

Il était écrit que de nouveaux périls nous guettaient. Quand nous découvrîmes que nos sauveurs n'étaient pas des croyants mais des pirates à la mine féroce, presque aussi noirs que les Zandj qui peuplent l'Afrique, il était trop tard. Les pillards vinrent à l'abordage. Trois d'entre eux, serrant d'impressionnants couteaux entre les dents, sautèrent sur le radeau et nous saisirent sans la moindre considération. Ils nous tirèrent par les cheveux pour nous hisser sur le pont du boutre et nous y jetèrent comme des paquets. Là, dépouillés de nos vêtements, hormis nos sarouals, nous fûmes examinés sous toutes les coutures, à l'instar du bétail. Cette opération suscita des ricanements et ce qui ressemblait à des commentaires déplaisants, bien que je ne les compris pas. Ensuite, on nous garrotta solidement chevilles et poignets, avant de nous traîner sous un toit de feuilles de palmier tressées. S'y trouvait déjà un homme, à la barbe fine, la peau tannée par le soleil de mer, que je reconnus aussitôt pour un de nos frères. Adossé à un mât, celui-ci nous observait d'un air désolé. Il avait comme nous les pieds et le torse nus, mais ses membres étaient libres de toute entrave.

— Je m'appelle Agib, murmura-t-il en nous saluant.

— Que faites-vous sur ce navire ? demanda Abû Uthman.

— J'en étais le pilote. Je transportais un groupe de marchands depuis Mascate lorsque nous avons été attaqués par ces bandits, voilà une semaine. Ils se sont glissés à bord en pleine nuit, telles des ombres. Ayant neutralisé la sentinelle, ils ont pris le contrôle de la *Gazelle*.

— Où sont vos matelots et vos passagers ? m'inquiétai-je.

Agib détourna le regard.

— Vendus comme esclaves. Quant à moi, les pirates exigent que je leur apprenne à naviguer. Jusque-là, ils écumaient les parages avec cette longue pirogue qui est amarrée à la poupe. Ces forbans ignorent tout des manœuvres que requiert une voile. En échange de mes leçons, je gagnerai ma liberté.

— Vont-ils nous aussi nous vendre ?

— C'est certain, répondit Agib.

Des cris nous interrompirent soudain. Pendant que leurs complices transbordaient notre cargaison, deux pirates se disputaient nos vêtements et nos maigres possessions. Plus précisément, le tapis guérisseur semblait être l'objet de la dispute. Celle-ci s'envenima au point qu'ils se colletèrent et roulèrent sur le pont en cherchant à s'étrangler mutuellement.

Un autre de nos ravisseurs, à la jambe raide comme une bûche, défiguré par une abominable balafre, accourut en claudiquant pour les séparer. Ses hurlements n'obtenant aucun résultat, il distribua des coups de pied vigoureux malgré son infirmité. L'algarade finit par se calmer. Le boiteux sermonna les deux rivaux puis les renvoya, chacun de son côté. Ensuite, il ramassa la peau de serpent et la passa dans sa ceinture.

Je ne pus retenir un soupir. La situation n'était certes pas désespérée, puisque nous ne serions vraisemblablement pas tués – tant que subsiste la vie, l'espoir demeure –, mais les choses se compliquaient horriblement. Nous n'étions plus libres de nos mouvements et le tapis était à présent entre les mains d'un de ces bandits. Heureusement, personne n'avait prêté attention à l'étui de cuir confié par le vieux Sindbad. À la première occasion, j'essaierais de le reprendre.

— Où sommes-nous ? m'enquis-je auprès d'Agib.

— Au large de la pointe septentrionale de Saborma, qu'on appelle aussi l'île d'Or, à l'entrée du détroit de la Sonde.

— Sommes-nous éloignés de Serendib ?

Le pilote de la *Gazelle* me considéra d'un air navré.

— La distance qui nous en sépare équivaut à la moitié du trajet que j'ai parcouru depuis Mascate et qui a duré près de deux mois. Mais les vents ne sont pas favorables pour s'y rendre. Il faudra attendre la mousson d'hiver.

Ses paroles me dépitèrent. J'étais en quelque sorte revenu au point de départ, à peine plus avancé qu'avant ma rencontre avec Dourha. Car en réalité, la santé de la princesse de Serendib me préoccupait davantage que mon propre sort. Chaque jour passé rendait plus incertaine l'hypothèse de sa guérison. Pourtant, je refusais d'abdiquer.

Le nouveau propriétaire du tapis revint vers nous en boitant. Son œil droit, barré par une affreuse cicatrice, avait la couleur laiteuse d'une perle. L'autre lançait une lueur mauvaise. Le balafre se planta devant nous et interpella Agib.

— Je dois donner ma leçon, mes amis, regretta le pilote en se levant.

Cependant, Abû Uthman le questionna encore.

— Tu parles leur langue ?

— Assez pour donner des ordres et me débrouiller dans les ports de Saborma.

Pendant que notre ami instruisait les pirates, je les dénombrai. Ils étaient vingt-trois sauvages à tête d'assassin. Tous arboraient des tatouages sur de nombreuses parties du corps. Et même sur la langue ! Une sorte de jupe leur ceignait les hanches. Leur chef se tenait à l'arrière de l'embarcation, où il disposait d'un abri semblable au nôtre, orné de coussins et d'une table basse où étaient disposés des instruments de navigation. Droit comme un pilier, les mains croisées dans le dos, un sabre et un poignard à lame courbe passés dans son large ceinturon d'écailles, il considérait l'équipage d'un œil ravi. Un turban de fine soie rouge, sans doute dérobé à une de ses victimes, était maladroitement noué autour de son front. Agib et le boiteux le flanquaient, tels deux généraux.

Une grande agitation régnait à présent sur le pont. Tandis que les pirates s'affairaient après les deux voiles triangulaires, afin de reprendre le vent, je réfléchissais à un moyen de nous enfuir.

— Nous pourrions emprunter la pirogue, proposai-je à mon compagnon.

Il esquissa un vague sourire.

— C'est à cela que je pensais, justement.

— Agib pourrait nous débarrasser de nos liens. Il faudrait ensuite tromper la vigilance de nos geôliers...

— J'ai ma petite idée, insinua Abû Uthman.

Mais avant toute tentative, il convenait de s'emparer du tapis, ainsi que du sauf-conduit signé de la main du roi de Serendib.

La surveillance des pirates s'étant relâchée, je me glissai en me tortillant jusqu'au tas de vêtements et m'emparai de l'étui. Hélas ! le boiteux m'aperçut. Aussitôt, il se précipita pour me rouer de coups. Frappé au ventre, à la tête, les mains piétinées, je lâchai prise.

— À moi ! décréta-t-il en raflant l'enveloppe de cuir.

Et il la déplia pour en examiner le contenu. La déception le fit grimacer. Manifestant bruyamment sa frustration, il déchira le précieux document et jeta les morceaux par-dessus bord.

— Maudit chien ! trouvai-je la force de l'injurier, malgré la douleur.

Je récoltai une nouvelle volée de coups avant d'être ramené par l'oreille auprès de mon compagnon.



Un peu plus tard, lorsque Agib nous rejoignit, Abû Uthman le questionna.

— Ce mécréant connaît-il notre langue ? fit-il en désignant mon agresseur, lequel nous observait de loin, de son œil mauvais.

— Il baragouine. Nous en savons assez, lui et moi, pour dialoguer un peu.

— Alors appelle-le, je t'en prie ! Dis-lui que j'aimerais lui parler.

Le pilote haussa les sourcils, perplexe, mais s'exécuta.

L'infirmier rappliqua aussitôt, de sa démarche bancal, le demi-regard noir, proférant ce qui ressemblait à des menaces.

Abû Uthman le salua poliment avant de déclarer :

— Je suis un grand guérisseur.

La paupière du pirate se plissa, d'un air soupçonneux.

— Guérisseur ? répéta-t-il.

— Un sorcier ! abonda Agib.

Et il ajouta quelques mots empruntés à la langue de nos ravisseurs.

Aussitôt, la prunelle du boiteux s'éclaira. Je n'étais pas sûr du but visé par mon ami *le grand guérisseur*, mais je devinai qu'il allait avoir besoin du tapis. Dans le ventre du Zaratan, je lui avais tout confié ; il n'ignorait rien des vertus de la peau de serpent magique.

— Je peux soigner ta jambe, déclara le Basriote.

L'estropié toucha son genou et acquiesça en riant. Abû Uthman lui tendit alors ses mains liées. L'intervention d'Agib ne fut pas nécessaire, le geste était suffisamment clair. Le pirate n'hésita pas à trancher les liens, mais il menaça ensuite mon compagnon de la pointe de son couteau, pour signifier qu'il demeurerait vigilant.

— Que comptes-tu faire ? demandai-je.

— Je vais confectionner une sorte de pommade qui nécessite certains ingrédients, répondit le Basriote en désignant nos ballots de marchandises qui attendaient d'être descendus par l'écouille de la cale.

Agib s'empressa de traduire. Le boiteux accepta, non sans faire danser à nouveau, de façon explicite, le fil de son arme sous le menton d'Abû Uthman. Celui-ci récupéra diverses épices qu'il écrasa à même le pont et lia au creux de sa main avec sa propre salive, en chantonnant d'obscures formules.

Plusieurs pillards s'étaient rassemblés autour de nous, attirés par la bizarrerie des préparatifs. Sous leurs regards attentifs, le faux guérisseur appliqua l'onguent au parfum de poivre et de muscade. Avec le renfort d'Agib, il convainquit ensuite son patient de lui confier la peau de serpent afin de réaliser, dit-il, une sorte de pansement, censé réchauffer la jambe.

L'affaire ne traîna guère. Le visage du boiteux s'illumina soudain.

— Grand sorcier ! s'écria-il en massant son genou.

Et sans attendre la permission de bouger, il le plia puis le déplia plusieurs fois, tout d'abord lentement puis de plus en plus vite.

— Lève-toi ! ordonna alors Abû Uthman, sur un ton solennel.

À ces mots, le pirate se redressa vivement et se mit à aller et venir sur le pont, d'une démarche souple et assurée, sous le regard médusé de ses acolytes. À la fin, il esquaissa des pas de danse comiques qui déclenchèrent l'hilarité générale.

— Pourquoi ne pas en profiter pour lui rendre son œil ? s'enthousiasma Agib.

— La magie du tapis ne peut être sollicitée qu'une fois par jour, mentis-je.

En réalité, je gardais un cuisant souvenir des coups reçus un peu plus tôt et l'idée de concéder une seconde faveur à cette brute m'irritait.

La nouvelle du miracle parvint rapidement jusqu'aux oreilles du chef des forbans, qui exigea qu'on amène le puissant sorcier sous son abri. N'étant pas conviés à l'entrevue, Agib et moi dûmes attendre le retour de notre compagnon pour entendre de sa bouche qu'il ne serait pas vendu : il venait d'être nommé officiellement guérisseur à bord de la *Gazelle* et en avait profité pour négocier quelques aménagements à notre condition. On nous traita dès lors de façon beaucoup moins rude. Mes chevilles et mes poignets furent désentravés et je pus même récupérer mes vêtements sans me faire molester. Peut-être aurions-nous plus de facilité à exécuter le plan d'Abû Uthman...

— Tout à l'heure, nous avoua-t-il, en choisissant les ingrédients, j'ai subtilisé une quantité d'opium que je compte verser dans la boisson de l'équipage.



Peu de temps après, nous nous gardions du feu solaire à l'ombre du toit de feuilles tressées. La voilure était en panne et battait mollement. Le chef des pirates guettait l'horizon en quête du tout premier navire qu'il rêvait de prendre en chasse, afin d'éprouver les progrès de ses hommes.

Une partie de dés se déroulait près de nous, entre notre miraculé – quoique toujours borgne – et trois matelots, dans une atmosphère joyeuse. Les joueurs se passaient une outre de vin à laquelle ils buvaient tour à tour. Les petits cubes d'ivoire roulaient sur la peau de serpent convertie pour l'occasion en tapis de jeu. Abû Uthman observait les joueurs avec insistance, d'un air pensif.

— Allah maudit les jeux de hasard, soupira-t-il. Les jeux de hasard et le vin.

— Il n'interdit pas formellement le vin ! lui lançai-je, me souvenant des leçons de mon maître Omar ibn Muhammad. Dans le Coran, il est même dit que la vigne est un bienfait.

— C'est vrai ! Le raisin qu'elle produit est délicieux et fort nourrissant, répondit le Basriote d'une voix lasse.

J'insistai.

— Allah parle des fleuves de vin doux à boire qui coulent au jardin des délices, et dit qu'au jour du jugement, aux justes seront servis des gobelets, des aiguères et des coupes remplis de vins exquis...

— ... dont la vapeur ne leur montera pas à la tête et n'obscurcira pas leur raison, compléta-t-il. Car c'est bien là le problème du vin qu'on produit sur terre : il attise les passions et fait perdre la raison. Tu connais la parole de Dieu, qui est contenue dans le Coran, mais elle n'est pas toujours simple à interpréter. C'est pourquoi il est conseillé de se référer aux [*hadiths*](#), car les paroles du Prophète contiennent de nombreux éclaircissements. Le vin est une mauvaise chose, il apporte moins de profit que de déboires.

Un grand sourire atténua la laideur du Basriote.

— Surtout si des mains discrètes y mêlent quelque drogue, murmurai-je.

— Tu as tout compris, Sindbad !

Quand ils dormiraient tous du sommeil dispensé par l'opium, je récupérerais le tapis.

— Je me souviendrai de ne pas boire à leur outre, plaisantai-je, mais j'avoue qu'il me plairait de me divertir comme ils le font.

— Dans ce cas, mon garçon, préfère les jeux où c'est la raison qui est à l'œuvre et où la stratégie permet la victoire. Connais-tu le [*shatranj*](#) ?

Comme j'avouai n'avoir jamais pratiqué ce jeu venu de Perse, dont nombre de Bagdadiens semblaient s'être entichés, à commencer par le calife en personne, Abû Uthman m'en enseigna les rudiments. Le nom des pièces – roi, vizir, éléphant, cheval, char et soldat –, ainsi que le déplacement de chacune d'elles sur un plateau divisé en soixante-quatre cases. J'assimilai vite les bases et nous disputâmes bientôt une partie grâce à des objets récupérés sur le pont : bouts de cordage, éclats de bois, morceaux de voilure et même de vieilles épiluchures desséchées. Le jeu s'avéra lent au départ, le temps que les pièces gagnent le centre du plateau où se déroulait la bataille. Mais ensuite, cela se révéla fort intéressant, au point que le *shatranj* devint, étant donné notre désœuvrement, un passe-temps inestimable.



Deux jours après notre capture, nous disputons une partie silencieuse mais acharnée lorsqu'une voile fut repérée sur l'horizon. Rapidement, la fièvre s'empara de l'équipage. Agib fut appelé à son poste. Bientôt, nos voiles gonflèrent et le boutre se mit en mouvement. La distance entre le chasseur et sa proie se réduisit sensiblement, jusqu'à ce que l'autre navire prenne la mesure du danger. L'ancien capitaine de la *Gazelle* eut beau faire, la proie força l'allure et se déroba alors avec une facilité qui engendra la colère du chef des pirates. Fou de rage, les yeux injectés de sang, ce dernier tira son sabre de sa ceinture, bien décidé à passer sa frustration sur le premier venu.

— L'équipage n'est pas prêt ! fit valoir Agib en reculant prudemment.

En guise de réponse, la lame du sabre fendit l'air dans sa direction. Notre ami esquiva en se jetant de côté ; le tranchant de l'arme se planta dans le bois du bordage.

Au même moment, un cri retentit et tous les pirates se tournèrent vers tribord.

— Que se passe-t-il ? m'enquis-je, en essayant de discerner l'objet de leur attention.

— Une pirogue vient d’être repérée, expliqua Agib, qui avait profité de la diversion pour nous rejoindre.

Je distinguai bientôt un trait noir, aussi fin qu’un serpent, qui filait sur la mer. Le chef des pillards en observait l’approche, une lueur de folie dans le regard. Un rire dément fusa soudain de sa gorge. Il arracha le sabre du bordage et le darda vers le ciel en hurlant.

— Comptent-ils prendre en chasse cette pirogue ridicule ? voulut savoir Abû Uthman.

Agib secoua la tête.

— La situation serait comique si nous ne courrions pas un véritable danger, déplora-t-il. C’est nous qui risquons d’être attaqués. Pour la plus grande satisfaction de ce fou qui m’a volé mon navire et qui semble avoir un besoin pressant d’exercice.

— Attaqués par qui ? m’alarmai-je.

— Des brigands de mer, armés jusqu’aux dents, aussi féroces que nos ravisseurs et qui nous prennent pour de prospères marchands. Ils chassaient sans doute l’autre navire et se rabattent à présent sur une proie jugée plus facile.

— Que ces chiens s’entretuent ! s’exclama Abû Uthman, cela nous facilitera la tâche.

Je scrutai l’océan comme s’il avait abrité une armée de démons prêts à surgir. Une étrange sensation m’envahissait, faite de peur mais aussi d’une excitation inconnue. Jamais je n’avais vu d’hommes se battre à mort. Mon expérience des combats se bornait aux compétitions de lutte, si populaires à Bagdad, et aux récits des guerres de l’Émir des Croyants.

— Allons-nous assister à une bataille ? questionnai-je.

— Je le crains, répondit Agib.

Une pirogue d’une trentaine de pieds de long pour quatre de large, propulsée par une dizaine de rameurs, fondit sur nous. À bord de la *Gazelle*, chacun fourbit ses armes et se prépara à vendre chèrement sa peau. Le commandant du navire avait pris place en première ligne et piaffait d’impatience.

En découvrant la défense qui s’apprêtait à les accueillir, nos agresseurs hésitèrent. L’ardeur des rameurs faiblit momentanément, jusqu’à ce que leur meneur, juché sur le dernier banc de l’embarcation, dardât sa lance vers le ciel en poussant un cri farouche qui semblait se moquer de la mort. Ses

guerriers lui répondirent en chœur. Et les avirons, puisant des forces nouvelles, brassèrent l'eau avec une vigueur accrue.

La pirogue nous percuta dans un grondement de tonnerre. Aussitôt, une pluie de javelines décochées depuis notre bord s'abattit sur les rameurs ainsi que sur les combattants ennemis, surgis du fond de l'embarcation primitive, qui déjà montaient à l'abordage. Un trait meurtrier creva la poitrine du chef des assaillants : il lâcha son arme et bascula dans l'eau.

Notre pont fut pris d'assaut par une marée humaine. Les couteaux des défenseurs lardèrent cette vague déferlante qui tentait de nous submerger. Des cris de douleur et de fureur jaillirent de la mêlée. Des corps s'écroulaient indistinctement. Devant moi, la violence des récits épiques s'incarnait. Sidéré par ce spectacle mortifère, j'ignorai les avertissements d'Abû Uthman qui ne pensait qu'à se mettre à l'abri.

Le chef de nos ravisseurs se battait comme un lion enragé. Il évita la charge mortelle d'un assaillant qui, emporté par son élan, défonça le toit de feuilles tressées et tomba à genoux devant moi. En s'affaissant, il me frôla. Un poignard était enfoncé jusqu'à la garde dans son dos.

— Ne restons pas là, insista Abû Uthman.

Mais cette fois, il m'enserra le bras et m'entraîna vers la cale.

Le pont se teintait du sang des adversaires, qui tombaient comme des mouches. Du fond de la pirogue, où les rameurs avaient troqué leurs avirons contre des lances, une seconde vague se levait déjà. Dans la confusion, j'aurais été incapable de donner l'avantage à l'un des deux camps.

Un cri aigu nous figea au bord de l'écoutille.

— Mes frères ! implora Agib. À l'aide !

Il s'affaissait lentement, une lance plantée dans la cuisse. Un flot de sang s'épanchait de la plaie. J'allais bondir à son secours mais le Basriote me retint en désignant trois assaillants qui avaient nagé sous la coque de notre boutre et en escaladaient le flanc, un couteau entre les dents. Ils prirent pied dans le dos de la défense, tout près de notre ami blessé. Les affronter eût été pure folie ! Nul doute qu'ils nous auraient embrochés comme de vulgaires perdreaux. Mais le nouveau maître de la *Gazelle* les vit. À grands coups de sabre, il se fraya un passage à travers la mêlée et se jeta sur eux en rugissant. Sa lame virevoltait. Il tailla un ennemi du tranchant puis en éventra un autre d'un coup d'estoc. Mais le troisième, plus prompt, le désarma en lui sectionnant le poignet. Alors le chef des pirates saisit son

ennemi avec son autre main et roula sur le pont pour l'entraîner dans une étreinte confuse. Quand il se releva, vociférant haine et souffrance, la mâchoire barbouillée de sang, son agresseur demeura inerte.

Les combats cessèrent bientôt. Des dizaines de corps jonchaient le pont. L'ennemi était anéanti. Un cri de joie féroce monta des rangs clairsemés de la *Gazelle*. Je ne voyais pourtant pas de raison de se réjouir : la moitié de nos ravisseurs avait péri.

Nous pûmes enfin porter secours à Agib, couché dans une mare de sang. Sa blessure à la cuisse était profonde et ample. J'allais vite chercher le tapis. Le temps de me faire comprendre du balafre et celui de le convaincre, lorsque je revins, il était trop tard. L'heure de la mort de notre ami était venue. Malgré nos protestations, il fut jeté par-dessus bord, avec tous ceux qui avaient péri, défenseurs et assaillants confondus. Parmi les survivants de notre bord, huit hommes étaient mal en point. La blessure du chef, qui serrait son moignon ensanglanté pour retenir son fluide vital, était la plus grave.

— Si nous ne stoppons pas l'hémorragie, il sera mort avant la nuit, constata Abû Uthman en secouant la tête d'un air sinistre.

Autorisé à descendre dans la cale où notre cargaison avait été remise, il en remonta plusieurs pots. Sa première préparation fut appliquée sur le membre amputé que j'enveloppai avec un morceau de son turban et la peau de serpent – il n'était pas question de laisser mourir cet homme. Mon compagnon examina ensuite les autres blessés.

— Pourquoi ne pas faire profiter nos amis de ton fameux remède ? proposai-je. Tu sais, celui qui efface les douleurs et les fatigues du combat.

Le Basriote esquissa un sourire.

Sans l'aide d'Agib, la communication fut laborieuse mais la perspective d'un cordial susceptible d'apaiser tous les maux reçut un accueil enthousiaste. Abû Uthman se fit remettre une outre de vin où il versa un ingrédient unique. Les marins y burent à tour de rôle.

— Pas boire ? nous demanda le balafre.

Nous secouâmes vivement la tête et répondîmes d'une même voix :

— Allah l'interdit !

Il haussa les épaules et avala une longue gorgée de vin, qu'il ponctua d'un claquement de langue satisfait. Le temps me parut ensuite bien long, mais lui et ses complices s'enfoncèrent dans un profond sommeil.

CHAPITRE 8

Le Destin nous accordait deux pirogues pour gagner la terre ferme : l'ancienne embarcation de nos ravisseurs, amarrée à la proue du boutre, à laquelle j'avais tout d'abord songé, et celle des assaillants de la *Gazelle*. Nous choisîmes la seconde, de longueur moindre, plus commode pour un équipage réduit à deux rameurs. Abû Uthman insista pour naviguer vers le levant, où il estimait que se cachait l'île d'Or. Lui posté à l'avant, moi à l'arrière, nous jetâmes toutes nos forces dans le maniement des avirons, jusqu'à ce que le navire du pauvre Agib eût disparu derrière l'horizon.

Au matin du jour suivant, la terre tant espérée se leva à l'est. Cependant, un fort courant dévia brusquement notre course vers le sud, nous repoussant au large, de telle sorte que les côtes de Saborma s'évanouirent. Ce flux nous porta pendant une journée entière et une nuit, sans que nous puissions lui échapper. Et quand enfin l'île réapparut, vers midi, elle demeura plus inaccessible qu'un mirage au cœur du désert. Lorsque nous finîmes par admettre la vanité de combattre la volonté de l'océan, celui-ci nous relâcha, comme pour récompenser notre humilité.

Hélas ! la côte se dressait pareille à une muraille imprenable, mieux défendue que la citadelle grecque d'Héraclée, qui résista dix-sept jours à l'armée d'Haroun al-Rachid. Impossible de l'aborder. Toujours plus au sud, elle nous opposait le même front rocheux, interminable et désespérant. Soudain, ma confiance éprouvée retrouva de la vigueur.

— Des flèches de navire ! m'écriai-je.

Une forêt de mâts hérissait l'extrémité d'un cap. Au-delà, j'imaginai aussitôt une baie accueillante, propice au mouillage, bordée par un rivage à la végétation luxuriante. Une communauté humaine devait y prospérer, pratiquant le commerce avec les bateaux de passage.

— Les parages sont semés d'écueils, remarqua Abû Uthman. Cela ne présage rien de bon.

L'espoir dura le temps de doubler le cap. Au lieu d'un havre abrité des vents, nous découvrîmes un cimetière marin. Là se côtoyaient des embarcations de tailles et d'origines diverses, piégées et anéanties par les tempêtes. La plus extraordinaire était grande comme une mosquée, grée de cinq mâts et d'imposantes voiles de bambou tressé. Une jonque chinoise. Sa voilure, effondrée sur le pont et rabattue de part et d'autre de la coque, lui donnait un air de chauve-souris géante aux ailes brisées. Le spectacle désolant de tous ces bâtiments naufragés, si loin de leur port d'attache, me tira des larmes. La pirogue glissait lentement au milieu d'eux lorsque, soudain, des lettres à demi effacées sur le bordage d'un boutre sollicitèrent mon attention.

— Que lis-tu ici ? demandai-je à mon savant ami, pour m'assurer que je ne m'illusionnais pas.

Il plissa les yeux.

— Ce navire est placé sous le signe du Destin. *Destin*, oui ! C'est le mot que je lis clairement.

Le reste était totalement illisible mais il n'en fallait pas plus pour m'enflammer l'esprit. Le nom complet ne pouvait être que le *Fils du Destin*, comme dans ce rêve où j'avais vu mon père s'embarquer. Dourha le Noir, le Zaratan, les pirates et les courants marins, tous instruments de la Providence, ne m'avaient-ils pas guidé jusque-là, obéissant à un dessein qui les dépassait ?

— La nuit tombera dans quelques heures, fis-je alors. Pourquoi ne pas la passer sur un plancher bien ferme, au sec ? Nous reprendrons l'exploration de la côte à la première heure du jour.

J'étais certes aussi impatient qu'avait pu l'être le pauvre Hindbad de rejoindre Serendib. Il le fallait pour Sindbad mon bienfaiteur, pour la mémoire de son fils adoptif et, inutile précision, pour la princesse dont le visage m'était inconnu mais que j'imaginai aussi belle que ma mère dans mon dernier rêve. Toutefois, un sentiment impérieux me retenait en ce lieu maudit.

— Excellente idée, Sindbad ! admit Abû Uthman.

Il connaissait l'histoire d'Ahmed le marin, mais une étrange pudeur m'interdisait de révéler mes véritables motivations.

Nous en profitâmes pour refaire notre réserve d'eau douce, au creux d'une voile affalée, repliée sur elle-même, qui retenait plusieurs boisseaux

d'eau de pluie et servait d'abreuvoir à des oiseaux de mer. Puis, jusqu'au crépuscule, j'explorai l'épave du *Fils du Destin* en quête d'impossibles indices. Vaine recherche. Le boutre avait été méticuleusement nettoyé par les tempêtes. Le sel, la pluie, le soleil et le vent avaient lustré le bois du pont.

— La côte est si proche, soupira mon compagnon quand je vins m'asseoir près de lui pour partager un repas composé de poisson séché et de fruits, dérobés aux pirates.

Je croquai un morceau de chair à la saveur aussi douce et parfumée que son odeur était forte.

— Si proche et si lointaine, abondai-je en mastiquant.

— Cela fait des semaines, des mois même, que je suis en mer, poursuit le Basriote. J'ai hâte de respirer un air qui n'a pas goût de sel et d'enfiler de beaux habits tout neufs.

Sous la voûte éclairée par des constellations nouvelles, nous évoquâmes avec nostalgie les commodités de la civilisation, les plaisirs simples de la vie à Bagdad ou à Basra. Et quand le sommeil scella mes paupières, je rêvai d'Ahmed.

Une mer déchaînée avait fracassé son navire. Seul rescapé du naufrage, il avait nagé jusqu'au pied d'une infranchissable falaise. Là, il avait découvert un escalier taillé dans le roc. Les marches menaient à un bâtiment dominant l'océan, plus vaste que le vieux palais de la porte d'Or dans la Ville Ronde. Mon père avait pénétré dans une salle gigantesque, jonchée d'ossements. Au fond, sur un trône colossal, se tenait une créature plus haute qu'un palmier et d'une laideur démoniaque. Ses yeux rougeoyaient comme des tisons et ses dents dépassaient de sa bouche, pareilles à de courtes défenses. En apercevant son visiteur, l'ogre s'était animé. Ses narines et ses oreilles surdimensionnées avaient frémi de contentement. Ahmed avait voulu fuir mais des doigts épais comme des rondins l'avaient saisi par la peau du dos.

— Par le Très-Miséricordieux, avait supplié la proie impuissante, prends pitié de moi !

Sourd à sa plainte comme à ses hurlements, le monstre l'avait examiné, à la manière d'un boucher jugeant de la qualité d'un agneau. Satisfait, il avait ouvert une gueule noire, béante comme un four, et avait croqué la tête de mon père d'un coup de dents.

Je me réveillai en criant, transi d'horreur.

L'aube pointait.



Nous reprîmes la mer peu de temps après. Les dernières images du cauchemar ne me quittaient pas. J'aurais aimé soumettre leur contenu à mon maître Omar ibn Muhammad, pour qu'il les interprêtât. Hélas ! j'étais seul face à leur brutalité. Ce n'est que vers midi, quand trois pirogues apparurent devant nous, qu'elles cessèrent de m'importuner.

— Loué soit le Très-Haut ! Ces embarcations légères indiquent sans doute la proximité d'un village de pêcheurs, essayai-je de me réjouir.

Abû Uthman se montra plus prudent.

— J'espère que nous n'avons pas affaire à quelques malotrus des mers, comme nous en avons déjà croisé de nombreux spécimens.

Une fois de plus, la suite lui donna raison. L'allure des hommes qui se précipitaient à notre rencontre évoquait dangereusement celle des assaillants de la *Gazelle*, les assassins de l'infortuné Agib. En réalité, ils étaient plus effrayants encore. Les canines limées et la dentition teinte en noir, comme pourrie, ils allaient presque nus, à l'exception d'une ceinture en écorce d'arbre et de bijoux de coquillages. La couleur grise de leur peau provenait d'une couche de cendre où les embruns soulevés par les avirons dessinaient d'affreux sillons. Ils offraient un aspect à ce point repoussant que je crus un temps avoir franchi les limites d'un royaume peuplé de djinns des mers. Savoir qu'ils étaient bien des hommes ne me rassura pas. La vitesse de leurs pirogues sur les flots interdisait tout espoir de fuite ; celles-ci furent sur nous avant que nous ayons tenté la moindre manœuvre.

Une grappe humaine sauta à notre bord, tels des criquets sur un épi de blé. Les cris de nos agresseurs étaient aussi indéchiffrables que ceux des singes ou des fauves. Leurs yeux injectés de sang nous fixaient avec une intensité effrayante. Sous la menace de leurs piques, nous fûmes contraints de nous coucher au fond de l'embarcation. Des rameurs prirent alors place sur nos bancs et activèrent leurs avirons pour nous propulser dans le sillage des trois autres pirogues, vers une côte toujours aussi haute et escarpée.

Brusquement, au pied de la falaise, s'ouvrit une brèche aussi noire que la gueule du Zaratan. Nous nous y enfournâmes sans ralentir l'allure, happés

par une obscurité houleuse. De toute part fusèrent alors des clameurs démentes, amplifiées par l'écho. Un antre peuplé de démons est-il plus atroce ? Je priai en silence pour que nous ne soyons pas destinés à servir de repas à quelque créature maléfique réfugiée dans les entrailles de la terre.

Grâce à Dieu, la lumière du jour ne s'était pas éteinte à jamais. Nous débouchâmes bientôt dans un vaste puits de lumière, ouvert loin au-dessus de nos têtes sur un ciel bleu cerclé de frondaisons. Les parois en étaient percées d'une multitude de seuils irréguliers, sur plusieurs niveaux reliés entre eux par des échelles de corde végétale grossièrement tressée. Toute une communauté nous accueillit. Il y avait là une poignée de vieillards mais surtout nombre d'enfants, ainsi que des femmes nues jusqu'aux reins, les oreilles percées de trous, les poignets ornés de bracelets de coquillages et les ongles teints en rouge. Me tournant vers Abû Uthman, je ne décelai aucune crainte sur son visage. Plutôt de la curiosité. S'accrochait-il à la pensée du livre qu'il écrirait un jour ?

Notre embarcation aborda un rocher en guise de quai. Une échelle fut déroulée jusqu'à nos pieds. Un homme gris, aux muscles saillants, chargea mon compagnon sur son dos, tel un portefaix qui s'empare d'un vulgaire ballot de marchandises, et s'élança avec aisance vers les hauteurs du puits. Soumis au même traitement, je me retrouvai bientôt la tête et les bras pendant dans le vide, ballotté comme une proie fraîchement abattue.

L'exercice me souleva le cœur et je faillis vomir. Nous fûmes prestement hissés jusqu'à une ouverture étroite où on nous jeta comme du gibier au fond d'un sac. Une sentinelle, armée d'une pique, se posta à l'entrée.

— Comment te sens-tu ? s'enquit Abû Uthman.

— Je n'en sais rien, mentis-je.

En réalité, j'étais pétrifié de peur.

Il s'approcha de moi.

— Le Destin te sert du sirop dans une coupe. À toi de déterminer si celle-ci est à moitié vide ou à moitié pleine. Nous voici à nouveau prisonniers, c'est incontestable, mais nous avons enfin regagné la terre. N'était-ce pas notre projet en fuyant la *Gazelle* ?

Dès qu'ils furent accommodés à la pénombre, mes yeux découvrirent une caverne profonde, dont les dimensions s'élargissaient à mesure qu'on s'éloignait du seuil. Il y régnait un parfum entêtant.

— Quelle est cette odeur vive et pénétrante ?

— Le sol est jonché de branchages, répondit mon compagnon en arrachant une feuille qu'il froissa entre ses mains.

— Des rameaux de camphrier, précisa une voix inconnue, issue du fond de la caverne.

Nous demeurâmes un moment interdits.

— Qui êtes-vous ? questionna Abû Uthman, quand la stupéfaction passa.

Une silhouette se leva alors sous la voûte rocheuse. Cet homme, visiblement prisonnier comme nous, d'où venait-il ? Était-ce un matelot d'un des bateaux échoués non loin de là, au milieu des écueils ?

Une folle pensée traversa mon esprit.

— Je me nomme Bapa, se présenta l'inconnu.

Je ris de moi-même en mon for intérieur. Non, Ahmed le marin n'avait pas croupi au fond d'une grotte pendant toutes ces années, dans l'attente que je vienne le délivrer ! Le Destin ne m'avait pas conduit vers mon père !

Comme Bapa s'approchait de nous, je distinguai d'abord l'énorme masse du turban qui le coiffait. Dans la pâle lumière de notre prison, il m'apparut barbu comme un pèlerin au retour du *hadj*. Il s'inclina respectueusement.

Une ombre se glissa alors à ses côtés, celle d'un jeune homme gracieux, aux traits empreints de féminité.

— Voici mon serviteur, Pantoun. Il ne parle pas votre langue. Nous aurions aimé faire votre connaissance dans d'autres circonstances mais votre présence nous apporte une agréable chaleur.

Nous les saluâmes en retour puis, tandis qu'une étrange et agréable quiétude me gagnait, je laissai libre cours à ma curiosité.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Si je m'en réfère au repas qui nous est servi chaque jour, et qui n'est pas aussi mauvais qu'on pourrait le craindre, cela fait près de deux mois.

— Votre navire a-t-il été attaqué ?

— Non. En vérité, c'est dans la jungle que nous fûmes capturés.

Cuisinier attitré du roi de Sriwijaya, Bapa avait conquis sa renommée grâce à sa connaissance des plantes. Depuis de longues années, il venait lui-même se réapprovisionner en épices et condiments dans la forêt, et chercher de nouvelles saveurs afin de composer des plats inédits pour son maître. Or, cette fois, il était tombé sur une bande d'hommes gris qui les avait traînés jusqu'ici, lui et son escorte.

— Où sont vos autres compagnons ? m'étonnai-je.

— Ils ont été dévorés, avoua Bapa.

Je revis alors l'image de mon père décapité par la mâchoire de l'ogre. Étrangement, l'horreur qu'elle m'inspirait ne me submergea pas.

— Ces hommes aux dents pointues sont donc des mangeurs de chair humaine ! ponctua Abû Uthman.

Il ne paraissait pas trop affecté, lui non plus, par la sinistre révélation.

La sérénité du cuisinier royal était encore plus déroutante, presque révoltante. Et que dire de l'indifférence avec laquelle le jeune domestique semblait envisager son sort ? Avaient-ils perdu l'esprit ?

— Des cannibales, en effet, confirma Bapa. Mais rassurez-vous ! Vous ne serez pas mangés immédiatement. Avant, vous nous verrez disparaître comme ce fut le cas pour chacun des membres de ma suite.

— C'est atroce ! s'indigna mon compagnon.

— Vous le disiez tout à l'heure, non sans sagesse : il y a bien des façons de voir les choses. Nous sommes nourris fort convenablement et notre litière est changée tous les deux jours, comme celle de chevaux princiers.

Plus aucun doute, cet homme avait sombré dans la folie.

— Mais au fait, pourquoi des rameaux de camphrier ? demanda Abû Uthman.

— Sans doute à cause des vertus apaisantes de cette plante, répondit le cuisinier. Ainsi nous nous tenons tranquilles, sans crainte, et notre chair ne sera pas gâtée par la peur.

C'était donc cela ! Les vapeurs de camphre contaminaient l'air que nous respirions et nous transformaient en placides têtes de bétail. Eh bien ! Je mourrais peut-être sans crainte, mais pas sans révolte.

Bientôt, nos geôliers déposèrent à l'entrée de la caverne des pots de terre grossiers d'où se dégageait un fumet appétissant. Bapa était fou mais il n'avait pas menti, la chère qu'on nous proposait se révélait plus que correcte. Le cuisinier du roi de Sriwijaya y avait décelé plusieurs ingrédients inconnus de lui et regrettait de ne pouvoir interroger les hommes gris pour leur soutirer des secrets culinaires.

Après le repas, laissant son maître disserter sur la meilleure façon d'accommoder la chair humaine avec des légumes et des épices, le serviteur Pantoun se retira un long moment au fond de la grotte. Je crus qu'il s'isolait pour satisfaire un besoin naturel mais, à son retour, il rapporta un gobelet fumant qu'il tendit à Bapa.

— De l'eau chaude, expliqua le cuisinier. Pour la digestion. D'ordinaire, j'y fais infuser une herbe, le *cha*, qui possède plus de feuilles que le trèfle, plus de parfum aussi, et qui libère une amertume fort prisée des Chinois. Ils la cultivent pour ses vertus médicinales. J'ai proposé ce breuvage à mon roi, qui ne l'a pas apprécié. J'avais emporté une petite réserve avec moi, mais elle est à présent épuisée.

Abû Uthman demeurerait pensif.

— Comment votre domestique a-t-il fait chauffer cette eau ? demanda-t-il.

Bapa s'adressa à Pantoun, qui lui remit alors un objet.

— Avec ce briquet à battre, sans lequel je ne saurais préparer de plat chaud.

— C'est très pratique, admit le Basriote, qui avait perdu le sien dans le ventre du Zaratan.

Pour le reste, des branchages secs avaient fourni le combustible nécessaire. Quant à l'eau, utilisée par nos compagnons pour la toilette ainsi que comme boisson, elle provenait de ruissellements dans la roche. Les anfractuosités par lesquelles elle s'écoulait, trop étroites, même pour un garçon fluët tel que moi, ne recélaient, hélas ! aucun passage vers la liberté. Seule la fumée du feu de Pantoun s'y glissait. Grâce à cette source inespérée, je pus pratiquer mes ablutions rituelles et faire la prière de la nuit.



Le soir suivant, trois hommes gris vinrent changer la litière. Pendant que l'un nous tenait en respect à l'aide d'une pique, un autre balaya les rameaux desséchés jusqu'au seuil de la caverne, où ils basculèrent dans le vide. Le troisième, chargé comme un portefaix, déposa ensuite son fardeau de feuilles fraîches, qu'il étala sur le sol.

Bien que les vapeurs du camphre nous plongeassent dans un état de grande sérénité, ni Abû Uthman ni moi ne nous résolvions pour autant à finir bouillis ou rôtis. Notre esprit demeurerait suffisamment clair pour réfléchir à un moyen d'évasion. Quand nos geôliers se retirèrent, nous reprîmes notre conversation.

— Les gardiens se relaient à l’aube et au crépuscule, récapitulai-je.

— Une échelle est alors déroulée, poursuivit le Basriote. Sans elle, impossible de quitter ce trou.

— Le turban de Bapa pourrait aisément servir de corde, proposai-je, pensant aux mille usages que le légendaire Sindbad avait faits de cet accessoire. Grâce à lui, nous pourrions gagner une corniche située en contrebas et, de là, descendre jusqu’aux pirogues pour nous enfuir par la mer, ou bien gravir la paroi du puits et choisir le chemin de la forêt.

— Le plus dur est donc de tromper la vigilance de l’homme gris qui nous surveille.

Nous décidâmes de tenter notre chance à la faveur des ténèbres, une évasion en plein jour étant trop risquée, sinon vouée à un échec certain. Nous dormirions à tour de rôle, comme des sentinelles, afin d’épier les mouvements de notre gardien. Nous espérions le prendre en faute et profiter d’un bref assoupissement pour l’assommer. À cet effet, Abû Uthman avait récolté un fragment de roche de la taille du poing.

— Pour éviter toute mauvaise surprise, un bon coup sur la tête du dormeur, dit-il, accompagnant ses paroles d’un geste explicite.

Or, au bout de trois nuits, il fallut se rendre à l’évidence : l’homme gris s’acquittait de son rôle avec un grand sérieux. Du crépuscule à l’aube, il restait éveillé, aux aguets, plus consciencieux que le gardien de la porte des Moulins. Nul n’est cependant parfait et l’homme avait une faiblesse : il chapardait les restes de nos repas lorsqu’il nous croyait endormis.

— Pourquoi ne pas lui tendre un piège ? proposai-je. Pendant mon tour de veille, il s’est approché si près de moi pour voler notre nourriture que j’aurais pu le frapper.

— Tu as bien fait de t’abstenir, répondit le Basriote. Tu aurais pu le manquer et t’exposer à une riposte : un bon coup de pique ! À moins qu’il n’ait donné l’alerte. Après cela, leur vigilance se serait accrue, ce qui n’aurait guère simplifié nos affaires.

— Dommage que nous ne puissions verser dans notre offrande une substance capable de le neutraliser, regretta Bapa, qui s’était mêlé à la conversation. J’ai cueilli de nombreuses plantes dans la jungle mais rien qui puisse endormir notre gaillard.

Abû Uthman sourit.

— J'avais gardé un peu d'opium, hélas ! il se trouve dans la pirogue. Cependant...

Un grondement tonitruant l'empêcha de terminer. Tout mon corps s'était tendu. La vibration de l'air s'atténua et le silence retomba.

— C'est leur tambour, expliqua le cuisinier. La cérémonie rituelle commence. Demain, au point du jour, ils viendront prendre l'un d'entre nous.

Pantoun se serra contre son maître.

D'autres puissants battements de tambour retentirent, coups de boutoir assenés en cadence. Ils singeaient la pulsation d'un cœur énorme. À moins que ce ne fût le grognement d'un estomac géant réclamant sa pitance.

— Pas un instant à perdre ! s'anima soudain Abû Uthman.

En quelques paroles, il nous exposa le plan qui avait germé dans son esprit. Je fus chargé de ramasser le plus possible de brindilles et branchettes desséchées. La fumée produite par le feu que nous allumâmes ensuite au fond de la caverne se dispersa dans les anfractuosités de la roche. Dans le gobelet métallique où le cuisinier recueillait sa boisson quotidienne, mon savant ami mit à bouillir de l'eau et des feuilles de camphrier. Une pièce du turban de Pantoun, tendue sur la timbale, servirait à recueillir le camphre entraîné par la vapeur d'eau.



Le tambour n'avait cessé de résonner. L'heure des sinistres agapes approchait. Le procédé révélé par Abû Uthman avait permis la distillation d'une infime quantité de camphre. Nous la mêlâmes à un des quatre ragoûts qui nous furent servis, comme chaque soir, avant d'abandonner sur le sol, près du seuil, le pot de terre au contenu empoisonné.

Comme prévu, le gardien engloutit notre offrande. Une longue attente commença alors. J'avais confié le tapis guérisseur à Abû Uthman, afin qu'il demeure éveillé, prêt à passer à l'action à tout moment. Les veilles des nuits précédentes alourdissaient mes paupières. Une torpeur s'empara de moi et, malgré le martèlement puissant du tambour, je m'endormis. À l'aube, les cris de Pantoun me tirèrent du sommeil. Les hommes gris venaient d'emporter le jeune serviteur. J'interrogeai mon ami basriote du regard.

Il secoua la tête d'un air navré.

— La dose n'était pas assez forte.

Les hurlements du domestique s'amplifièrent. Ils m'écorchaient les oreilles, à défaut de l'âme. Loin des vapeurs de camphre, respirant l'air sain du dehors, notre infortuné compagnon recouvrait ses esprits, et l'horreur de la situation le submergeait. Puis soudain on ne l'entendit plus. Au même instant, le tambour se tut.

En vain, je tentai de saisir des indices du sort de Pantoun. Ses assassins avaient dû emporter son corps dans une de leurs grottes pour le préparer. L'horrible confirmation vint plus tard, lorsque monta à nos narines une odeur écœurante de chair grillée.

— Il faut augmenter la dose ! conclut Abû Uthman.



La distillation reprit de plus belle. Elle se poursuivit trois jours durant. À la fin, nous obtînmes deux grains de camphre, gros comme des pistaches.

La nuit, le gardien dédaigna longtemps notre offrande piégée. Couchés dans l'obscurité, nous l'observions tels des prédateurs tapis dans l'ombre. Personne n'osait bouger, de peur de l'effaroucher. Il se tenait plus immobile qu'un pilier. Mais soudain, ses épaules tressaillirent et sa tête se balança. Levant les bras au-dessus du crâne, il s'étira. Il avait dû s'assoupir, pour la première fois. Et nous n'avions su saisir l'occasion ! Heureusement, cette sieste inopinée sembla lui ouvrir l'appétit. Sa silhouette noire se glissa avec précaution à nos côtés. Il tâtonna la litière. Mes yeux croyaient pouvoir guider ses mains, tant j'étais pressé de le voir engloutir le poison.

Enfin, ayant trouvé sa pitance, l'homme gris sonda un long moment la pénombre dans notre direction avant de poser sa pique et de plonger les doigts dans le pot. Une fois achevées ses brèves agapes, il alla reprendre son poste. Un rot sonore monta bientôt de sa gorge. Le temps qui passa ensuite parut interminable. J'en vins à douter des connaissances d'Abû Uthman ou de sa capacité à les mettre en application. La nouvelle quantité de camphre s'avérerait-elle encore insuffisante ?

Lorsque le gardien commença à s'agiter, je demandai silencieusement pardon à mon savant compagnon d'avoir douté de lui. Dans la clarté

lunaire, puni de sa gourmandise, notre geôlier se tenait le ventre. Il se leva brusquement et fit quelques pas. Sa démarche titubante, au bord du vide, était celle d'un ivrogne gorgé de vin de datte. Je craignis de le voir basculer au fond du puits mais il s'écroula sous la voûte rocheuse où il se tordit en gémissant.

Une ombre passa alors devant moi. Se penchant sur le corps terrassé, le Basriote leva un bras et l'abattit sèchement, sans la moindre hésitation. Un craquement horrible me fit serrer les dents et rentrer la tête dans les épaules.

— La voie est libre ! décréta Abû Uthman.

Grâce au turban de Bapa, lié à la jambe de notre gardien, nous descendîmes jusqu'à une corniche, d'où une série d'échelles végétales nous mena ensuite au sommet du puits. De l'épaisse forêt qui bordait le trou, il émanait une senteur stimulante que je ne respirerais plus désormais sans éprouver un indicible plaisir.

CHAPITRE 9

Dans la jungle qui nous séparait de la cité de Sriwijaya, de l'autre côté de l'île d'Or, Bapa se montra aussi à l'aise que dans un jardin. Sans lui, nous chercherions encore un passage vers l'est, égarés sur quelque pente montagneuse, dans le labyrinthe végétal. La nature y était dangereuse mais aussi fort généreuse. À chaque pas, nous découvrions une source. Celles-ci alimentaient quantité de lacs, lesquels engendraient d'innombrables rivières et cascades. Je doute qu'il y ait au monde pays mieux pourvu en eaux. La nourriture ne nous fit pas plus défaut, grâce aux connaissances botaniques du cuisinier, qui sut préparer de véritables festins avec ce que nous offrait la forêt : fruits, feuilles, racines, fleurs... Quelques champignons et des insectes complétèrent notre menu, ainsi que des vers qui, une fois notre répugnance naturelle vaincue, s'avérèrent délicieux, notamment de gros vers blancs extraits de l'écorce, auxquels la cuisson donnait un incroyable goût de poulet.

La jungle recélait aussi de mystérieux habitants. Un matin, ouvrant les yeux, je crus m'éveiller en présence d'un démon. Assis dans un arbre, au-dessus de ma tête, une sorte d'homme au corps entièrement recouvert de longs poils roux m'observait. En entendant mon cri, il se gratta la tête et s'éloigna avec nonchalance parmi les frondaisons.

— Les hommes de la forêt ne sont pas belliqueux, me rassura Bapa.

À en juger par les provisions qu'il déposa sur un lit de mousse, le cuisinier revenait de sa cueillette matinale.

— C'était un homme ? m'étonnai-je tout en scrutant les feuillages, espérant y apercevoir à nouveau l'étonnante créature.

— Certains le disent.

— Est-ce qu'ils parlent ? insistai-je.

— Nul n'a jamais entendu le son de leur voix. On dit qu'ils se taisent pour échapper à la corvée du travail. On prétend aussi qu'ils ne sont plus

tout à fait humains, qu'ils ont été changés en bêtes à la suite d'un sacrilège.

Bapa s'interrompt pour porter à sa bouche une racine de fougère qu'il venait de broyer entre deux pierres. Il la mâcha longuement, l'air satisfait, avant de recracher une pelote de fibres.

— Quel sacrilège ? voulus-je savoir.

— Ça, je l'ignore.

Il prépara d'autres racines et nous les offrit.

— On dirait plutôt de grands singes, remarqua Abû Uthman, pensif, avant de grimacer à la première bouchée de son déjeuner.

Les hommes de la forêt, appelés *orang hutan* dans la langue de Bapa, devinrent dès lors un de nos sujets favoris de conversation et la préoccupation première du Basriote, qui rédigerait à n'en pas douter de fameuses pages sur les habitants de la jungle de Saborma. Il levait la tête vers les cimes au moindre craquement de branche, au plus léger froissement de feuilles. Ils étaient partout. J'ignore s'il s'agissait de bêtes ou d'hommes, cependant la jungle était incontestablement leur royaume.



Sur l'autre versant des montagnes, les torrents qui couraient entre les arbres en direction du levant nous menèrent à une rivière. Là, nous confectionnâmes un radeau rudimentaire qui accéléra notre progression vers la vaste plaine orientale de l'île, jusqu'à une grande et merveilleuse cité bâtie au point de rencontre de plusieurs affluents.

À Sriwijaya, les souks se déroulaient le long des rives, sur des quais de bois, ou sur des boutiques flottant au fil de l'eau. Nous fûmes bientôt cernés d'embarcations chargées de fruits, de volailles ou de poissons. Sur la terre ferme, des maisons de bois bâties sur pilotis poussaient au sein d'une nature incomparablement plus luxuriante que la proche campagne de Bagdad. Je vis d'énormes édifices en pierre, ornés de guirlandes colorées et surmontés de dômes en forme d'œuf, qui n'étaient pas des mosquées mais des stûpas. Bapa m'expliqua qu'on ne pouvait y pénétrer car des reliques étaient scellées à l'intérieur. À Sriwijaya, aucun minaret ne s'élançait vers le ciel.

Sur le chemin menant au palais, on nous prit pour des vagabonds. Mais en présence des fonctionnaires royaux, qui le reconnurent aussitôt, le nom

de Bapa s'avéra un sauf-conduit des plus efficaces. C'est ainsi que nous pûmes accéder à la salle d'audience.

— D'ordinaire, nous confia le cuisinier, les voyageurs ne sont autorisés à rencontrer le roi qu'au bout de trois jours, lorsqu'ils se sont remis des fatigues de leur périple et qu'ils ont l'esprit suffisamment clair. Mais je crois que nous n'aurons pas à attendre si longtemps.

Or, voici que des cris retentirent au loin, à l'intérieur du palais. La nouvelle du retour de Bapa se propageait et déclenchait sur son passage d'invraisemblables scènes d'allégresse.

Le roi de Sriwijaya accourut en se pinçant les joues. C'était un homme jeune, de petite taille, au visage rond, le crâne rasé, vêtu d'un long pagne de soie et d'une tunique d'un bleu étincelant. À la vue de son cuisinier, il se figea au seuil de la salle. Je crus qu'il allait défaillir. Il sembla cependant maîtriser ses émotions. Marchant à notre rencontre, il tendit une main tremblante en direction de Bapa.

— C'est bien toi ! Béni soit ce jour où tu me reviens.

Alors ses jambes ployèrent comme sous le poids d'une charge insupportable et il fondit en larmes aux pieds de son cuisinier.

Les effusions cessèrent brusquement lorsque, se relevant pour embrasser son ami retrouvé, le monarque croisa le regard exorbité du Basriote. Sous l'effet de la stupeur, il resta bouche bée.

— Laissez-moi vous présenter Sindbad et Abû Uthman, Majesté. Ces hommes m'ont tiré des griffes d'une tribu de cannibales qui a dévoré toute ma suite, jusqu'à mon pauvre Pantoun.

Le roi s'inclina devant nous, les mains jointes.

— Je vous serai éternellement reconnaissant de ce que vous avez fait.

Puis, se tournant vers un de ses ministres, il commanda qu'on envoie aussitôt une armée pour châtier les sauvages qui avaient failli manger un homme aussi parfait que son cuisinier. Après quoi le souverain se retira.

Pour la première fois depuis longtemps, nous fûmes séparés de Bapa, lequel promit cependant de nous retrouver avant la fin du jour. On nous conduisit alors dans un jardin du palais où se dressait une maison en bois. Entre ses murs, d'épais tapis recouvraient le plancher. Des lits en bambou, garnis de couvertures légères et de coussins, invitaient à un repos enchanteur. Une fois débarrassés de la crasse accumulée par chaque pore de notre peau et passés entre les mains expertes d'un barbier, nous reçûmes des

vêtements neufs, un pagne de coton et de soie, une casaque de laine et un turban.

— Je me sens revivre, se réjouit Abû Uthman.

Un peu plus tard, notre cher Bapa, que des soins identiques aux nôtres avaient métamorphosé en un véritable prince, nous apporta lui-même de délicates pâtisseries qu'il avait préparées à notre intention. Comme promis, il nous fit aussi goûter la boisson préparée avec des feuilles de *cha*.

— C'est inhabituel, constata le Basriote. Peut-être qu'avec de la confiture de rose...

— Ou du sucre, proposai-je.

Du miel nous fut aussitôt apporté, qui me rendit agréable cette boisson, certes désaltérante, mais relativement insipide.

L'hospitalité dont on nous régalaient était enviable et je l'appréciais à sa juste valeur, mais Bapa dut lire de l'impatience dans mon regard car il me dit :

— Si tu le souhaites, je suggérerai au roi d'user de son pouvoir pour te conduire à Serendib dans les plus brefs délais.

De nombreux jours s'étaient en effet écoulés depuis mon départ de Bagdad, pas moins de quinze suivant mon décompte, et certainement plus en réalité. Le temps s'égrenait sans trêve et chacune de mes prières réclamait désormais un sursis pour la princesse.

Le soir, nous fûmes invités à dîner en compagnie du roi. Assis à sa droite, Bapa fit honneur aux plats dont il avait lui-même dirigé la confection. On nous servit des mets inconnus, et ceux que nous connaissions étaient accommodés de façon inédite. Parmi les fruits, je fus surpris de reconnaître ceux au parfum de rose, à la chair si délicate, cueillis sur le dos du Zaratan. J'appris qu'on les appelait jamboses. Je dus ensuite raconter mes aventures devant les convives, les ministres et les secrétaires, les chambellans et les commandants. Mon récit achevé, le cuisinier se pencha vers son maître et lui glissa des mots à l'oreille. L'ayant écouté avec attention, le souverain s'adressa à moi.

— Sans toi et ton ami, l'irremplaçable Bapa ne me serait jamais revenu. Aussi, pour preuve de ma gratitude et afin d'exaucer ton désir le plus cher, je mets à ta disposition un navire, le plus rapide de ma flotte. Il partira dès que les vents seront favorables.

— Ô Majesté, répondis-je, votre générosité est grande. Allah vous bénisse ! Mais le temps m'est compté et je ne puis attendre le renversement de la mousson. Si je ne suis pas sur l'île aux Rubis avant quelques jours, le roi perdra sa fille.

Une telle perspective sembla émouvoir notre hôte, qui interrogea du regard ses plus proches invités.

— Seul un moyen magique peut te transporter aussi vite à Serendib. Il n'y a, hélas ! personne dans mon palais qui dispose d'un tel pouvoir. Mais notre île est grande et je ne puis manquer de satisfaire à ta demande, sans quoi mon pouvoir ne serait qu'un vain mot. Demain, à la première heure, je réunirai les hommes les plus sages de Sriwijaya afin qu'ils étudient la question.



Le lendemain, dans la maison de bois, j'attendis le résultat de cette séance avec impatience tout en craignant qu'elle ne fût aussi inefficace que celle qui s'était tenue dans la demeure de Sindbad, peu de temps avant mon départ. Il pleuvait fort sur le jardin. Abû Uthman s'était fait apporter du papier, de l'encre et un calame afin de consigner ses plus récentes observations. Il me fit part de sa volonté de demeurer sur l'île d'Or jusqu'à la mousson d'hiver. Après quoi il s'embarquerait pour l'Inde où il ne doutait pas de trouver un bateau en partance pour Basra.

Bapa vint me prévenir des conclusions de la séance : il arborait la mine rayonnante du porteur de bonnes nouvelles.

— Les sages interrogés par mon maître n'ont pas trouvé le moyen escompté, mais l'un d'eux connaît un saint homme susceptible de nous venir en aide. Il s'agit d'un ermite, installé dans la jungle, qu'on dit capable de grands miracles. Je veux bien te conduire à lui.

Le monarque mit à notre disposition une monture ainsi qu'une importante escorte de gardes du palais, destinée autant à ma sécurité qu'à celle du cuisinier. Lorsqu'il apprit que nous voyagerions à dos d'éléphant, Abû Uthman insista pour nous accompagner.

— Je souhaite vérifier les dires d'un de mes amis, ainsi que tout ce que j'ai lu sur le compte de ces étonnants quadrupèdes.

Durant le trajet, il pria le cuisinier royal de traduire ses questions et les réponses consenties par le conducteur de l'énorme bête. Ainsi, lorsque nous arrivâmes en vue de l'ermitage, au pied d'une colline située dans une forêt jalonnée d'effigies de bois qui semblaient nous épier, la trompe des éléphants et leur dressage ne gardaient plus aucun secret pour nous. Bapa dut interrompre mon compagnon, qui avait commencé à comparer les mérites respectifs du chameau et de l'éléphant.

— Il vit là-haut ! dit-il en désignant le sommet d'un monticule couvert d'une végétation épaisse où des passages répétés avaient ouvert une voie.

L'éléphant s'immobilisa dans une clairière jonchée d'ordures abandonnées par les pèlerins et plia les pattes antérieures pour nous laisser descendre à terre.

Au moment de m'engager dans le chemin, j'interrogeai Bapa.

— Comment crois-tu qu'il me viendra en aide ?

— On raconte qu'il est apparu sans laisser de traces, comme s'il était tombé du ciel. Selon les sages, il existe des hommes capables de franchir de grandes distances en un instant, comme si l'espace n'était plus rien pour eux.

De tels mots ne pouvaient que conforter mon espoir.

— Si ce qu'on dit est vrai, alors le Très-Haut a guidé cet homme jusqu'ici afin qu'il me permette de terminer mon voyage.

Cependant, Bapa me mit en garde.

— Il fait des miracles mais, parmi ceux qui l'ont côtoyé, d'aucuns lui prêtent un unique défaut.

— Lequel ? demanda Abû Uthman, qui semblait autant intéressé que moi.

— Il a fort mauvais caractère et c'est même, à en croire ceux qui ont recueilli ses rares paroles, ce qui l'a amené dans cette île, loin de son Inde natale.

Tout en haut du promontoire, nous le découvrîmes sous un toit de feuilles, sagement installé sur une roche plate. Ses jambes étaient croisées dans une posture insolite, de telle sorte que ses talons reposaient sur ses cuisses. Son corps entièrement enduit de cendres me rappela aussitôt les hommes gris. Mais la mine du saint homme était moins rébarbative. Vêtu d'un pagne, la barbe et les cheveux hirsutes, il demeurait immobile et silencieux, le dos droit, les yeux clos. Devant lui s'étaient les nombreuses

offrandes des pèlerins venus s'attirer ses bonnes grâces. Bapa me donna celles qu'il avait préparées, des boules de riz fourrées au miel ainsi que des fruits confits dans du lait de coco et du sucre de canne. Obéissant aux instructions du cuisinier, j'allai les déposer au pied du sage, avant de reculer.

Nous attendîmes en silence. Pendant la courte ascension de la colline, Bapa nous avait conseillé de ne pas solliciter le saint homme, pour ne pas risquer de le contrarier. Il n'était apparemment pas rare que ses visiteurs repartent sans la moindre bénédiction. Depuis notre arrivée, le sage n'avait pas bougé. Les mains sur les genoux, paumes tournées vers le ciel, il conservait son étrange posture assise, laquelle me paraissait inconfortable. De merveilleux parfums s'exhalaient des pâtisseries. Tandis que l'eau me venait à la bouche, le sage demeurait impassible. Un tel contrôle de soi me parut extraordinaire.

Or, voici qu'un singe de la taille d'un petit chien, au pelage rougeâtre, sorti d'on ne sait où, sautilla en direction des plats que je venais de déposer. Sa patte se tendit vers le contenu de l'un d'eux. À peine ses doigts effleurèrent-ils une boule de riz qu'une main s'interposa. Les yeux du sage s'étaient ouverts. Sa bouche déversa sur la malheureuse bête un chapelet de mots, sur un ton qui ne laissait aucun doute quant à leur nature injurieuse. Les protestations du singe n'y firent rien. Il eut beau lancer des cris aigus et montrer les crocs, comme s'il espérait impressionner le sage, l'animal fut chassé sans ménagement. Alors, le saint homme s'intéressa aux gâteaux.

Il en prit un et le porta à sa bouche.

— Que me veux-tu ?

Il avait prononcé ces mots tout en mastiquant une bouchée de riz fourrée au miel. Je ne dis rien, pensant que Bapa allait prendre la parole, mais ce ne fut pas le cas. Était-ce à moi de parler ?

— Si tu le ne fais pas, cela peut durer encore longtemps.

La bouche pleine, le sage ramassa une poignée de fruits confits et m'observa d'un regard sévère.

— Je suis venu vous demander une faveur !

— Les mots sont inutiles, me révéla-t-il. Je n'entends rien à ta langue mais je vois tes pensées et je peux te montrer les miennes.

La situation me parut insolite mais, en me tournant vers mes compagnons, je dus admettre qu'ils n'avaient pas perçu les paroles de

l'ermite.

— Vous m'entendez lorsque je parle ainsi ? pensai-je.

— On ne peut mieux, confirma le sage, occupé à engloutir une deuxième boule.

— Alors dites-moi ce que je dois faire ! l'implorai-je, en mon for intérieur.

Je n'avais qu'une intention : le mettre dans les meilleures dispositions à mon égard.

— Commence donc par demander à ton ami aux yeux exorbités d'aller attendre en bas ! Sa façon de me regarder m'indispose. Il est vraiment très laid.

Pour ne pas froisser Abû Uthman, je priai mes deux compagnons de me laisser seul avec l'ermite. Ils se plièrent à ma volonté sans trop de mal mais, sur le visage du cuisinier, je lus une ultime mise en garde.

Le singe en profita pour revenir à l'attaque et parvint, cette fois, à dérober un fruit. Il alla ensuite se percher sur l'abri de feuilles, hors de portée de l'ermite, afin d'y savourer son butin.

— Je voudrais me rendre sur l'île de Serendib, annonçai-je sans prononcer un mot.

— Je le sais.

— Le plus rapidement possible.

— Ton exigence est singulière mais pas insurmontable. À ma connaissance, il existe au moins deux moyens d'y parvenir.

C'était plus qu'il ne m'en fallait. Mon cœur bondit de joie.

— Indique-moi seulement le plus rapide ! pressai-je le saint homme.

Il goba un fruit confit.

— Je vois que ton périple a débuté sur le dos d'un aigle géant et qu'il s'est poursuivi sur celui d'une baleine. Que dirais-tu de l'achever sur l'échine d'un dragon ?

N'importe quelle solution m'aurait comblé mais, de toutes les créatures croisées jusqu'à présent, le dragon était certainement la plus fabuleuse. Quand Abû Uthman l'apprendrait, nul doute qu'il changerait ses plans afin de m'accompagner.

— Où se trouve ce dragon ? demandai-je.

L'ermite tendit le bras dans la direction du levant.

— Il y a par-delà la mer une île plus grande que l'île d'Or, nommée Kalimantan. Au nord de cette île se dresse une montagne au sommet de laquelle dort Akinabalu, le gardien de la perle.

— Est-ce le dragon ?

— C'est lui.

— Comment le convaincrai-je de me porter jusqu'à l'île aux Rubis ? m'impatientai-je.

— Généralement, c'est la convoitise qui attire les aventuriers jusqu'à lui. Dans ce cas, le dragon est sans pitié. Mais si tu te présentes pour demander de l'aide, il acceptera peut-être.

— Peut-être, dis-tu !

Sous l'effet de la contrariété, les mots avaient franchi le seuil de ma bouche. Le singe sursauta.

— À ta place, je n'hésiterais pas un instant à tenter ma chance. S'il accepte, en moins d'une journée le dragon peut te déposer en n'importe quel point de la terre.

— Et s'il refuse ?

Le plat contenant les boules de riz était vide. Dans l'autre, il ne restait qu'un morceau de fruit confit au lait de coco. Le saint homme tendit la main pour s'en saisir mais le singe fut plus prompt. Le sage vomit alors un flot de paroles irritées auxquelles le voleur répondit en souriant de tous ses crocs. Je craignis que cet incident ne mette un terme à notre entrevue mais, après une longue et profonde respiration, l'ermite me demanda :

— Que disais-tu ?

— Si le dragon n'est pas serviable, rappelai-je.

— Ces créatures sont cupides. C'est pour cela qu'on leur donne des trésors à garder. Offre-lui un présent. Les dragons apprécient ce qui brille. Une pierre précieuse fera l'affaire.

Il me suffirait d'en demander une au roi de Sriwijaya. Un aspect du problème ne cessait cependant de m'inquiéter.

— Combien de temps cela me prendra-t-il pour gagner son repaire ?

— Les vents sont favorables. Le navire promis par le roi de Sriwijaya fera la traversée en deux à trois semaines. Quelques jours seront nécessaires pour atteindre et gravir la montagne. Dans moins d'un mois, tu seras auprès de la princesse.

Quelle ne fut pas ma déception ! À quoi bon traverser les mers en un battement d'ailes s'il fallait tout ce temps pour gagner l'aire d'envol ? Je me souvins alors que l'ermite avait parlé d'au moins deux moyens.

— L'autre façon est-elle plus rapide ? lui demandai-je.

Il fut question de ses *siddhis*, ses pouvoirs acquis grâce à la pratique quotidienne d'exercices spirituels. L'un d'eux, nommé *garima*, lui permettait de se transporter instantanément en n'importe quel point du monde.

— C'est de cette manière que vous êtes arrivé en ce lieu, compris-je.

— En effet. Autrefois, je vivais en Inde, où je me suis incarné. Un jour, un prince prétentieux a voulu devenir mon disciple. Après avoir refusé, j'ai quitté mon ermitage mais l'importun m'a retrouvé. Plusieurs fois j'ai dû déplacer ma retraite ; à chaque fois, il m'a retrouvé, comme s'il possédait un don pour cela. Alors j'ai fini par user de mon pouvoir pour me transporter le plus loin possible.

Hélas ! ce pouvoir ne me servirait à rien car je ne le possédais pas moi-même. Comme je lui posai la question, le saint homme répondit qu'il me faudrait de longues années, voire des décennies pour l'obtenir, s'il me l'enseignait. Mon désespoir fut à son comble. Certes, il n'avait pas menti, des moyens existaient pour rejoindre promptement Serendib mais aucun ne m'était accessible. Près de céder à la colère, je soupçonnai quelque imposture. L'ermite était-il aussi puissant qu'il le prétendait ? J'en doutais à présent.

Je m'apprêtais à rejoindre mes compagnons au bas de la colline lorsque j'aperçus les petits yeux pleins de compassion du singe, qui m'observait. Il semblait peiné de me voir affligé.

— Est-ce ton animal de compagnie ? questionnai-je.

L'ermite soupira gravement.

— Il m'accompagne depuis des années. Mais c'est une compagnie subie et fort peu agréable. Cet animal appartenait au prince qui me poursuivait longtemps. Quand je pus enfin me réjouir d'avoir semé son maître, je découvris que le singe s'était accroché à moi.

Au début, le saint homme avait essayé de le chasser, en vain. Alors il avait à nouveau fait usage de son pouvoir de déplacement, à plusieurs reprises. Mais chaque fois, sautant sur son dos au bon moment, le singe avait été transporté avec lui. L'ermite avait ensuite résolu de capturer le

gêneur pour le placer dans une cage et le laisser sur place, mais l'ingénieuse créature avait déjoué tous les stratagèmes imaginés. La seule fois où il était parvenu à s'en saisir, cela avait été au prix d'une morsure féroce.

Cette histoire me fit sourire.

— Il vous aime beaucoup, me moquai-je.

— Je n'hésiterai pas une seconde à m'en débarrasser, affirma le saint homme d'un air maussade.

À cet instant, mon esprit fut illuminé et je compris que le singe, qui ne possédait sûrement pas la merveilleuse faculté de se déplacer de la sorte, avait profité du pouvoir du saint homme. Or, ce que l'animal avait fait, je devais pouvoir le rééditer. Les yeux de l'ermite, qui venait de lire mes pensées, s'éclairèrent. Voici le marché qu'il me proposa :

— Je ne suis pas homme à accepter qu'on use de moi comme d'un moyen de transport et c'est pour cette raison que je n'ai pas proposé de te véhiculer. Mais, une fois n'est pas coutume, et si cela peut me débarrasser à jamais de cette plaie, je le ferai avec grand plaisir. Je te transporte donc jusqu'à l'île aux Rubis, comme tu le désires et, une fois là-bas, tu te saisis de la bestiole le temps que je reparte.

Nous conclûmes l'affaire sous le regard innocent de la bête. J'allai ensuite faire mes adieux à Bapa et donnai rendez-vous à Abû Uthman à Bagdad, à la grâce d'Allah.

De retour au sommet de la colline, je passai les bras autour du cou et les jambes autour de la taille du saint homme. Alors, sans quitter la position qu'il avait conservée depuis mon arrivée, il entra en méditation. L'attitude du petit singe montra qu'il sentait ce qui se tramait.

Soudain, je le vis bondir sur ma tête. Au même moment, ma vision se brouilla et une sorte de vertige me prit. Ce malaise fut heureusement de courte durée. Lorsque le paysage redevint net, ce n'était plus le même. La colline avait disparu et la jungle avec elle. Nous nous trouvions au creux d'une vallée, au bord d'un fleuve. Je saisis le singe à pleines mains, comme convenu, et le serrai contre moi tout en m'écartant du sage.

— Il te suffira de suivre le fleuve jusqu'à la mer pour gagner la ville où réside le roi de Serendib. Tu la découvriras à une heure de marche à peine.

Lorsqu'il s'évanouit dans l'air, comme s'il n'avait été qu'un rêve, je m'attendais à quelque réticence de la part du singe. En réalité, ce dernier ne me mordit pas et demeura sagement blotti contre moi.

CHAPITRE 10

Sur le chemin de la cité royale, l'attitude de mon nouveau compagnon m'étonna : ce n'était plus l'animal turbulent qui avait tant agacé l'ermite. Il trottnait devant moi, fidèle comme une ombre. Quand je parlais, il dressait les oreilles et tournait la tête pour prêter attention à mes dires. Son regard brillait d'intelligence. Sa présence m'était aussi précieuse et agréable que celle d'Abû Uthman. Qu'une bête remplaçât à mes côtés un savant passionné par les animaux ne manquait d'ailleurs pas de drôlerie ! Cette boule de poils rougeâtres n'était guère bavarde mais elle me communiquait sa sérénité.

Comme le saint homme me l'avait indiqué, la ville se dressait à l'embouchure du fleuve. À la vue de ses faubourgs et de ses jardins, une immense satisfaction m'envahit. Le premier voyage de ma vie touchait à son but. Il m'avait été donné de voir bien des merveilles mais j'avais aussi couru de grands dangers. Dans les airs, sur la mer et sur terre, nombre de péripéties s'étaient succédé, qu'Allah l'Omnipotent m'avait accordé de surmonter. Une ombre cependant atténuait mon allégresse : la mort d'Hindbad. Au moment d'entrer dans la capitale de Serendib, une part de moi pleurait l'ami disparu.

Ma tristesse ne dura pas. Privé de repères, je m'égarai dans un dédale de rues populeuses. Si à l'aise dans les quartiers de Bagdad, je me trouvais bien démuni au milieu de cette ville inconnue. Le sauf-conduit signé par le roi m'aurait été fort utile en cet instant. Je maudis le pirate qui me l'avait arraché des mains avant de le détruire. Le singe dut éprouver ma détresse car il grimpa prestement sur mon épaule et me caressa la joue de ses doigts minuscules. Autour de nous, les regards se faisaient insistants, témoignant de la curiosité teintée de méfiance et parfois d'une inexplicable hostilité. Un gamin m'interpella dans une langue inconnue, sans que je puisse déterminer s'il m'insultait ou me souhaitait la bienvenue.

— Saurais-tu m'aider ? lui lançai-je.

Il ouvrit de grands yeux puis s'adressa en riant à un autre garçon.

J'interrogeai plusieurs passants, sans succès. Personne ne semblait me comprendre. Alors je m'agenouillai pour tracer dans la poussière du sol un croissant de lune et une étoile, sous lesquels j'inscrivis le saint nom du Coran, dans l'espoir que quelqu'un les reconnaîtrait et me guiderait jusqu'à un de mes frères croyants, s'il s'en trouvait dans cette ville. Mais mon geste ne suscita guère d'intérêt, sinon celui du cercle de garnements qui s'était formé autour de moi. L'un d'eux désigna le ciel d'un air amusé.

Dépité, je repris mon errance. Une bande moqueuse m'escorta un long moment. Le singe tenta bien de la disperser en poussant des cris aigus, mais avec pour seule conséquence d'alimenter l'hilarité. Grâce à Dieu, mes pas incertains me ramenèrent au fleuve. Je le longeai jusqu'au port où mouillaient des dizaines de navires. Plusieurs étaient des boutres grées de voiles triangulaires mais les signes peints sur leur coque de teck ou les appels lancés depuis leur bord s'avéraient incompréhensibles. Sur l'un d'eux cependant, j'entendis invoquer le nom du Très-Haut.

La voile rouge était affalée, la drisse pendait mollement contre le mât, négligée par l'équipage, qu'une autre manœuvre accaparait, aussi délicate qu'inhabituelle : un groupe de gabiers se démenait autour d'un cheval noir comme la suie, aussi beau et finement découpé que les concurrents des courses à l'hippodrome de Bagdad. Sans doute une bête en provenance d'Oman, vouée à l'échange contre des saphirs, de l'ivoire ou de la cannelle. Deux marins tiraient sur la bride de l'animal récalcitrant pour le faire descendre à terre ; trois autres l'empêchaient de reculer à l'aide d'une sorte de bouclier de planches mal ajustées. Cette protection se révéla des plus utiles quand, soudain, le cheval décocha un coup de sabot. Le craquement d'une pièce de bois, brisée net, provoqua une bordée de jurons. Il y eut heureusement plus de peur que de mal.

Je profitai de l'occasion.

— Avez-vous besoin d'aide ?

— Fiche le camp ! cria un des gabiers.

— Hors du passage ! s'énerva un autre, accompagnant ses paroles d'un mouvement explicite du bras.

Je reculai, quelque peu refroidi par cet accueil inattendu.

— Mieux vaut éviter de les importuner, conseilla une voix dans mon dos.

Je tournai vivement la tête. Au milieu des plaques de sel entassées sur le quai, se tenait un homme au teint cuivré, à la peau grêlée, tout vêtu de noir à la façon des dignitaires au service du calife. Guère plus grand que moi, il dégageait cependant un air d'autorité.

— J'ai connu des marins plus commodes ! fis-je, en le saluant joyeusement.

L'inconnu s'inclina et me rendit mon sourire.

— Le voyage a été long et pénible, l'animal est nerveux.

— Ce navire vous appartient-il ?

— Seulement une partie de son chargement. J'ai fait venir ce splendide étalon destiné aux écuries royales.

Il adressa un signe à un des marins, lequel répondit d'un hochement de la tête.

— Les écuries royales ! m'exclamai-je. Alors vous devez connaître des fonctionnaires de la cour...

— Il n'est pas rare, en effet, que je traite des affaires avec l'entourage de Sa Majesté le roi de Serendib, confirma-t-il.

Nul doute que cet homme m'était envoyé par la Providence. J'eus du mal à modérer mon enthousiasme.

— Je dois voir le roi, fis-je, plein d'espoir. Pour cette raison, il me faudrait une personne de confiance, qui me servirait de guide et d'interprète.

L'homme en noir se caressa le menton d'un air songeur.

— Hélas ! le roi n'est guère accessible ces temps-ci... À cause de l'infortune de sa fille, la princesse Ayushmati.

— Est-elle toujours vivante ? m'inquiétai-je.

— Grâce à Dieu ! Mais le mal empire et aucun médecin n'y peut rien. Une issue fatale paraît imminente.

Un hennissement ponctua les paroles préoccupantes du marchand : l'étalon avait rejoint la terre ferme, qu'il martelait de ses sabots.

— Je dois lui parler, c'est important.

Une lueur de malice s'alluma dans les yeux de mon interlocuteur.

— J'ai rendez-vous cet après-midi au palais, pour empocher le paiement de la vente du cheval. Les arcanes administratifs n'ont guère de secrets pour moi ; je crois pouvoir t'obtenir une audience, au moins avec l'intendant.

D'ici-là, accepte mon hospitalité ! Viens te rafraîchir dans ma maison. Nous déjeunerons ensemble.

Je lui baisai la main, en témoignage de gratitude.

Mon hôte se nommait Bilâl. Marchand originaire d'Égypte, il vivait depuis de nombreuses années à Serendib. Sa demeure, située non loin de la résidence du souverain, était un palais, petit mais somptueux, bâti de pierre blanche et ceint d'un magnifique jardin. Nous y fûmes reçus par une jeune fille au visage voilé, qui voulut me débarrasser du paquet contenant le tapis guérisseur.

— Tu peux lui confier tes effets, abonda Bilâl. Je réponds de sa probité.

— Je préfère les conserver.

— Comme tu voudras.

Pendant le repas, servi par la domestique, mon hôte reparla de l'audience qu'il espérait obtenir pour moi.

— Cela peut prendre des jours, m'avertit-il. J'ai mes entrées à la cour, il est vrai, mais comme je te l'ai dit, le sort de la belle Ayushmati rend les choses moins prévisibles. Ah ! si tu étais porteur d'un remède, tout serait différent.

Pouvais-je lui faire confiance ? La récente fourberie de Dourha m'incitait à la plus grande prudence envers les inconnus, aussi honnêtes et généreux eussent-ils l'air. Cependant, à patienter encore plusieurs jours, ma requête risquait d'aboutir trop tard.

— C'est justement ce qui m'amène ici ! confessai-je après une longue hésitation.

Les traits de mon hôte, qui s'était assombris à l'évocation du sort de la princesse, s'illuminèrent.

— Si tu dis vrai, Sindbad, avant demain soir, tu seras devant le roi. Et si ton remède produit ce que tous les médecins et sorciers ont tenté en vain jusqu'à ce jour, ta fortune est assurée.

— Peu m'importent les richesses, me défendis-je.

En vérité, je n'aspirais plus désormais qu'à honorer la confiance du vieux Sindbad et, ce faisant, lui prouver que j'étais le digne successeur de ses exploits.

— Je me rends de ce pas au palais, m'annonça Bilâl après le repas. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. Tiens-toi prêt !

Dès que je fus seul, il me plut d'aller visiter le jardin. La pluie lustrait les frondaisons. Pour la première fois depuis de longs jours, mon esprit se reposait. Enfin je n'avais plus à m'inquiéter de rallier à temps l'île aux Rubis, puisque mes pieds foulaient cette terre espérée. Bientôt je serais reçu par son roi, aussi sûrement que je parcourais les allées couvertes de sable fin qui serpentaient entre les parterres et les bosquets de la propriété de Bilâl. Jamais le chant des oiseaux, les parfums et les couleurs des fleurs, la tiédeur de l'ondée qui arrosait le palais ne m'avaient paru plus admirables. C'était comme si le parc, anticipant mon succès, composait un poème en mon honneur. Le singe trottnait à mes côtés, tout aussi absorbé que moi par tant de beauté.

Au fond de ce paradis en miniature, nous découvrîmes un enclos protégé par un haut mur percé d'une porte. Celle-ci était verrouillée. Un interstice entre deux planches disjointes laissait deviner un verger que j'aurais eu plaisir à explorer, mais cette partie de la demeure de Bilâl était sans doute réservée à son seul maître. Levant les yeux vers le palais, j'aperçus brièvement sur un balcon une fine silhouette blanche qui se déroba aussitôt. Depuis combien de temps la servante m'observait-elle ? Poussé par le désir soudain de la voir, de lui parler, je quittai la douceur du jardin. D'un bond souple, le singe prit place sur mon épaule.

Bilâl m'ayant invité à me considérer comme chez moi, je n'éprouvai aucune gêne à explorer les salles et les couloirs, à la recherche de la jeune femme. À plusieurs reprises, il me sembla distinguer une course précipitée sur le pavement, comme si on s'enfuyait à mon approche. Que craignait-elle ? Était-elle à ce point timide ?

— N'aie pas peur ! tentai-je en vain de la rassurer.

Le jeu dura encore un moment avant de me lasser. Songeant à regagner la salle de réception, j'empruntai alors un couloir au fond duquel une porte close m'obligea à rebrousser chemin : elle devait interdire l'accès aux appartements du maître des lieux. Cependant, cette nouvelle irruption du secret devant mes pas me donna à réfléchir. Certains détails que j'avais négligés jusque-là m'intriguèrent soudain. Averti que j'apportais un remède pour la princesse, le marchand n'aurait-il pas dû me conduire aussitôt au palais royal ? Avait-il deviné la nature dudit remède ? Se pouvait-il qu'il envisageât de s'en emparer, à l'instar de Dourha le Noir, afin d'en tirer un

profit personnel ? Avait-il chargé sa domestique voilée de m'espionner ? Attendait-il la nuit pour commettre son forfait ?

La méfiance s'installa dans mon âme et, bientôt, je décidai de prendre quelques précautions, pour me prémunir des mauvaises intentions. De retour dans le jardin, au milieu d'une cour pavée dissimulée des regards indiscrets par d'épais buissons, je repérai une dalle de marbre sous laquelle je fis un trou assez profond pour enfouir le tapis. Puis, une fois le carré remis en place, j'allai attendre mon hôte dans la salle de réception.

Il ne rentra qu'au crépuscule.

— Réjouis-toi, Sindbad ! annonça-t-il gaiement. Le roi te recevra demain, à la première heure.

Cette perspective plaidait en sa faveur et aurait dû lever complètement mes soupçons. Mais, s'avisant de l'absence du paquet, Bilâl parut soudain troublé.

— Je l'ai placé en lieu sûr, répondis-je comme il me questionnait.

— Tes biens ne courent aucun risque sous mon toit, s'offusqua-t-il avant de détourner la conversation. Au fait ! Ce soir, j'organise un dîner en ton honneur.

Il avait convié des personnes de qualité, au nombre desquelles, hélas ! aucune n'était instruite de la langue du Prophète. Je résolus de demeurer sur mes gardes, craignant qu'il ne profite du repas pour me droguer.



Tard dans la nuit, le palais résonna de musique et de rires. Les invités furent régalez d'une cuisine raffinée, digne de celle du cuisinier Bapa. Prudent, je ne touchai à aucun des plats. Mon compagnon, le petit singe, ne fit pas autant de manières, qui se gobergea sans retenue de fruits et de pâtisseries. Entre chaque mets, des jeunes femmes aux pommettes fardées de pâte de santal se glissaient au milieu des convives pour exécuter des danses étonnantes, rythmées par les cliquetis de leurs bracelets de cheville, les battements de tambourins et les notes d'une flûte. Leurs mouvements, alliant la grâce et une impressionnante vigueur, ainsi que la fixité de leur regard, rappelaient les manières des serpents exhibés par les charmeurs.

— Si tu ne manges pas, m'enjoignit Bilâl, porte au moins une coupe à tes lèvres, à la santé d'Ayushmati.

Mais, suivant les conseils d'Abû Uthman, je me gardai du vin additionné de miel, d'épices et de fruits secs, qui me fut proposé, et me méfiai tout autant de la douceur des sirops.

Ce soir-là, la servante ne parut pas. Je la soupçonnai de fouiller discrètement le palais à la recherche du tapis. Privé des vertus réparatrices de la peau de serpent, l'esprit alourdi par la musique et le bourdonnement des conversations menées dans la langue indigène, je finis par m'assoupir. Je rêvai alors de la jeune absente. Elle avait revêtu le costume d'une danseuse. Me croyant endormi, elle se penchait sur moi, son visage dévoilé. À travers les fentes de mes paupières, je contemplai ses traits éclairés par la lune. Son souffle chaud caressait mes tempes. Quand ses lèvres entrouvertes effleurèrent les miennes, je feignis d'être plongé dans un profond sommeil, craignant de l'effaroucher, désireux de prolonger l'ivresse de l'instant. La douce pression de sa bouche s'interrompit. Ce fut tout. Elle se retira en silence, telle une brise soulevant un rideau de mousseline. Rouvrant les yeux, je la vis monter un escalier. Je me lançai aussitôt dans sa direction. Les marches menaient à l'extérieur, sur une terrasse où je cherchai vainement la fugitive. Or, m'appuyant au parapet, je crus l'apercevoir dans le jardin, au détour d'une allée, filant tel un fantôme, parmi les ombres, dans la pâle lumière nocturne. Courant à sa poursuite, je la retrouvai soudain, agenouillée au milieu de la cour cernée d'épais buissons. Sous mes yeux, elle souleva la dalle de marbre et fouilla le trou, dont elle retira le paquet que j'y avais dissimulé.

À mon réveil, je n'avais pas bougé de la salle de réception. Je reposais sur un sofa. Les convives s'étaient tous retirés. Au-dehors, l'aube blanchissait le firmament. Alerté par mon rêve, je me glissai discrètement dans la cour. Presque étonné et soulagé, je retrouvai le paquet à l'endroit exact où je l'avais enterré.

De retour à l'intérieur, je fis mes ablutions et priai. Bilâl parut quelque temps après, l'air enjoué.

— Tu t'es assoupi au milieu des réjouissances. J'ai pensé que les fatigues du voyage avaient eu raison de toi, aussi n'ai-je pas osé te réveiller. À présent, il faut se hâter car le roi de Serendib nous attend.

Je touchai le tapis accroché à mes épaules, comme pour m'assurer de sa réalité. Mes craintes s'avéraient infondées. Le marchand avait tenu parole. Nous franchîmes sans peine les portes du palais royal. Tandis qu'on nous conduisait vers la salle d'audience, je me dis que plus rien, désormais, ne m'empêcherait de mener à bien ma mission et je regrettai d'avoir suspecté si injustement Bilâl, dont la générosité à mon égard avait été sans faille.

Assis sur son trône, sous un parasol blanc, le roi me fit signe d'approcher. Il avait dû être autrefois un souverain accompli, ainsi qu'un guerrier plein d'adresse et de force. Mais de cet homme-là ne subsistait qu'un fantôme. Malgré les bonnes nouvelles que j'apportais, ses gestes et sa posture trahissaient une grande lassitude. Plus que l'âge, la peur de perdre sa fille chérie avait épuisé ses forces vitales.

Je me prosternai à ses pieds et attendis qu'il m'invitât à me relever.

— Quel est ton nom, mon garçon ?

— Sindbad, ô roi, répondis-je d'une voix forte.

Le monarque ne put réprimer un sursaut de surprise. Il se redressa légèrement et son regard se fit plus insistant.

— Tu portes le nom d'un homme qui fut autrefois mon ami... Es-tu son fils ?

La réponse m'échappa.

— En effet.

Pourquoi ce mensonge inutile ? Peut-être parce qu'au fond de moi, depuis que j'avais franchi le portail de la demeure de mon illustre bienfaiteur, je n'avais jamais voulu autre chose. À présent il était trop tard pour se rétracter. Dans son paradis, Hindbad me le pardonnerait et je savais que, dans l'île de Serendib, personne ne viendrait me contredire.

— Alors sois le bienvenu, Sindbad fils de Sindbad. Mais dis-moi, pourquoi n'as-tu pas utilisé le sauf-conduit que mon serviteur a dû remettre à ton père ?

Le roi se méfiait-il ?

— Hélas ! répondis-je, le précieux document m'a été volé. En revanche, voici le tapis guérisseur.

Un dignitaire s'avança pour recueillir le paquet. Il le défit et s'empressa de le transmettre à son maître. Le roi caressa les écailles d'une main tremblante, les yeux embués de larmes. De sa bouche s'exhala alors un profond soupir.

— Dans les temps anciens, raconta-t-il sur un ton plus assuré, un démon régnait sur cette île, qui était à l'époque le royaume des êtres de la nuit. Ce démon pouvait revêtir bien des formes, dont celle d'un cobra à plusieurs têtes. Il avait découvert l'entrée du monde souterrain des Nâgas et vaincu deux des huit rois serpents. De sous la terre, il avait exhumé quantité de secrets et des pouvoirs exorbitants. Il se prétendait capable de tuer la mort elle-même. Pourtant, un jour, il fut vaincu. Après la bataille, on trouva ce tapis dans son palais, confectionné avec la peau d'un roi nâga et capable de guérir tous les maux. La relique s'est transmise de génération en génération, jusqu'à ce que j'en hérite, en même temps que le trône. Je ne m'en suis séparé que lorsque j'ai voulu faire à Haroun al-Rachid, votre calife, un présent digne d'un monarque de sa grandeur. Je n'imaginais pas alors qu'il me faudrait le réclamer un jour. Par bonheur, tu as pu le ramener à temps, jeune Sindbad. Tu me raconteras de quelle manière plus tard. Pour le moment, je ne saurais faire attendre ma fille un instant de plus.

Et le roi se retira, entouré de ses ministres et conseillers.

— Dans peu de temps, la princesse Ayushmati sera sur pied, affirmai-je en me tournant vers Bilâl lorsque nous fûmes seuls.

— Parfait, répondit-il distraitement, tout en observant la sortie du monarque.

Nous fûmes invités à attendre son retour dans une salle somptueusement meublée, réservée à la réception des ambassadeurs. On nous traita avec les égards dus à des hôtes de marque. Nos volontés y furent exaucées sans délai. Les serviteurs nous adressaient même des sourires éclairés de reconnaissance, les mains jointes et la tête inclinée.

— La princesse n'est pas seulement belle et gracieuse, nous confia l'intendant du palais, qui parlait notre langue. Chacun l'apprécie, tant elle est douce, vertueuse et charitable. La crainte de sa mort a affecté tous les sujets du royaume. En la guérissant, vous gagnerez l'éternelle reconnaissance d'un père, mais aussi celle de tout un peuple.



Les heures s'égrenèrent. Or, le roi tardait à revenir et aucune nouvelle de la santé d'Ayushmati ne nous parvenait. Au début, j'attribuai ce délai à la

gravité du mal. Puis, l'attente finit par m'inquiéter, autant qu'elle déconcerta les domestiques, dont les regards s'alourdirent d'une muette incompréhension. Le doute se changea en alarme lorsque vint la nuit. On nous laissa seuls. Le silence tomba.

Quelque part dans le palais, une voix furieuse gronda. L'instant d'après, un piétinement et un cliquetis sinistre annoncèrent les gardes qui firent irruption dans la salle. Ils arboraient des mines sombres, empreintes de colère.

— Qu'y a-t-il ? m'alarmai-je, en proie au désarroi.

En guise de réponse, les épées jaillirent des fourreaux. Je me tournai alors vers Bilâl, qui m'adressa un sourire déplacé.

— Il n'y avait pas d'autre moyen, murmura-t-il.

À cet instant, je sus qu'il m'avait dupé. De quelle manière et pour quelle raison ? Je n'eus pas le temps d'y réfléchir. Le roi entra dans la salle, la face décomposée. Sous la menace des armes, on nous fit agenouiller.

— Majesté ! implorai-je, bien décidé à dénoncer la fourberie de Bilâl.

Le souverain me gifla avec toute la force de son ressentiment.

— Le tapis n'a produit aucun effet bénéfique, gémit-il, fou de douleur. Ma fille se meurt. Tu m'as abusé avec une habile contrefaçon.

Il tira l'épée qui pendait à son côté.

— Par Allah ! balbutiai-je.

La lame se tendit alors vers moi. Sa pointe de métal froid piqua mon front. Du sang perla sur l'aile de mon nez. Mon souffle s'affola tandis que mes membres se figeaient, comme l'eau saisie par un froid glacial. Je voulus me disculper mais seule une plainte inaudible s'échappa de mes lèvres. L'aigreur de ma sueur me monta aux narines. Je ne valais pas mieux qu'un bélier promis au sacrifice. En mon for intérieur, dans la tempête de mes émotions, j'implorai le Très-Miséricordieux.

L'arme s'éleva au-dessus de ma tête puis retomba. Je crus le moment de ma mort venu mais ce fut le plat de l'épée qui heurta mon crâne.

— Tu ne peux être le fils de mon vieil ami Sindbad ! rugit le roi.

Ses dents se serrèrent et son bras se souleva à nouveau.

Alors les mots trouvèrent le chemin de ma bouche et sortirent en se bousculant. Je fis en bafouillant le récit de mon aventure. Je racontai comment le tapis autrefois offert au calife nous avait été confié, à moi ainsi qu'à Hindbad, le fils adoptif du vieux Sindbad, comment nous avions

voyagé sur le dos d'un aigle géant en compagnie de Dourha le Noir, lequel avait tenté de voler la relique miraculeuse, en vain, et comment celle-ci avait fait plus d'une fois preuve de sa magie.

— Le tapis guérisseur a dû être échangé ! conclus-je en me tournant vers Bilâl.

À cet instant, celui-ci leva les bras au ciel ; des gémissements se répandirent de sa bouche comme l'eau d'une fontaine. La transformation était incroyable et si soudaine !

— Je suis innocent, Majesté ! geignit-il en se frappant la poitrine avec les poings. Pitié, ne me tuez pas ! J'ai eu tort de croire l'histoire de ce gamin. C'est un fou, assurément.

— Maudit menteur ! me révoltai-je. C'est toi qui as volé le tapis.

Le marchand se prit la tête à deux mains et pleurnicha bruyamment.

— Pourquoi m'accuser aussi injustement ?

Je voulus l'empoigner pour le rouer de coups, espérant forcer l'aveu de son crime, mais l'épée royale s'interposa.

— L'un de vous deux ment ! hurla le souverain. Qu'il confesse son mensonge et je renoncerai au châtiment qui vous attend.

— Voleur ! criai-je.

— Traître, sanglotait Bilâl.

— Vous êtes deux maudits fous ! s'emporta le roi.

Et nous fûmes conduits sans ménagement dans les sous-sols du palais. Tandis que Bilâl ne cessait de clamer son innocence, j'essayai de trouver un sens à cette nouvelle épreuve. Le Très-Haut ne pouvait m'avoir permis de rallier Serendib pour y mourir, exécuté sur ordre du père de celle que j'avais voulu sauver. Le roi marchait devant nous, le long d'un labyrinthe de couloirs obscurs. Quand enfin nous nous arrêtâmes, des torches s'allumèrent. Elles révélèrent alors une salle grossièrement taillée dans la roche. Des bas-reliefs représentant des scènes de guerre opposant des hommes, des singes, des ours et des démons ornaient un pan de mur au centre duquel se dressait une immense porte de fer. S'approchant d'elle, le monarque introduisit dans la serrure une clef qu'il conservait sous ses vêtements, attachée à une chaînette d'or.

Deux lourds battants s'écartèrent dans un effroyable grincement. Derrière se trouvait une autre porte, d'un métal brillant comme l'argent. Elle fut ouverte, tout aussi bruyamment, avec une seconde clef. Au-delà, un escalier

plongeait dans les entrailles de la terre, d'où remontait un vent tiède et moite, chargé de relents mystérieux et de sons inquiétants.

En cet instant, je ne craignais pas le châtement que je m'apprêtais à endurer. J'avais affronté tant d'épreuves jusque-là... Seule la pensée de l'échec m'accablait : car même si je devais jamais remonter de ces profondeurs, le tapis n'était plus en ma possession.

Obéissant au roi, les soldats nous poussèrent au bas des marches, au seuil d'un monde empli de ténèbres. Quand ils furent remontés, loin au-dessus de nous, j'entendis se refermer l'une après l'autre les deux énormes portes. Nous demeurâmes dans une obscurité aussi parfaite que celle où j'avais séjourné à l'intérieur du Zaratan.

CHAPITRE 11

À nouveau, j'étais prisonnier de ce noir d'encre qui ressemble tant au néant. Mais cette fois, les ténèbres ne se contentèrent pas de me recouvrir. De même que l'eau triomphe de l'homme qui se noie, elles forcèrent ma bouche et mes narines, puis s'immiscèrent par chaque pore de ma peau. Je découvris alors le pouvoir insidieux de l'obscurité. Une quantité infime de ce poison s'insinua jusqu'à mon âme, où elle sema le désespoir. Une autre s'accumula dans ma gorge et mes poumons, formant une pelote d'angoisse. Ma respiration s'accéléra. Mes jambes se dérochèrent, je m'effondrai. Mes larmes coulèrent aussi soudainement que des [oueds](#). Bientôt, de ma profonde affliction jaillit la colère. Mes poings serrés martelèrent le sol humide. Ma rage éclata dans le silence.

J'avais enduré tant d'adversité, sans jamais perdre confiance. Et voilà que le Destin me jouait un tour d'une indicible cruauté : après m'avoir éprouvé, malmené, il me refusait au dernier instant la récompense promise.

— Cela ne peut se terminer ainsi ! hurlai-je. Une chose aussi insensée ne peut être écrite dans le livre caché que nul ne connaît, hormis le Très-Haut.

— Pas si fort ! Tu vas alerter les Nâgas !

Tout à mes récriminations, j'en avais presque oublié le responsable de cette absurde et désespérante situation. La sérénité de Bilâl contrastait avec ma colère.

— Où es-tu ? Réponds ! le sommai-je, m'accrochant soudain à sa voix comme à une planche de salut.

Une lueur s'alluma alors, tout près de moi. Je crus revivre la même scène que dans ma maison, à Bagdad, juste avant mon départ pour Serendib. La pâle flamme suspendue dans la nuit souterraine éclairait un visage. Elle reposait dans la paume de Bilâl, comme produite par sa main.

Le marchand m'adressa un sourire.

— Je suis ici, pour le moment, répondit-il.

Recouvrant peu à peu mon sang-froid, je considérai sa face comme on le ferait d'une énigme. Avec la complicité de sa domestique, cet homme m'avait dérobé le tapis guérisseur. Poussé par la cupidité, il avait profité de la situation. C'était l'explication la plus logique. Cependant, la suite des événements échappait à ma compréhension. Pourquoi m'avoir accompagné devant le roi quand il aurait été si simple de me tuer ? Pourquoi avoir feint d'être la victime d'une tromperie qui nous avait menés, lui autant que moi, sous la terre, au seuil d'un lieu hanté par des créatures plus terribles que les djinns ? Son attitude était indéchiffrable.

J'obtins des réponses à mes questions de façon inattendue, sans qu'un mot fût prononcé. Au début, je crus à une illusion, à une méprise due à la fatigue. Mais lentement, le visage de Bilâl se transforma. Sa peau s'éclaircit, ses traits s'émacièrent, ses yeux se bridèrent et une barbiche s'étira en pointe sur son menton. À son oreille pendait à présent une fine plume jaune. Dourha ! Dourha le Noir ! L'astronome chinois se tenait devant moi. Cette révélation me causa un choc. Il n'était pas mort ! Et le Destin, en me conduisant, lui avait apporté le tapis sur un plateau.

— Tu as ce que tu voulais ! lui lançai-je, consterné.

— Pas encore ! sembla-t-il regretter.

La voix grave produite par sa bouche était bien celle de l'astronome. Je me souvins alors de la réponse qu'il avait faite à la mère d'Hindbad, lorsque nous avions atterri dans le jardin de mon illustre bienfaiteur, au milieu de la nuit. Soupçonné d'agir dans son intérêt, Dourha avait avoué espérer une faveur de la part du monarque de Serendib. Désirait-il se faire ouvrir les portes du royaume des Nâgas ?

— Le but de ta quête est ici, n'est-ce pas ?

— En effet.

Pour accéder à ce monde inférieur, il avait délibérément provoqué la colère du souverain. Je réalisai soudain la folie de son stratagème, ainsi que la conséquence mortelle à laquelle il nous avait exposés.

— Comment pouvais-tu être sûr que le roi nous emprisonnerait dans ce souterrain ? Il aurait pu nous condamner à mort et exécuter lui-même la sentence, au pied du trône.

— C'est une longue histoire, répondit Dourha, mais je veux bien te la conter car son dénouement est proche. Ma quête du royaume nâga fut longue. Un jour, lors d'un voyage en Inde, j'appris qu'il s'étendait sous la

cité royale d'une  le autrefois nommée Lanka, la fameuse  le aux Rubis. J'imaginai, non sans naïveté, qu'il suffirait de demander poliment au souverain de m'indiquer l'emplacement de la double porte. Mais il affecta de ne rien savoir. Alors, je pris l'apparence d'un soldat de sa garde rapprochée et, me glissant à ses côtés, j' piai ses allées et venues. Quelque temps après, la princesse Ayushmati tomba malade. Nombre de guérisseurs se pressèrent à son chevet, sans résultat. Courrouc , le roi menaça d'un châtiment exemplaire toute personne qui, dorénavant, lui apporterait de faux espoirs. Il ne se trouva dès lors plus un médecin pour prétendre guérir sa fille. Jusqu'à ce qu'un fou se présente, qui n'eut pas plus de succès que ses prédécesseurs. Je me trouvais près du monarque quand fut prononcée la sentence et je fus au nombre des soldats qui les escort rent, lui et le condamné, sous le palais, à travers le labyrinthe ténébreux. Ma patience semblait enfin récompensée. Plus tard, lorsque je me faufilai dans les sous-sols, je m'av rai cependant incapable de retrouver l'énorme porte de fer. Une puissante et ancienne magie garde l'entrée du labyrinthe. Et les clefs sont indispensables. Or, le roi les conserve constamment sur lui. Surmontant ma frustration, je repris ma surveillance. Peu de temps après, désespéré, le souverain envoya un message à un vieil ami.

— Sindbad ! compris-je.

— Oui, le vieux Sindbad, qui autrefois rapporta à Bagdad un tapis guérisseur, présent du roi de Serendib au calife Haroun al-Rachid.

Ainsi, ce n'est pas le Destin, encore moins le hasard, qui avait conduit Dourha jusqu'à ma pauvre maison, dans les faubourgs de Bagdad. Et d'imprudentes confessions n'avaient en rien éveillé sa convoitise. Il était venu dans la Ville de la Paix pour voler la peau de serpent magique. L'astronome avait dû d'abord épier le vieux Sindbad et s'était ensuite servi de moi dans l'espoir de parvenir à ses fins.

— Où se trouve la relique   présent ? demandai-je.

En guise de réponse, Dourha écarta le pan de son habit. Dessous, il portait une tunique confectionnée avec une peau dont je reconnus au premier coup d'œil les écailles grosses comme des dinars.

— Le tailleur à qui je l'ai confiée a  ouvr  toute la nuit.

Il avait l'air de porter une cotte de mailles, à l'instar des gardes impériaux de l'armée d'al-Rachid. Quel avantage comptait-il tirer de cet accoutrement ?

— Cela te protégera-t-il des habitants de ce royaume ? hasardai-je.

— Tu n’es pas si bête, répondit-il en souriant. En effet, grâce aux écailles du Nâga, je vais pouvoir me déplacer sur ces terres inférieures sans éveiller l’attention des dangereuses créatures qui les peuplent. À la faveur de l’obscurité, elles me prendront pour l’une d’entre elles.

Sur ces paroles, repliant ses doigts, il étouffa la fragile flamme. Quand les ténèbres se refermèrent sur moi, je sentis la peur prête à les imiter. Et moi, m’alarmai-je alors, qui me protégerait des Nâgas ? Dourha ?

S’il n’avait connu un moyen de retourner parmi les hommes, l’astronome ne se serait certainement pas laissé enfermer sous le palais. En le suivant comme son ombre, je retrouverais moi aussi le chemin menant à l’air libre. Mais comment être son ombre au milieu des ténèbres ? Comment ne pas perdre sa trace ? En suivant l’exemple d’Alî ! Le chanteur aveugle trouvait toujours sa route dans les souks grâce aux voix des passants qu’il interpellait. De même, je localiserais le fourbe Chinois en l’obligeant à parler.

— Que cherches-tu ici ?

— D’antiques secrets ! Les lois éternelles autrefois enseignées aux dieux.

Il s’était éloigné de plusieurs pas, sur ma droite : j’avancai dans cette direction.

— Allah est l’unique dieu ! m’écriai-je, avant de me figer pour tendre l’oreille.

Dourha poursuivit sans se soucier de mon objection.

— Ces lois sont jalousement gardées dans les cieux et ici, dans le monde souterrain. Mais bientôt, elles m’appartiendront. Grâce à elles, je vaincrai la mort elle-même et je voyagerai dans les trois mondes qui furent créés au commencement de l’Univers.

Ses paroles s’estompaient. Il se déplaçait avec une aisance inattendue, comme si son regard avait été capable de percer l’obscurité. Tout en luttant contre l’effroi qui s’insinuait en moi, je me précipitai dans la direction d’où semblait venir sa voix. Puis je l’interpellai à nouveau.

— Tu aurais pu me tuer. Pourquoi ne l’as-tu pas fait ?

— On ne triomphe pas de la mort en la semant autour de soi. Tuer me répugne, c’est un acte impur, indigne d’un être supérieur.

— Pourtant, tu nous aurais abandonnés sur l’île, Hindbad et moi.

— Mon intention n’était pas de vous y laisser mourir. Une fois ma quête achevée, je serais revenu vers vous.

Sa voix était à nouveau plus forte, je me rapprochais de lui.

— En dérobant le tapis, tu condamnes à mort la princesse Ayushmati ! accusai-je mon invisible guide, après avoir couru vingt pas.

— Elle ne périra pas de ma main ! se défendit Dourha. Au contraire ! Qu’elle survive jusqu’à ce que je sorte d’ici ! Je pardonnerai l’attitude de son père et la soignerai.

Je ne m’étais pas trompé ! Il possédait un plan pour regagner la surface. Cette confirmation m’encouragea à poursuivre mon petit jeu.

— Qu’allons-nous faire à présent ?

— Nous ? Tu ne peux, hélas ! venir avec moi.

La voix de l’astronome avait retenti d’un point situé en contrebas. Le sol se déroba soudain sous mes pieds. Perdant l’équilibre, je roulai durement sur le sol humide. Ce que mes yeux n’avaient pu voir, mes mains le découvrirent à tâtons. Je m’étais engagé dans une sorte d’escalier ; la largeur des marches m’avait épargné une chute trop brutale. Je me relevai avec peine, les bras endoloris.

— Ne m’abandonne pas ! implorai-je.

— Nous ne sommes plus très loin de la capitale des Nâgas ! Si tu t’approches encore, ils te sentiront. S’ils te sentent, ils te trouveront et te dévoreront. Mais surtout, tu risques de compromettre mon plan.

J’avais commencé à descendre avec précaution les degrés taillés dans la roche mais la mise en garde de Dourha me glaça. Tout mon corps fut pris de tremblements. Au prix d’un effort terrible, je tentai d’apitoyer l’astronome sur mon sort.

— En me laissant ici, tu me condamnes à mort !

— Au contraire. Reste ici et sois le plus discret possible. Dès que j’aurai trouvé ce que je veux, je reviendrai te chercher.

Ce furent ses derniers mots.

Mon cœur fit une ruade et se mit à galoper comme un pur-sang pris de folie. J’aurais voulu pouvoir l’imiter, courir dans les marches afin de rattraper Dourha et m’accrocher à son manteau comme une sangsue à la jambe d’un buffle. Mais je ne bougeai pas, terrorisé à l’idée d’alerter les Nâgas. Autour de moi, les ténèbres parurent s’animer, m’enlacer comme des vrilles. Perdu au milieu d’elles, en proie au vertige et à la terreur, je

m'accroupis puis me recroquevillai. Le regret de m'être aventuré loin de la porte d'argent, de ne plus pouvoir la rejoindre désormais, me torturait. Je me sentais si vulnérable. Était-ce là mon ultime épreuve ? Le fourbe Chinois serait-il une fois de plus l'instrument du Destin ? Comme l'aurait dit mon maître, le très savant Omar ibn Muhammad, Allah n'avait que Dourah pour me sauver.

Couché sur le flanc, les jambes repliées contre le ventre, les bras autour des genoux, j'essayai de m'enfoncer dans le sol. Lentement, mes vêtements s'imprégnaient de l'humidité souterraine. La roche, ferme et tiède, aurait pu être un sofa de marbre. Pour me détacher de l'invisible menace des Nâgas, je m'imaginai étendu dans la pièce chaude d'un hammam. J'évoquai les parfums des huiles de massage, celui de la grenade...

Un bruit me pétrifia. Je me trouvais toujours sous la terre ! La peur n'était pas partie bien loin : sa gueule se referma sur mon âme. Un tambour se mit à battre dans ma poitrine, si fort que je craignis qu'on ne l'entende jusqu'aux confins du royaume nâga. Mon souffle s'accélérait. Le bruit se rapprochait ! Un galop léger. Trahissait-il le déplacement d'une de ces créatures mi-homme mi-serpent ?

Un frôlement m'arracha un cri. Je roulai sur le côté afin d'éviter un nouveau contact. Une créature se tenait près de moi, invisible dans le silence.

— N'aie pas peur, entendis-je alors.

C'était une toute petite voix, aucunement menaçante.

Au même instant, une main à peine plus grosse que celle d'un enfant se posa au creux de la mienne. Je ne pus retenir un tressaillement d'horreur, mais rien d'affreux ne se produisit. Alors, la terreur relâcha son étreinte.

— Qui es-tu ? trouvai-je le courage de demander.

— Ne parle pas avec ta bouche, suggéra aussitôt la petite voix. Les Nâgas pourraient t'entendre, ils ont l'ouïe fine. Contente-toi de formuler des mots dans ton esprit.

J'avais déjà vécu une situation identique. Sur l'île d'Or, la veille. Au moment où me revenait à l'esprit l'image de l'ermite au sommet de sa colline, sous son abri végétal, je sentis la caresse d'un pelage sur mes joues.

— Es-tu le singe ?

— Celui qu'hier encore tu portais sur ton épaule, dit-il. Je suis le fils du Vent.

La présence de mon petit compagnon était miraculeuse. M'avait-il suivi dans le palais ? Avait-il profité de la pénombre du labyrinthe pour se glisser subrepticement à mes côtés ? Ou bien connaissait-il un autre passage ? Bien d'autres questions se bouscullaient à l'intérieur de mon crâne et le disputaient à mes émotions. Mais le soulagement et la joie de ne plus être seul s'imposèrent.

Le fils du Vent émit une sorte de ronronnement très doux. Il s'installa ensuite sur mes genoux et sa main minuscule effleura mon front. Ce geste plein de tendresse eut une conséquence prodigieuse. Soudain, l'obscurité se dilua. Elle se mua en un crépuscule où s'affirmèrent des formes. Je le vis lui, d'abord, mais aussi les contours de la roche, tout autour de moi et au-dessus de ma tête. Nous nous trouvions à l'extrémité d'une caverne, au sommet d'un escalier monumental qui s'enfonçait dans les profondeurs.

— D'où vient cette lumière ? demandai-je en me relevant.

Le singe sauta à terre.

— De ton âme. Un grand sage que j'ai connu autrefois disait qu'il existe cinq façons de voir. J'ai éveillé en toi la deuxième, celle qui permet de percer l'obscurité.

Soudain, je le vis grandir, jusqu'à égaler ma taille. Il n'en avait pas perdu pour autant son apparence simiesque mais se tenait debout sur ses pattes postérieures, tel un humain sur ses jambes. Dans sa main, il tenait un paquet que je reconnus aussitôt : c'était le précieux tapis, roulé et lié avec une lanière permettant de le porter sur l'épaule.

L'espoir irrigua mon cœur comme l'eau la bouche d'un assoiffé. Le singe me sortirait de ce mauvais pas comme Abû Uthman m'avait tiré du ventre du Zaratan, des mains des pirates et de la grotte des cannibales. Et avant longtemps, la princesse Ayushmati serait guérie grâce à la peau de serpent magique !

— L'as-tu reprise à Dourha ?

— Cet idiot n'y a vu que du feu ! Je l'ai suivi chez le tailleur, où j'ai remplacé la vraie peau de Nâga par une imitation.

— Cette imitation, comment te l'es-tu procurée ?

— La cinquième façon de voir permet de connaître l'avenir. J'avais depuis longtemps préparé cette fausse relique dans laquelle il a fait confectionner son manteau.

— Alors il va être repéré par les Nâgas ?

— C'est la meilleure façon pour lui d'obtenir ce qu'il cherche : l'immortalité.

Que voulait-il dire au juste ?

— Vont-ils le tuer et se retrouvera-t-il ainsi en enfer, pour toujours ?

Le singe émit un gloussement discret.

— Les Nâgas ne sont pas si cruels que tu le penses. Le grand sage qui m'a enseigné l'art d'éveiller les visions supérieures a séjourné ici, il y a fort longtemps, pour prêcher la sagesse aux créatures souterraines. Elles ne cultivent ni la haine, ni la vengeance. Dourha n'a d'ailleurs pas commis de crime qui mérite la mort. Écoute son histoire avant de le juger ! Il y a très longtemps, dans sa jeunesse, il rêvait d'entrer au service de l'empereur de Chine. Un dignitaire avait fait de lui son astrologue personnel. En secret, Dourha aimait la seconde épouse de son maître, une jeune beauté. Or, un jour, celle-ci mourut accidentellement. L'astrologue, qui n'avait su lire ce funeste événement dans les astres, en conçut un chagrin inconsolable. Rongé par la culpabilité, il s'exila. De ce jour, il n'eut plus qu'une obsession : tuer la mort, découvrir la vie éternelle et l'offrir à tous les hommes. Longtemps il chercha le nectar d'immortalité, jusque dans les montagnes au nord de l'Inde. Là, dans un monastère, lui fut révélée l'existence du royaume des Nâgas. Il apprit aussi que ces créatures sont dépositaires d'un savoir hermétique, interdit aux hommes, et surtout qu'elles veillent sur le précieux nectar conservé dans une jarre sacrée.

La suite de l'histoire, je la connaissais.

— Que va-t-il devenir ? m'inquiétai-je, ému par le sort de celui qui m'avait trahi.

— Veux-tu le voir de tes propres yeux ?

— Ne risquons-nous pas de rencontrer les Nâgas ?

— Avant de te rejoindre, j'ai pris le temps d'aller saluer leur roi. Mais si cela peut te rassurer, drape-toi dans le tapis guérisseur et tu passeras pour un de leurs congénères.

— Ce n'est pas la peine, j'ai confiance en toi.

Au bas de l'escalier monumental, nous débouchâmes dans une immense caverne qui aurait pu contenir Bagdad et ses faubourgs. La voûte, grise comme les perles, scintillait de cristaux aussi brillants que des étoiles. Une surface plane, dégagée, s'ouvrait à nous, au centre de laquelle se dressaient des tours aux allures de minarets. Bordée d'arbres de pierre blanche, une

rivière coulait paisiblement à travers la plaine, jusqu'aux premiers bâtiments.

— Il entre dans la ville, annonça mon compagnon.

Je découvris alors que ma vision magique n'était pas plus limitée par la distance que par l'obscurité. Les détails des abords de la cité des Nâgas m'apparurent, aussi précis que les lignes au creux de ma paume. Je distinguai clairement Dourha, en route vers sa destinée.

Peu de temps après, nous pénétrâmes nous aussi dans la ville par une longue et ample avenue taillée dans la roche. Des motifs végétaux sculptés ornaient le sol et les rampes qui s'enroulaient jusqu'au sommet des hautes demeures circulaires.

La cité paraissait déserte, telle Bagdad aux heures les plus chaudes du jour. Ses habitants se manifestèrent d'abord par des parfums suaves, des odeurs de terre humide et de plantes aquatiques, puis de lents glissements ponctués de sifflements discrets. Et soudain, ils m'apparurent, rassemblés sur une place sise au centre de la cité. Ils s'y déplaçaient et s'y côtoyaient comme les Bagdadiens sur l'esplanade de la porte du Khorassan. Mais leur taille dépassait celle des habitants de la Ville Ronde d'au moins deux têtes, et leurs gestes n'avaient rien de commun. Dressés sur leur queue, ils ondulaient comme le serpent subjugué par la flûte du charmeur. Bras et tête, humains seulement en apparence, se balançaient au rythme de leurs déplacements. Grâce à ma vision magique, je pus observer les subtilités de leurs visages : des contours anguleux, un teint livide, une expression froide, un nez camus, des pupilles en amande et des iris pailletés d'argent. De leur bouche étroite jaillissait à intervalles réguliers une langue bifide.

Au moment de plonger dans les remous de cette foule agitée comme la surface de l'océan, ma fascination se teinta d'inquiétude.

— Ils sont pacifiques, me rappela le singe. S'ils n'étaient à ce point préoccupés par la présence de l'astronome, ils nous offriraient certainement l'hospitalité.

De fait, les Nâgas ne nous prêtèrent aucune attention. Seul Dourha les intéressait.

Celui-ci, se croyant invisible, atteignit le centre de l'esplanade, où était placée une énorme jarre. Il s'approcha d'elle, un sourire triomphal aux lèvres.

— Il risque de nous voir ! m'alarmai-je soudain.

— Sois sans crainte ! me rassura mon compagnon.

Ce fils du Vent possédait décidément d'étonnants pouvoirs. J'aurais aimé connaître ses secrets, mais le spectacle des habitants de la cité souterraine, dont les mouvements s'apparentaient à une danse, était encore plus incroyable. Tour à tour, ceux-ci convergeaient vers la jarre pour y plonger une sorte de louche qu'ils portaient ensuite à leurs lèvres. Dourha les observa un moment avant de les imiter, décrochant une longue cuillère de l'anse du récipient de terre. Pendant qu'il buvait, les Nâgas l'entourèrent pour l'observer de plus près avec leurs yeux noirs pailletés d'argent.

L'astronome n'eut guère le temps de s'inquiéter du cercle qui se formait autour de lui. Soudain, il lâcha sa longue cuillère. En touchant le sol, celle-ci rendit un son qui éclata dans le silence. Dourha porta les mains à son ventre et tomba à genoux, le visage tordu de douleur. Tout son corps s'affaissa bientôt et se tortilla. Nous vîmes ses jambes se souder et se couvrir d'écailles, son nez s'aplatir et ses oreilles tomber. Avec une inexorable lenteur, il se transforma en Nâga.

Tel était le prix de l'immortalité.

— Est-il condamné à garder cette forme et à demeurer ici ?

— Il aura ainsi tout le loisir d'étudier les secrets de l'Univers, répondit le singe. Seul le savoir intéresse les Nâgas.

Les créatures mi-homme mi-serpent portèrent le corps affaibli de Dourha vers une tour. Au pied de la jarre, il restait une fine plume de huppe. Je la ramassai.

Nous quittâmes la ville. Dans la plaine, le fils du Vent s'arrêta. Après avoir levé la tête vers la voûte étoilée de la caverne, il se mit à grandir, jusqu'à égaler la taille d'un chameau. Il m'invita alors à grimper sur son dos. Puis un coup de talon puissant le propulsa jusqu'à une cavité, invisible depuis le sol et rendue inaccessible par la hauteur.

Nous atteignîmes le bas d'un escalier suspendu dans le vide. Le singe me posa à terre et m'invita à le suivre dans les marches de pierre. Au terme d'une longue ascension, nous butâmes sur un rocher qui bouchait le passage. Alors, mon compagnon se remit à grandir. Quand sa taille dépassa celle de l'oiseau Garuda, ses mains pesèrent sur la pierre et la soulevèrent. Dans la brèche ainsi ouverte, la lumière du jour s'engouffra. Poursuivant son effort, le singe se hissa à l'air libre et libéra le passage. Au-delà des

ultimes marches, je me retrouvai au sommet d'une colline d'où l'on apercevait le fleuve et la capitale de Serendib.

CHAPITRE 12

La colline vacilla lorsque le singe referma le passage. Illuminée par l'aube, l'énorme pierre badigeonnée de peinture blanche, à la rondeur presque parfaite, ressemblait à une lune qui aurait cherché en vain le chemin menant au bord du monde avant de s'échouer, rompue de fatigue, sur la terre des hommes. À ses pieds se dressait un abri au toit végétal. De nombreux plats, garnis de nourriture, étaient disposés devant le seuil. Une sorte de mangouste se régalaient de leur contenu.

Un nouveau jour commençait. Je fis mes ablutions avec de l'eau de pluie puisée au creux d'un rocher et remerciai le Tout-Puissant.

— Descendons à présent, fit mon compagnon, qui avait recouvré sa taille de singe ordinaire.

Au bord du delta, la cité royale de Serendib se gorgeait de lumière. Les sept étages du palais, visibles comme un turban sur le sommet du crâne, jetaient sur les faubourgs une ombre démesurée.

Laissant derrière nous la porte secrète du monde inférieur, nous croisâmes des hommes et des femmes qui montaient, les bras chargés d'offrandes, et qui nous saluèrent chaleureusement.

Un peu plus bas, nous traversâmes un bois dont les troncs et les branches entrelacées évoquaient des serpents. Là, le singe m'annonça qu'il était temps de nous séparer. Sa mission était terminée.

— Est-ce Allah qui t'a envoyé ? lui demandai-je.

— Celui qui m'a envoyé porte une multitude de noms, se contenta de répondre le fils du Vent.

Il me laissa caresser son pelage rougeâtre une dernière fois, avant de sauter sur l'arbre le plus proche, pour se perdre bientôt parmi les frondaisons.

Le Très-Haut m'avait imposé une ultime épreuve et jugé digne de la surmonter. En quittant le bois, je m'interrogeai sur la nature réelle du petit

singe. Ne s'agissait-il pas en réalité d'un ange ? Nul ne connaît l'armée de Dieu, que Lui-Même. On dit que dans les sept cieux, les anges revêtent parfois des formes animales ou humaines, que le troisième ciel est peuplé d'aigles et le quatrième de chevaux. Y a-t-il des singes là-haut ?

Les rayons du soleil chauffaient ma peau. Cette agréable sensation me remplissait de joie et de résolution. Plus rien désormais ne semblait en mesure d'empêcher la guérison de la princesse Ayushmati.

Entrant dans la cité, je pris sans tarder la direction du palais mais, à l'approche de la porte, le doute me rattrapa et mon assurance faiblit. J'étais seul désormais et ne pouvais plus compter sur l'aide de quiconque. M'autoriserait-on à paraître devant le roi ? Que penserait-il en me voyant ? Mon retour risquait de décupler sa colère. Il me châtierait sans même écouter mes explications, m'enfermerait à nouveau sous la terre, à moins que le souverain ne choisît cette fois de me jeter en prison ou de me mettre à mort. L'indécision instilla la peur dans mon âme. Les gardes postés à l'entrée du palais m'impressionnèrent tant que je fus incapable d'aller jusqu'à eux. Ils me reconnaîtraient et m'infligeraient sans doute eux-mêmes une punition.

La matinée passa à retourner mille et une alternatives dans ma tête. Devais-je me faufiler dans le palais ? Me grimer et tenter de me faire passer pour un autre ? Les solutions ne manquaient pas, mais celle-là comportait trop de risques et cette autre se heurtait à mon ignorance de la langue de Serendib. Et pourquoi ne pas retourner sur les quais, là où l'astronome m'était apparu sous les traits de Bîlal, afin de solliciter l'aide d'un marin ou d'un marchand arabe qui pourrait me servir d'interprète ?

Or, essayant de retrouver le chemin du port, j'empruntai une rue dans laquelle je retrouvai la riche demeure où j'avais reçu l'hospitalité. Le souvenir de la servante me revint, tel un rêve qui remonte soudain des profondeurs de la nuit. Lorsqu'elle nous avait servi le repas, Bîlal ne s'était-il pas adressé à elle en arabe ? Elle devait encore se trouver dans la maison de son maître. Espérant la convaincre de me venir en aide, je poussai la porte qui s'ouvrit sans résistance.

— Es-tu là ? criai-je.

Une voix retentit au fond de la maison.

— Est-ce toi, Dourha ?

Ce fut un choc terrible. Cette voix, si familière, je la reconnus sans erreur possible. C'était celle d'Hindbad, que j'avais cru noyé dans l'océan. Frappé de mutisme, je me contentai d'attendre que mes yeux confirment le témoignage de mes oreilles.

Le fils adoptif du vieux Sindbad apparut dans le vestibule. Il portait de magnifiques habits à la mode de Serendib, qui le rendaient aussi admirable que le jour où je l'avais vu pour la première fois, sur la terrasse, près du canal Sarat. J'aurais voulu courir et le serrer dans mes bras, comme un frère retrouvé, pour lui témoigner ma joie. Mais, m'apercevant, il se figea. Et comme s'il avait eu affaire à un djinn, il invoqua le nom de Dieu.

— Je te croyais mort, répondis-je calmement.

Il me toisa.

— Où est Dourha ?

Sa morgue de jeune garçon élevé comme un prince était intacte. Soudain ses traits perdirent de leur dureté et je vis l'inquiétude naître dans son regard.

— Il réside désormais dans le monde inférieur.

— Tu mens ! s'écria Hindbad.

À l'appui de mes dires, j'exhibai la boucle d'oreille ornée d'une plume jaune. Puis je racontai l'enchaînement des événements depuis notre départ pour le palais.

— Tu l'as tué ! m'accusa-t-il alors, comprenant que l'astronome ne reviendrait jamais.

Il s'écroula d'un coup sur le sol. J'osai enfin m'approcher, pour le reconforter et essayer de le convaincre de ma sincérité. Il me repoussa avec violence et me maudit.

— Dourha voulait voler la science des démons nâgas, insistai-je. Allah l'a puni.

Au lieu de calmer Hindbad, mes paroles excitèrent sa fureur.

— Tais-toi ! fit-il en me giflant. C'est toi, le démon ! Cela ne te suffisait pas d'usurper ma place dans le cœur du vieux Sindbad. Tu n'as pas supporté que Dourha me prenne sous sa protection.

Ses paroles furent plus douloureuses que sa gifle car elles comportaient une part de vérité.

— J'ignorais que tu te trouvais ici, me défendis-je. Et jusqu'à la divulgation de sa véritable identité, au seuil du royaume nâga, j'ai cru au

mensonge de Dourha.

— C'est toi le menteur ! hurla encore Hindbad.

Et il se boucha les oreilles pour ne plus m'entendre.

Bien que son chagrin m'affligeât terriblement, son refus d'admettre mes explications suscita en moi un sentiment proche de la colère.

— Je n'ai trompé personne ! Tandis que Dourha s'est joué de moi et du roi, au mépris de la santé d'Ayushmati. Il a œuvré à sa propre perte ! Si quelqu'un a commis un péché, ce n'est pas moi.

À force de marteler les pavés du vestibule avec le poing, Hindbad épuisa sa rage. Il se mit à sangloter.

— Dourha ne voulait tuer personne ! gémit-il, les yeux brillants d'affliction.

Ses propos faisaient écho à ceux du singe et aux paroles mêmes de l'astronome.

Je devais admettre que celui-ci n'avait attenté à la vie de personne. Dès le départ, il aurait pu nous précipiter dans les flots, au milieu de l'océan. Au lieu de quoi, il nous avait déposés sur une île, bien décidé à nous récupérer plus tard et loin de se douter que le Destin nous avait conduits sur le dos d'un animal. Dourha aurait pu aussi m'empoisonner ou me tuer de bien des façons, dans cette même maison. Au contraire, chaque fois il semblait avoir pris de nombreuses précautions pour que son dessein ne cause la mort de personne.

Je m'assis sur le sol, face à Hindbad.

— La vérité sort de ta bouche, admis-je en empoignant son épaule. Dourha n'était pas un homme mauvais. Sinon, il ne se serait pas embarrassé de toi lorsque l'île vivante a plongé sous les eaux.

Hindbad acquiesça et me raconta comment les choses s'étaient déroulées.

— Sans comprendre ce qui se passait, j'ai été happé par les flots. Je n'ai dû mon salut qu'à une grosse branche, arrachée à un arbre par les mouvements de la créature. Quand la mer s'est apaisée, j'ai continué à flotter, cramponné au morceau de bois. Je pensais pouvoir rejoindre la terre ferme au lever du jour. Mais quand l'aube a pointé, l'absence de l'île m'a terrorisé. J'étais seul au milieu de l'océan. Cette situation m'aurait sans doute rendu fou. Grâce à Dieu, peu de temps après, j'ai vu descendre sur moi deux ailes immenses. Sans que je le sache, Dourha avait décrit des cercles dans le ciel, sur le dos de l'aigle géant, pour tenter de nous sauver. Il

m'a hissé près de lui, puis nous avons continué ensemble les recherches toute la journée. Nous n'avons renoncé qu'au retour de la nuit.

Certes, Dourha s'était avant tout soucié de recueillir le tapis guérisseur, indispensable à ses ambitions. Mais rien ne l'obligeait ensuite, après l'avoir sauvé, à prendre soin d'Hindbad. Ensemble, ils avaient gagné Serendib où l'astronome l'avait installé dans la riche demeure, comme son propre fils.

Hindbad se releva et m'entraîna dans les couloirs, jusqu'à une porte. Celle-là même que j'avais trouvée fermée, deux jours plus tôt, alors que je visitais la maison, et qui m'avait tant intrigué. Derrière s'ouvrait une pièce consacrée à l'étude. Quantité de livres s'y entassaient, posés sur des tapis, formant des piles. Il y avait aussi des instruments à la destination mystérieuse. Sur une longue table, je découvris des rouleaux de papier. L'un d'eux, déplié, était surchargé de signes et de dessins tracés à l'encre rouge et noire. Des ronds reliés entre eux par des traits formaient des figures, comme les étoiles dans le ciel. Hindbad, que j'interrogeai sur leur nature, confirma qu'il s'agissait bien de cartes célestes, que l'astronome avait lui-même copiées.

Mais ce n'était pas ce que le fils adoptif de Sindbad avait voulu me montrer. Du fond d'un vaste panier en osier, il retira un paquet qu'il posa sur un siège. Le tissu méticuleusement plié cachait un miroir rond comme la lune, cerclé d'un cadre de bronze orné de signes rappelant ceux inscrits sur les cartes. Hindbad le souleva pour le suspendre à un mur. Il prit ensuite place sur le siège.

— Grâce à cet objet magique, Dourha pouvait voir des événements qui furent et d'autres qui ne sont pas encore.

L'idée me choqua car seul Allah sait ce qui est écrit.

— Que voyait-il au juste ?

— Chaque jour, il venait s'asseoir et observait les images qui se formaient. Souvent, il y avait une femme, jeune et belle, aux cheveux noirs comme le manteau de Dourha. Elle avait comme lui une peau extrêmement pâle et des yeux bridés. Quand elle apparaissait, il restait là à la contempler, sans bouger ni parler. Et parfois, des larmes coulaient sur ses joues.

Je me souvins des paroles du singe, dans les cavernes du royaume nâga, pour expliquer les raisons qui avaient conduit Dourha à rechercher le nectar d'immortalité. La belle du miroir ne pouvait être que la jeune femme aimée en secret par l'astronome et dont il n'avait pu empêcher la mort.

De retour à Serendib, après la disparition du Zaratan, Dourha n'avait pas renoncé au tapis. En interrogeant le miroir divinatoire, il espérait localiser mon corps rejeté par la mer sur les côtes du Sindh ou de l'Inde. Il découvrit alors que j'étais toujours vivant et, ainsi, rien ne lui échappa de mon périple, jusqu'à mon arrivée sur l'île aux Rubis, grâce à l'intervention de l'ermite de Sriwijaya. L'astronome n'avait eu qu'à m'attendre sur les quais, en prenant soin cependant de dissimuler sa véritable identité.

— Il n'était pas si fourbe, admis-je, mais il a commis de nombreux péchés. Vouloir s'emparer du nectar d'immortalité est le plus grand d'entre eux.

Assis à la place de Dourha, Hindbad sembla méditer mes paroles.

— Pourquoi es-tu revenu ici ? demanda-t-il.

Je défis le paquet suspendu à mes épaules et déposai le tapis guérisseur entre ses mains. La solution à une partie de mon problème venait de m'apparaître.

— Tu dois le porter à la princesse.

— Vas-y toi-même ! répondit Hindbad, d'un air buté. Tu connais le chemin.

— Le roi n'aura pas oublié mon visage.

— Le risque est grand, admit-il.

— Mais tu ne peux te résoudre à me faire totalement confiance.

Il examina la peau de serpent.

— Est-ce le vrai tapis ? Qui me dit que tu ne me joues pas un mauvais tour, pour te débarrasser de moi ?

— Si je le pouvais, je viendrais avec toi, tentai-je de le rassurer.

Un large sourire étira alors sa bouche. Il se leva et m'entraîna au long du couloir, jusqu'à une chambre. Là, sur le lit, Hindbad ramassa une robe et un voile, qu'il me tendit.

À cet instant, je compris qu'il n'y avait jamais eu de jeune domestique, que le fils adoptif du vieux Sindbad avait revêtu des vêtements féminins pour ne pas risquer d'être reconnu par moi.

— Tu n'auras qu'à enfiler ça ! Si on nous interroge, nous dirons que tu es ma sœur.

L'idée de retourner au palais m'inquiétait et celle de me déguiser en fille ne me plaisait guère.

— Il est tard, me défendis-je. Je n'ai pas dormi de la nuit et je me sens terriblement fatigué.

— Repose-toi ! Nous irons demain matin.

Cette nuit-là, je rêvai que nous entrions dans la chambre de la princesse mais, au lieu de la jeune femme, c'est le vieux Sindbad qui se trouvait dans le lit. Mon illustre bienfaiteur était à l'agonie.



Le lendemain, vêtu de la robe et voilé, je suivis Hindbad sur les quais. Un boutre de commerce était arrivé de Basra la veille, après des escales dans de nombreuses îles et sur la côte de Malabar. Les affaires s'étaient révélées fructueuses. Le bâtiment venait remplir ses cales vides et attendre le retournement des vents.

— J'ai besoin des services d'un interprète ! lança mon compagnon en direction de l'équipage.

Un homme au crâne rasé et au nez busqué accepta de descendre à terre pour nous parler.

— As-tu de quoi payer ? demanda-t-il, avec un accent yéménite.

— Mon père te donnera deux dinars d'or, répondit Hindbad. Et ma sœur que voici te récompensera de son plus beau sourire.

Il me flanqua un coup de coude afin que je délivre un échantillon au marin. Je m'exécutai de mauvaise grâce.

Aux portes du palais, notre homme prit l'initiative. Il fallut patienter un long moment. Lorsque enfin le chef des gardes vint à nous, je n'eus pas besoin de traduction pour comprendre que l'affaire se présentait mal : les cris et les grands gestes de l'officier suffirent.

— Je crois que nous ferions mieux de décamper, confirma notre interprète.

Comme il tournait les talons et s'apprêtait à détalier, je m'emparai du couteau passé dans sa ceinture et, relevant prestement ma manche, m'entaillai cruellement le bras sous le regard médusé des soldats.

— Qu'est-ce qui te prend ? hurla Hindbad.

Du liquide rouge se mit à couler abondamment sur le sol, comme lors du sacrifice d'un mouton. À la vue de mon propre sang, la tête me tourna. Je

tombai dans les bras d'un garde et manquai m'évanouir.

— Enveloppe la blessure avec un pan du tapis, trouvai-je cependant la force de réclamer.

Les yeux de mon compagnon s'éclairèrent de compréhension.

L'agitation gagna le poste de garde. Des passants s'approchaient pour voir. Abasourdi par mon geste et craignant sans doute de récolter des ennuis, le marin profita de la confusion pour déguerpir sans demander son reste.

Bientôt, le saignement cessa.

— Comment te sens-tu ? questionna Hindbad.

— Je crois que ça ira. Mon bras fourmille et me picote. Une agréable chaleur l'envahit.

J'attendis encore un instant avant de soulever le tapis.

Hindbad ôta alors son turban et essuya le reliquat de sang à demi séché. Dessous ne subsistait aucune trace de la profonde entaille. Des exclamations saluèrent le miracle tandis qu'une rumeur commençait à se répandre dans la ville.



Une vive contrariété agita le roi de Serendib lorsqu'il pénétra dans la salle d'audience. Des sentiments contradictoires tiraillaient visiblement son esprit. L'espoir, le dernier, de voir enfin sa fille sauvée, mais aussi la peur d'être une fois de plus confronté à des imposteurs. Il nous considéra un long moment, en proie au supplice du doute, avant de nous adresser une mise en garde.

— Si vos intentions sont mauvaises, je jure de vous infliger les pires sévices.

— Nous sommes les messagers de Sindbad, déclara calmement mon compagnon. En voici la preuve.

Il arracha d'un coup sec le médaillon pendu à son cou puis le tendit au monarque. Ce dernier examina d'un air soupçonneux le bijou en croissant de lune. Soudain, ses yeux s'agrandirent et s'éclairèrent.

— Je me souviens, murmura-t-il. Mon ami Sindbad le portait autrefois.

Avisant le tapis que je tenais serré contre moi, il invita son chambellan à le prendre, puis se retira.

Nous n'eûmes pas droit aux honneurs de la pièce d'apparat où j'avais patienté la veille, en compagnie du faux Bilâl. Nous demeurâmes seuls dans la salle d'audience. Cette fois, il ne se passa guère de temps avant qu'on vienne nous quérir.

Dans les appartements luxueux de l'adolescente bruissait une rumeur rassurante. Domestiques, médecins, dignitaires entouraient le lit. La foule se fendit pour nous laisser approcher. Le tapis d'écailles, déroulé sur les draps de soie blanche, enveloppait le corps délicat de la malade, dont je découvris alors le visage. Une figure ronde et brillante comme la lune nouvelle, d'immenses yeux en amande, semblables à ceux de la gazelle effarée. Sa chevelure soyeuse, tressée en une longue natte, reposait sur sa poitrine palpitante. Le bras tremblant, la princesse nous fit signe. Malgré l'épuisement, elle souriait. Ses lèvres de corail remuèrent mais aucun son n'en sortit. Elle était encore trop faible pour parler. Cependant son regard, noir et profond comme la main céleste qui soutient les étoiles, exprimait de la reconnaissance.

Quelle plus belle preuve de notre succès que ce sourire ? J'avais espéré cet instant pendant de longs et pénibles jours. Mon cœur aurait dû se gonfler de joie, telle une voile qui prend le vent. Or, une langueur aussi inconcevable que soudaine me fit ployer. Mes forces m'abandonnèrent. Les fatigues dissipées par le tapis semblèrent s'abattre d'un coup sur mes épaules. Je venais de me remémorer le rêve de la nuit passée. Accablé, je reculai.

La main d'Ayushmati se glissa dans celle d'Hindbad, qui s'était agenouillé à son chevet. Confusément, je ne me sentais plus concerné par cette scène. Mon histoire s'arrêtait là. Écrasé par la lassitude, je renonçai à révéler ma véritable identité et me retirai discrètement tandis que chacun se préoccupait de la guérison de la princesse. Quittant le palais royal, je regagnai la demeure de Dourha.

Les somptueuses réjouissances décrétées par le roi se déroulèrent en mon absence. De la liesse populaire qui se répandit dans les rues de la capitale, je ne saisis que des bribes, des cris de félicité qui vinrent jusqu'à moi. Je m'étais réfugié dans le cabinet d'étude de l'astronome. Recroquevillé au fond d'un siège, j'épiais la surface du miroir, avec le vague espoir de saisir

je ne sais quelle image fugace issue du passé ou de l'avenir. Mais je ne voyais que le reflet de mon visage.

Hindbad finit par me rejoindre. Il s'étonna brièvement de mon étrange comportement avant de me donner des nouvelles d'Ayushmati.

— Elle est sortie pour la première fois ce matin, dans le parc du palais. Ensemble, nous avons parlé de mille choses.

— Votre complicité s'affirme aussi vite que sa santé, remarquai-je.

Mon ami dut y voir un brin d'amertume et changea aussitôt de sujet.

— Le roi de Serendib s'étonne de ton absence.

— Dis-lui que la guérison de sa fille est à mes yeux une récompense amplement suffisante, que je préfère demeurer seul et qu'il me tarde de retourner à Bagdad.



Contrairement à moi, Hindbad ne bouda pas l'hommage qu'on lui rendait. La princesse l'accaparait, il me rendait visite chaque jour. Un soir, ses bras étaient chargés de nombreux cadeaux.

— Ayushmati t'offre quelques-uns de ses plus beaux bijoux, fit-il en me tendant un petit coffret d'argent, d'un air moqueur. Elle aimerait aussi t'offrir des robes et s'interroge sur tes goûts.

Je pris les cadeaux et les déposai sur la table, au milieu des cartes célestes.

— Tu la remercieras.

— Le roi nous invite à prolonger notre séjour, ajouta Hindbad, aussi longtemps que le souffle de la vie nous animera.

— Ne souhaites-tu pas revoir Bagdad ? demandai-je.

Il parut gêné de sa réponse.

— Ayushmati m'enjoint de demeurer près d'elle.

— L'invitation du roi est généreuse, admis-je, mais je partirai dès que possible.

Je m'attendais à ce que mon ami s'emploie à me faire changer d'avis mais il n'en fit rien.

— Si tu pouvais rentrer aujourd'hui même, serais-tu heureux ?

— Assurément !

— Alors il y a peut-être un moyen.

Je me laissai conduire à l'extérieur de la maison, au fond du jardin, devant les hauts murs de l'enclos. Là, grâce à une des clefs confiées par Dourha, Hindbad ouvrit la porte. Au-delà du seuil verdoyait le verger que j'avais entrevu. Au milieu des arbres fruitiers, les serres plantées dans un vieux tronc gris renversé sur le gazon, perchait l'oiseau géant qui nous avait servi de monture au-dessus de l'océan. Nous nous avançâmes sans provoquer de réaction agressive.

— Dourha lui donnait des serpents pour l'amadouer, me rappelai-je.

Je repensai à ma toute première rencontre avec Garuda et au mouvement d'humeur provoqué par mon approche. La crainte me fit soudain reculer. Alors l'oiseau se mit à chanter. Un chant merveilleux, d'une pureté inégalée, plus émouvant que les sons de n'importe quel instrument ou les accents des plus belles voix.

La plume jaune de l'astronome m'ouvrirait-elle les portes de cette mystérieuse et troublante mélodie ? Comme je la collai à mon oreille, je perçus des paroles.

— N'aie pas peur, disait Garuda. Le fourbe Chinois exagérait. Mon caractère est aussi doux que le plumage de mon dos. Dourha redoutait qu'on ne me vole, aussi me contraignait-il à jouer les bêtes féroces. Maintenant qu'il a achevé sa quête, je me mets librement à ton service.

Et l'oiseau s'inclina.

— Acceptes-tu de me transporter à Bagdad ? demandai-je, étonné et ravi.

— Bien sûr, répondit Garuda en déployant ses amples rémiges, qui claquèrent tels des étendards dans le vent.

Je dus cependant patienter jusqu'au lendemain pour quitter Serendib, Hindbad devant me confier des cadeaux de la part du roi à l'intention du calife Haroun al-Rachid. Au moment de nous dire au revoir, il me serra dans ses bras.

— Nous nous reverrons, mon frère, dit-il.

— Rentreras-tu avec les vents de la mousson d'hiver ?

Ma question suscita un soupir.

— Pas cette année. Le roi souhaite me confier un poste dans son administration. Mais toi, tu reviendras me voir, n'est-ce pas ?

— *Inch'allah !* répondis-je. Si Dieu le veut !

Il déposa ensuite au creux de ma main le médaillon en croissant de lune.

— Pour ma mère ! Raconte-lui l’histoire de son fils.

Bientôt, Garuda prit son essor au-dessus de l’île aux Rubis. Il vola tout le jour puis la nuit et encore le jour suivant, sans prendre de repos. Chaque vigoureux battement de ses ailes immenses me rapprochait du véritable terme de mon aventure.

La nuit avait recouvert Bagdad lorsque m’apparurent les palais de la Ville Ronde, illuminés comme le ciel des constellations. À cet instant, la joie que j’avais en vain attendue dans la chambre de la princesse Ayushmati me submergea. Des larmes coulèrent sur mes joues et se perdirent dans la nuit ou dans les eaux du Tigre.

Garuda retrouva sans mon aide la demeure de l’illustre marin, au bord du canal Sarat, près de l’enceinte du palais d’al-Mansour. Il se posa dans la cour, au pied de l’amandier.

— Je dois rejoindre les miens, mais si tu as besoin un jour d’une monture capable de traverser les mers ou les déserts aussi vite que le souffle de la tempête, appelle-moi.

— Comment ferai-je ?

— Tu n’auras qu’à le dire à n’importe quel oiseau, car tous sont bavards autant que les hommes et passent le temps à se raconter des histoires. De branche en branche, à travers le ciel, ton message se répercutera jusqu’à moi.

Il disparut ensuite au milieu des étoiles.

— Sindbad ! appelai-je, pour prévenir la maisonnée de ma présence.

L’intérieur du palais ne tarda pas à s’éclairer. Un branle-bas annonça l’arrivée des domestiques.

— C’est le garçon qui est parti avec Hindbad ! s’écria l’un d’eux.

Derrière lui se tenait la mère de celui qui était à présent comme mon frère.

— Ton fils se porte bien ! la rassurai-je. Nous avons réussi. La fille du roi de Serendib est sauvée.

— Dieu soit loué !

Je lui remis le médaillon.

— Hindbad rentrera dès que ses nouvelles fonctions le permettront.

Des larmes de joie coulèrent sur mes doigts tandis qu’elle les baisait.

— Sindbad a eu raison de te faire confiance.

— Je ne le vois pas parmi vous, m’inquiétai-je soudain. Est-il occupé ailleurs ?

Un lourd silence se fit alors autour de moi. L’allégresse des domestiques s’éteignit comme un feu de paille. Sans un mot, on me conduisit jusqu’à la chambre du maître. Il y était alité, sa couche tournée vers La Mecque, comme c’est la coutume pour les agonisants. Depuis mon départ, quelques semaines au plus, il semblait avoir vieilli de nombreuses années.

— Que s’est-il passé ?

La mère d’Hindbad me répondit car son époux avait perdu l’usage de la parole.

— Un matin, soupira-t-elle, il se promenait au milieu des roses du jardin. Il est tombé, comme un arbre abattu par la foudre.

D’autres pleurs, de chagrin ceux-là, noyaient son regard. Je retins les miens. Le Très-Haut m’avait accordé de rentrer à temps pour remercier et saluer une dernière fois mon bienfaiteur.

La moitié gauche de son corps était figée. Me plaçant à sa droite, je me penchai à son oreille. Au son de ma voix, son bras se souleva et sa main caressa mon front.

Je restai près de lui toute la nuit, à lui raconter mes aventures. Lorsque pointa l’aube aux doigts de rose, l’ange de la mort le recouvrit doucement de ses ailes. Une vie pour une vie, pensai-je. Le souffle d’Ayushmati contre celui de Sindbad. Je fermai ses yeux et sa bouche avant de réclamer de l’eau pour laver son corps.

Bien qu’il soit recommandé de contenir les pleurs et les cris de douleur, car la résignation est plus méritoire, des lamentations envahirent la demeure. J’accomplis la purification rituelle à la place d’Hindbad, puis la prière funéraire pour demander au Très-Miséricordieux d’accorder son pardon au défunt. Le légendaire marin était arrivé au terme de son plus grand voyage. Le mien se poursuivait.

Plus tard, quand je fus reçu par Haroun al-Rachid pour lui transmettre le message d’amitié du roi de Serendib, l’Émir des Croyants me demanda mon nom.

— Je suis Sindbad, répondis-je, Sindbad le fils du Destin.

LEXIQUE

Boutre :

Petit navire arabe à voile triangulaire, servant au commerce et à la pêche dans le golfe Persique et l'océan Indien.

Cadi :

Juge musulman. À la fois juge de paix et notaire, il règle les problèmes de la vie quotidienne tels que mariages, divorces, héritages, etc. Le mot *cadi* vient du verbe arabe *qāda* qui signifie juger.

Coran :

Le Coran est le livre sacré de la religion musulmane : il contient les paroles divines transmises au prophète Mahomet par l'archange Gabriel. Il est divisé en 114 chapitres appelés sourates, qui totalisent 6 236 versets.

Djinns :

Esprits créés à parti d'un feu sans fumée, les djinns possèdent des pouvoirs extraordinaires et se manifestent tantôt sous forme humaine, tantôt sous l'apparence d'animaux et plus particulièrement de serpents.

Hadith :

Les *hadiths* sont les paroles et les actions attribuées au prophète Mahomet et rapportées dans des recueils.

Hadj :

Pèlerinage aux lieux saints de La Mecque, ville où est né le Prophète, dans l'actuelle Arabie saoudite. Le *hadj* est l'une des cinq principales obligations de la religion musulmane (les cinq piliers) avec la profession de foi, la prière quotidienne, l'aumône et le jeûne du ramadan.

Haroun al-Rachid :

Cinquième calife de la dynastie des Abbassides – fondée par al-Abbâs, un des oncles du Prophète –, Haroun al-Rachid (786-809) gouverne depuis Bagdad un empire qui s'étend de l'Inde à l'Espagne. Les califes étaient les

descendants de Mahomet et dirigeaient la communauté des croyants ainsi que l'empire musulman.

Kaaba :

En arabe, *ka'ba* signifie cube. Cet édifice sacré de forme cubique recouvert de soie noire est situé au centre de la Grande Mosquée de La Mecque. Il symbolise la croyance des musulmans pour un Dieu unique et indique la direction de la prière (la *Qibla*). Sanctuaire bien avant l'Islam, il conserve la "pierre noire", un météorite que l'ange Gabriel aurait offert à Ibrahim (Abraham) et à son fils Ismaël.

Muezzin :

Chargé d'appeler les fidèles à la prière cinq fois par jour, le muezzin remplit son office en montant au sommet du minaret, une tour de la mosquée.

Muhtasib :

Chargé d'administrer le souk, ce fonctionnaire y contrôle les prix, perçoit l'impôt sur le commerce et fait régner l'ordre public.

Oued :

Cours d'eau saisonnier des régions arides. Le plus souvent à sec, il connaît de fortes crues au moment des pluies. Oued vient de *wadi*, un mot arabe qui signifie rivière.

Ouléma :

Théologien qui interprète le Coran. Ouléma vient de l'arabe *ulamâ*, pluriel du mot *'alim* qui signifie savant.

Parasange :

Unité de mesure perse qui équivaut à environ 5 250 m, soit la distance qu'un homme peut parcourir à pied en une heure.

Sept mers :

Expression courante dans la littérature arabe. Les sept mers correspondent à la mer Adriatique, la mer Égée, la mer Caspienne, la mer Noire, la mer Méditerranée, la mer d'Oman, la mer Rouge, le golfe Persique et l'océan Indien.

Shatranj :

En persan, *shatranj* ou *shatrang* désigne un jeu originaire d'Inde. Ancêtre des échecs, il fut adopté par les Arabes au moment de la conquête de l'Iran.

Souk :

Mot arabe qui désigne les marchés couverts au cœur des villes.

La Ville Ronde :

Le calife al-Mansour fonda au VIII^e siècle une ville circulaire, avec quatre portes et deux enceintes concentriques, dont il traça lui-même les plans. Au centre, il fit bâtir son palais et une mosquée. Cœur administratif de l'empire abbasside et cœur historique de Bagdad, la Ville Ronde, aussi appelée « Ville de la Paix », est située sur la rive occidentale du Tigre.

Younès :

De l'arabe *Yûnus*, correspond au prophète biblique Jonas.

Zaratan :

Créature marine légendaire, de taille colossale, que les marins abordent parfois en la prenant pour une île.

Zubayda :

Épouse du calife Haroun al-Rachid.

L'auteur : **Jonas Lenn**

Né en 1967, **Jonas Lenn** est aussi à l'aise dans l'écriture de nouvelles que de romans. Primé de nombreuses fois, traduit à l'étranger, il abreuve son imaginaire aux sources des mythologies (*Le mausolée de chair*), de la science-fiction (*La spirale de Lug*) et du roman policier d'anticipation (*Manhattan stories*). Amoureux des plantes, il a appris à leur contact la patience, qualité d'un écrivain rare aussi talentueux que discret.

L'illustrateur : Mark-Erwan Tarrisse

Né à Montpellier en 1987, Mark-Erwan Tarrisse a suivi ses études primaires et secondaires au Lycée Français d'Istanbul. Son goût prononcé pour les arts, depuis sa petite enfance, l'a conduit à suivre des études dans ce domaine en France puis en Belgique. De retour à Istanbul, il travaille à l'élaboration de jeux vidéo et réalise des illustrations en tant que free-lance.

Du même auteur



Les LITTÉRATURES de L'IMAGINAIRE **MANGO**

Tous les genres de l'imaginaire (fantasy, SF, fantastique...) réunis dans une collection originale.



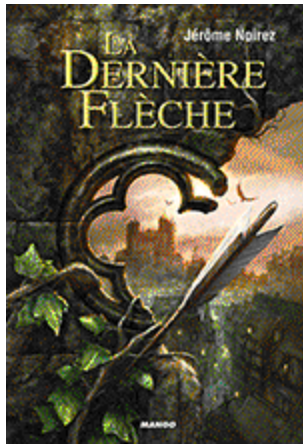
Une collection de référence en science-fiction

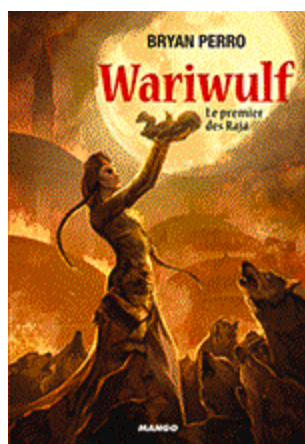


Une collection dédiée à l'imaginaire du monde entier



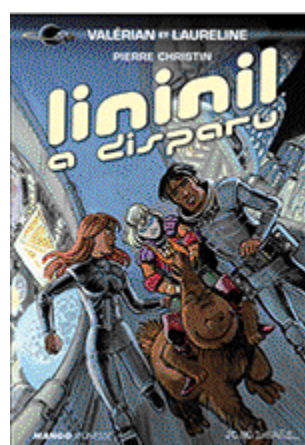
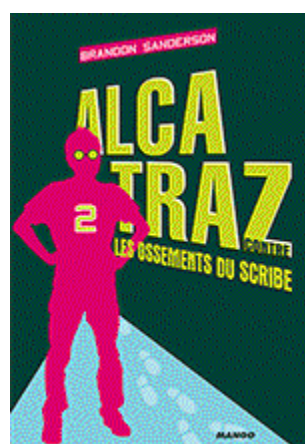
Des romans policiers palpitants

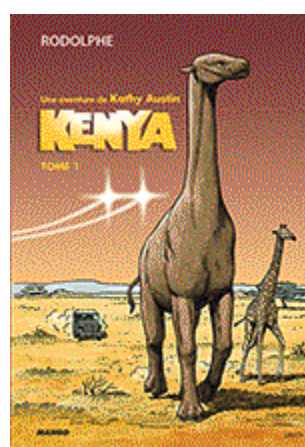












Collection dirigée par Xavier Mauméjean

Auteur : Jonas Lenn

Couverture illustrée par Mark-Erwan Tarrisse

Direction éditoriale : Christophe Savouré

Réalisation numérique : [Facompo](#) (Lisieux)

© 2009, Mango Jeunesse, Paris

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation strictement réservés pour tous pays.

Dépôt légal : septembre 2009

ISBN papier : 978-2-7404-2479-7

ISBN numérique : 978-2-7404-3424-6

www.fleuruseditions.com



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.se

singlelogin.re

go-to-zlibrary.se

single-login.ru



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>